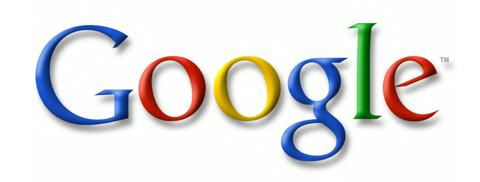





THROUGH
NEC TIMEO NEC SPERNO
HENRY HAMILTON
J. N. Stolterfoht.


Vet. Fr. II B. 667
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF FUND

Bought from Peter Eaton

Odd Vol 61

Edward Hamilton

ŒUVRES DE MOLIERE.



J. M. Moreau le jeune inv. J. B. Simonet Sculp.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI. Act. I. Sc. 6.

ŒUVRES DE MOLIERE,

AVEC

DES REMARQUES GRAMMATICALES;

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÉCE,

PAR M. BRET.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. D. CC. LXXIII.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

CETTE Comédie en prose & en trois actes, fut représentée sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Août 1666.

On a écrit que le sujet *du Médecin malgré lui* étoit pris d'une relation du fameux *Grotius*, & que ce même conte se trouvoit aussi dans *Olearius*, mais Molière, à qui son genre de travail ne mettoit pas de pareils ouvrages à la main, l'avoit tiré vraisemblablement d'un ancien Fabliau, intitulé *le Vilain Mire*, c'est-à-dire, *le Villageois Médecin*, Manuscrit ancien, imprimé pour la première fois en 1756. Voici le fond de ce vieux conte.

Un Chevalier pauvre est forcé de donner sa fille à un riche Laboureur; celui-ci, inquiet sur le compte de sa femme pendant qu'il est aux champs, imagine de la battre tous les jours avant de sortir, afin que la douleur où il la laissera, puisse le tranquilliser sur sa conduite. La jeune femme déjà battue plus d'une fois, trouve un jour deux *Messagiers* du Roi qui vont passer en Angleterre.

Pourquoi fere? leur demande la femme du Vilain.

Si nous envoie un Mire querre

Difent *les Meſſagiers.*

La fille le Roi eſt malade,
Il a paſſé huit jours entiers
Que ne pot boire ne mangier,
Que une arrêſte de poiſſon
Li arreſta au gavion.

Vous n'irez pas ſi loin, leur dit la femme, laſſe d'être battue, & preſſée de ſe venger.

Quar mon mari eſt, je vos di,
Bons Mires, je le vous aſi,
Certes, il ſcet plus de mécine
Et de vrais jugements d'orine
Que oncques ne ſot Ypocras.

Mais, ajoute-t-elle, il eſt d'une ſi grande bizarrerie & d'une humeur ſi mauſſade.

Qu'il ne feroit pour nelly rien,
S'ainçois ne le battoit-on bien.

Qu'à cela ne tienne, diſent *les Meſſagiers.*

Jà pour battre ne remaindra.

Ils vont donc le chercher, & ſur ſon refus de ſe dire Médecin, ils le battent juſqu'à ce qu'il ſe laiſſe conduire auprès du Roi, dont il guérit la fille, par une poliçonnerie groſſière, qui excite la Princeſſe à rire, & qui lui fait rejeter l'arrête qui l'étrangloit. La réputation que fait cette cure au Vilain Mire,

lui amene beaucoup de pratiques à la Cour, il les traite aussi singuliérement que la fille du Roi, les guérit, & revient dans sa maison comblé de présens.

Molière, qui, d'après ce Fabliau, avoit jadis composé pour la Province deux Farces, sous les titres *de Médecin Volant* & *du Fagoteux*, y retrouva de quoi bâtir *le Médecin malgré lui*, dont il eut besoin pour soutenir *son Misantrope*.

Il sentoit bien, & il avoit dit très-haut qu'il ne feroit jamais mieux, mais il jugea l'esprit du tems, & conçut que ce chef-d'œuvre avoit besoin d'un plus long examen pour réussir autant qu'il le devoit. Il le retira donc du Théâtre, & ne l'y reporta qu'un mois après, avec *son Fagotier*.

Tant de gens s'opposoient à la haute réputation de Molière, qu'il étoit presque généralement décidé qu'on pouvoit espérer de lui quelques bouffonneries, mais qu'il présumoit trop de ses forces toutes les fois qu'il vouloit élever le ton.

Ses ennemis ne cessoient point de répandre que les papiers de *Gauthier Garguille*, qu'il avoit achetés de la veuve de ce Farceur, étoient la source où il puisoit. Il nous reste, de ce Saltimbanque, un Recueil de Chansons, imprimé chez Fr. Targa en 1632, avec Privilége du Roi, quoique très-indécent; nous l'avons scrupuleusement examiné, &

nous n'y avons pas trouvé une ſeule plaiſanterie, pas un ſeul mot de gaîté, dont Molière ait profité. Ce Bouffon ne ſemoit au plus que pour notre Opéra Comique, & il eſt vrai que les Auteurs de ce genre ont bien recueilli ſes équivoques, ſes jeux de mots, & ſes ſaletés. Nous devons même, à ce Turlupin, l'ingénieuſe invention de nos *Amphigouris*. V. la 50e Chanſon, pag. 143.

Je m'en allai à Bagnolet,
Où je trouvai un grand mulet
Qui plantoit des carotes ;
Ma Madelon, je t'aime tant,
Que quaſi je radote.

Je m'en allai un peu plus loing,
Trouvai une botte de foing
Qui danſoit la Gavote.
Ma Madelon, &c.

Tel eſt le Bouffon groſſier dont on vouloit que le pere de la ſcène comique Françoiſe empruntât tout ce qu'il y avoit de plaiſant & de gai dans ſes ouvrages.

Cette fauſſe idée qu'avoient accréditée le mauvais goût & l'envie, lui rendit toujours difficile le ſuccès de ſes plus grands ouvrages ; il venoit de l'éprouver pour *le Miſantrope*, & il ſe vit forcé de ramener le Public à ſon Théâtre par un moyen dont il étoit ſûr, mais qu'il étoit bien loin de préférer au bonheur d'inſtruire en amuſant.

La farce *du Médecin malgré lui*, composée à la hâte, & dans laquelle il ne daigna pas même s'asservir à la règle de l'unité de lieu, eut le plus grand succès, & soutint *le Misantrope*, à la honte de l'esprit humain. C'étoit, dit M. de Voltaire, *l'ouvrage d'un sage qui écrivit pour les hommes éclairés, & il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.*

Ce que nous disons ici *du Médecin malgré lui*, comparé avec *le Misantrope*, n'empêche pas que cette première piéce ne soit, dans son genre, une des plus heureuses plaisanteries qui soit sortie des mains de Molière. La gaîté la plus franche, la plus vive, & la plus spirituelle, y est soutenue d'un bout à l'autre, & c'est une des folies charmantes qu'on revoit tous les jours sur nos Théâtres avec le plaisir le plus vif. Quoiqu'écrite en prose, elle abonde de traits qui ont fait proverbe, & qui se replacent sans cesse dans la conversation.

Molière avoit, dans cette bagatelle, des gens de la campagne à faire dialoguer, & il leur fit parler leur langage grossier, comme il l'avoit déjà fait dans quelques scènes *du Festin de Pierre*. C'est ce que Despréaux, qui ne pouvoit souffrir qu'on blessât la langue, ne put jamais lui pardonner: le satirique croyoit, à cet égard, avoir pour lui les anciens Auteurs comiques.

Vous ne voyez pas (disoit-il) *que Plaute*[1] *ni ses confrères estropient la langue en faisant parler des Villageois. Il leur fait tenir des discours proportionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté de l'idiôme. Otez cela à Molière, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit & pour le naturel; ce grand homme l'emporte de beaucoup sur Corneille, sur Racine, & sur moi.*

La délicatesse de Despréaux sur ce point, nous paroît exagérée, & nous ne croyons pas qu'il soit moins permis au Poëte de donner au Paysan son langage grossier, qu'au Peintre de le représenter avec ses vêtemens rustiques. Il seroit d'une difficulté presque invincible de conserver à un homme de la campagne la tournure naïve & plaisante de ses idées, avec une manière de parler plus pure que la sienne; & de toutes les bonnes scènes de Villageois qui sont sur nos Théâtres, il n'y en a pas une qui ne perdit presque tout son mérite à se montrer sous un style exact & châtié.

Que chez les Grecs une femme du marché pu-

[1] Plaute, dans sa Comédie du *Pœnulus*, introduit un Carthaginois, qui, dans sa langue, prie les Dieux de lui faire retrouver ses filles, mais Plaute lui fait répéter la même prière en Latin. Comment le Sieur *Ruzante*, un des premiers corrupteurs du Théâtre Italien, en 1530, osa-t-il se défendre, par cet exemple, d'avoir introduit dans ses Drames tous les jargons de l'Italie?

blic ait assez bien connu sa langue pour dire au fameux Théophraste qu'il n'étoit pas citoyen, cela n'est pas étonnant dans une nation libre, dont tous les actes, toutes les cérémonies, tous les jeux, étoient de la plus grande publicité; mais que chez nous, le peuple, espèce passive, qui n'est de rien, qui ne voit rien, & n'entend rien, se soit fait un langage particulier, & qu'il soit nécessaire, pour le bien faire connoître, de lui faire parler son jargon; il n'y a rien à cela que de naturel.

Dans nos Églogues, où nous donnons à nos habitans de la campagne des mœurs de convention, des goûts, & sur-tout des sentimens aussi éloignés de la nature que les nôtres, nous sommes aussi scrupuleux que les Latins; notre langue est respectée, & *Corydon*, chez Fontenelle, parle aussi bien qu'un Académicien; mais, quand l'Ouvrier, le Laboureur, ou le Jardinier, doivent paroître ce qu'ils sont véritablement, pourquoi ne s'énonceroient-ils pas de la manière qui leur est propre ?

Le fond du Conte qui avoit guidé Molière, le ramenoit bien naturellement à la petite guerre qu'il avoit déclarée aux Médecins de son tems. Les saignées de précaution, le vin émétique, ne furent pas oubliés; & quoique Sganarelle ne fut pas un vrai Médecin, il ne jeta pas moins de ridicule sur l'abus de la profession qu'on l'avoit forcé de prendre.

Molière avoit eu l'adresse de faire dire, dès la première scène, à Sganarelle, qu'il avoit servi six ans un fameux Médecin, & qu'il avoit sû, dans son jeune âge, son rudiment par cœur; ce qui donnoit à cette farce un peu plus de vraisemblance qu'elle n'en auroit eu sans cette précaution.

Il est difficile d'appercevoir, dans ces sortes de Drames, le moindre but d'utilité, & c'est le cas de dire ce que le bon Rabelais disoit de son ouvrage.

Vrai est qu'ici peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire.

Ce que Molière a composé dans ce genre, dit M. Riccoboni, dans ses Observations sur la Comédie, a, ce me semble, un mérite singulier....... On retrouve toujours le maître de l'art, soit dans l'intrigue de la piéce, soit dans la liaison & l'arrangement des scènes, soit dans les idées, qui, pour être comiques, ne sont ni basses ni grossières..... Si l'esprit humain est borné, & si un Écrivain semble n'être destiné, en général, par la nature, qu'à réussir dans un seul genre, combien est-il surprenant de voir un même génie exceller en tous, & faire rire le connoisseur & l'ignorant dans la Farce *du Médecin malgré lui*, après avoir si pleinement satisfait l'homme d'esprit dans la Comédie *du Misantrope?*

Ce que nous avons dit du peu d'importance que

Molière mettoit cependant aux ouvrages de cette espèce, est confirmé par le Comédien *Subligny*, Auteur de la Gazette rimée, sous le nom de *Muse Dauphine*. Voici par où ce Gazetier termine ce qu'il dit du *Médecin malgré lui*.

Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite Bagatelle,
Mais cette Bagatelle est d'un esprit si fin,
Que s'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie,
Qui fait que dans Paris tout court au Médecin.



ACTEURS.

GÉRONTE, pere de Lucinde.

LUCINDE, fille de Géronte.

LÉANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine.

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALÈRE, domestique de Géronte.

LUCAS, mari de Jaqueline, domestique de Géronte.

JACQUELINE, nourrice chez Géronte, & femme de Lucas.

THIBAUT, pere de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La scène est à la Campagne.



LE MÉDECIN MALGRÉ LUI, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

NON, je te dis que je n'en veux rien faire, & que c'eſt à moi de parler & d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaiſie; & que je ne me ſuis point mariée avec toi pour ſouffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh ! la grande fatigue que d'avoir une femme, & qu'Ariſtote a bien raiſon, quand il dit qu'une femme eſt pire qu'un démon.

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec ſon benêt d'Ariſtote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiſeur de fagots, qui ſache, comme moi, raiſonner des choſes ; qui ait ſervi ſix ans un fameux Médecin, & qui ait ſu, dans ſon jeune âge, ſon rudiment par cœur.

MARTINE.

Peſte du fou fieffé !

SGANARELLE.

Peſte de la carogne !

MARTINE.

Que maudit ſoit l'heure & le jour, où je m'aviſai d'aller dire oui !

SGANARELLE.

Que maudit ſoit le bec cornu de notaire qui me fit ſigner ma ruine !

MARTINE.

C'eſt bien à toi, vraiment à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un ſeul moment ſans rendre

graces au ciel de m'avoir pour ta femme, & méritois-tu d'épouser une personne comme moi?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces. Hé! morbleu, ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses...

MARTINE.

Quoi? Que dirois-tu?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, & que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu, bien heureuse de te trouver? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, piéce à piéce, tout ce qui est dans le logis!

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois!

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laiſſe aucun meuble dans toute la maiſon!

SGANARELLE.

On en déménage plus aiſément.

MARTINE.

Et qui, du matin juſqu'au ſoir, ne fait que jouer & que boire!

SGANARELLE.

C'eſt pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je faſſe avec ma famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans ſur les bras...

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu & bien mangé,

mangé, je veux que tout le monde ſoit ſaoul dans ma maiſon.

MARTINE.

Et tu prétends, yvrogne, que les choſes aillent toujours de même?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes inſolences & tes débauches?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne ſache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir?

SGANARELLE.

Ma femme, vous ſavez que je n'ai pas l'ame endurante, & que j'ai le bras aſſez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous demange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE.

Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Yvrogne que tu es!

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infame.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belître, fripon, maraud, voleur...

SGANARELLE.

Ah! vous en voulez donc?

(*Sganarelle prend un bâton, & bat sa femme.*)

MARTINE *criant.*

Ah, ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous appaiſer.

SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

HOLA, holà, holà. Fi. Qu'eſt ceci? Quelle infamie! Peſte ſoit le coquin, de battre ainſi ſa femme.

MARTINE *à M. Robert.*

Et je veux qu'il me batte, moi.

M. ROBERT.

Ah! j'y conſens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Eſt-ce là votre affaire?

M. ROBERT.

Vous avez raiſon.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes ?

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un ſot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(*Elle lui donne un ſoufflet.*)

M. ROBERT *à Sganarelle.*

Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, roſſez, battez, comme il faut, votre femme, je vous aiderai, ſi vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah ! c'eſt une autre choſe.

SGANARELLE.

Je la veux battre, ſi je le veux, & ne la veux pas battre ſi je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'eſt ma femme, & non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre& le doigt, il ne faut point mettre l'écorce [2].

(*Il bat M. Robert, & le chasse.*)

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

OH ça, faisons la paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battue?

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non. Je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi, c'eſt une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien! va, je te demande pardon, mets-là ta main.

MARTINE.

(*bas à part.*)

Je te pardonne; mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce ſont petites choſes qui ſont de tems en tems néceſſaires dans l'amitié ; & cinq ou ſix coups de bâton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Vas, je m'en vais au bois, & je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE *ſeule.*

Vas, quelque mine que je faſſe, je n'oublierai pas mon reſſentiment ; & je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je ſais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi ſe venger d'un mari ; mais c'eſt une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui ſe faſſe un peu mieux ſentir ; & ce n'eſt pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS *à Valere, sans voir Martine.*

PARGUIENNE, j'avons pris là tous deux une guéble de commission; & je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALERE *à Lucas, sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéir à notre maître; & puis, nous avons intérêt, l'un & l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; & sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; &, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son pere n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE *rêvant à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS *à Valere.*

Mais, quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la tête, puisque tous les Médecins y avons perdu leur Latin?

VALERE *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; & souvent, en de simples lieux...

MARTINE *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge, à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur; je ne saurois les digérer, &... (*heurtant Valere & Lucas.*) Ah! Messieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde; & nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous pusse aider?

VALERE.

Cela se pourroit faire; & nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque Médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs Médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle; mais on trouve, par fois, des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers,

qui font, le plus ſouvent, ce que les autres n'ont ſu faire, & c'eſt là ce que nous cherchons.

MARTINE *bas à part.*

Ah ! que le ciel m'inſpire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! (*haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adreſſer pour rencontrer ce que vous cherchez ; & nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies déſeſpérées.

VALERE.

Hé, de grace, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuſe à couper du bois ?

LUCAS.

Un Médecin qui coupe du bois ?

VALERE.

Qui s'amuſe à cueillir des ſimples, voulez-vous dire ?

MARTINE.

Non. C'eſt un homme extraordinaire, qui ſe plaît à cela, fantaſque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient ſa ſcience renfermée, & ne fuit

rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALERE.

C'eſt une choſe admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur ſcience.

MARTINE.

La folie de celui-ci eſt plus grande qu'on ne peut croire; car elle va par fois juſqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de ſa capacité; & je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il eſt Médecin, s'il ſe le met en fantaiſie, que vous ne preniez chacun un bâton, & ne le réduiſiez, à force de coups, à vous confeſſer à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'eſt ainſi que nous en uſons, quand nous avons beſoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MARTINE.

Il eſt vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle; mais il eſt aiſé à connoître.

C'eſt un homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraiſe, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vart; c'eſt donc le Médecin des parroquets?

VALERE.

Mais, eſt-il bien vrai qu'il ſoit auſſi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment? C'eſt un homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſevelir, lorſqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne ſais quoi dans la bouche; &, dans le même inſtant, elle ſe leva de ſon lit, & ſe mit auſſi-tôt à ſe promener dans ſa chambre, comme ſi de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois ſemaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du

haut du clocher en bas, & se brisa, sur le pavé, la tête, les bras & les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par-tout le corps d'un certain onguent qu'il fait faire, & l'enfant aussi-tôt se leva sur ses pieds, & courut jouer à la fossette.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vîte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais, souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé, morguenne, laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE *à Lucas.*

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette ren-

contre ; & j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *chantant derrière le Théâtre.*

La, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant sur le Théâtre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valere ni Lucas.*

La, la, la... Ma foi, c'est assez travailler pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

(*après avoir bu.*)

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

(*Il chante.*) *Qu'ils sont doux,*
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glou-gloux!
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous?

Allons, morbleu; il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à Lucas.*

Le voilà lui-même.

LUCAS *bas à Valere.*

Je pense que vous dites vrai, & que j'avons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE *embrassant sa bouteille.*

Ah! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon.

(*Il chante.*) (*Appercevant Valere & Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.*)

Mais mon sort.... feroit bien.... des jaloux,
Si...

(*Voyant qu'on l'examine de plus près.*)

Que diable, à qui en veulent ces gens-là?

VALERE *à Lucas.*

C'est lui assurément.

LUCAS *à Valere.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle pose la bouteille à terre; & Valere se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de

de la prendre, il la met de l'autre côté; Lucas faisant la même chose que Valere, Sganarelle reprend sa bouteille, & la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui font un jeu de Théâtre.

SGANARELLE *à part.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle?

SGANARELLE.

Hé? quoi?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme [4] Sganarelle?

SGANARELLE *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oui & non, selon ce que vous lui voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle [5].

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On

nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons; & nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites: mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie.

(*Il se couvre.*)

VALERE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, & nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah! Monsieur.

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi, je les vends cent-dix sols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALERE.

Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE.

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALERE.

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots & fagots; mais, pour ceux que je fais...

VALERE.

Hé! Monſieur, laiſſons-là ce diſcours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé! Fi.

SGANARELLE.

Non, en conſcience, vous en payerez cela. Je vous parle ſincérement, & ne ſuis pas homme à ſurfaire.

VALERE.

Faut-il, Monſieur, qu'une perſonne comme vous s'amuſe à ces groſſières feintes? s'abaiſſe à parler de la ſorte? Qu'un homme ſi ſavant, un fameux Médecin, comme vous êtes, veuille ſe déguiſer aux yeux du monde, & tenir enterrés les beaux talens qu'il a.

SGANARELLE *à part.*

Il eſt fou.

VALERE.

De grace, Monſieur, ne diſſimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne ſart de rian; je ſavons ç'en que je ſavons.

SGANARELLE.

Quoi donc ? Que voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALERE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand Médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même ; je ne le ſuis point, & je ne l'ai jamais été.

VALERE.

(*bas.*) (*haut.*)

Voilà ſa folie qui le tient. Monſieur, ne veuillez point nier les choſes davantage [6] ; & n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuſes extrêmités.

SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALERE.

A de certaines choſes dont nous ſerions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne ſuis point Médecin, & ne ſais ce que vous me voulez dire.

VALERE.

(*bas.*) (*haut.*)

Je vois bien qu'il ſe faut ſervir du remède. Monſieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé, têtegué, ne lantiponez point davantage, & confeſſez à la franquette que v'sêtes Médecin.

SGANARELLE *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on ſait ?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes-là ? A quoi eſt-ce que ça vous ſart ?

SGANARELLE.

Meſſieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne ſuis point Médecin.

VALERE.

Vous n'êtes point Médecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'nêtes pas Medecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puiſque vous le voulez, il faut bien s'y réſoudre.

(*Ils prennent chacun un bâton, & le frappent.*)

SGANARELLE.

Ah, ah, ah, Meſſieurs, je ſuis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, Monſieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous aſſure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en ſis fâché franchement.

SGANARELLE.

Que diable eſt ceci, Meſſieurs ? De grace, eſt-ce pour rire, ou ſi tous deux vous extravaguez, de vouloir que je ſois Médecin ?

VALERE.

Quoi, vous ne vous rendez pas encore, & vous vous défendez d'être Médecin ?

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi je le ſuis.

LUCAS.

Il n'eſt pas vrai que vous ſayez Médecin ?

SGANARELLE.

(*Ils recommencent à le battre.*)

Non, la peſte m'étouffe. Ah, ah ! Hé bien, Meſſieurs, oui, puiſque vous le voulez, je ſuis Médecin, je ſuis Médecin ; Apothicaire encore, ſi vous

le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah ! voilà qui va bien, Monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE *à part.*

Ouais, seroit-ce bien moi qui me tromperois, & serois-je devenu Médecin sans m'en être apperçu ?

VALERE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, & vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois Médecin ?

LUCAS.

Oui, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, si je le savois.

VALERE.

Comment! vous êtes le plus habile Médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah, ah!

LUCAS.

Un Médecin qui a gari je ne sai combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu!

VALERE.

Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste!

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit cheoir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes

& les bras caſſés; & vous, avec je ne ſais quel onguent, vous fites qu'auſſi-tôt il ſe relevit ſur ſes pieds, & s'en fut jouer à la foſſette.

SGANARELLE.

Diantre!

VALERE.

Enfin, Monſieur, vous aurez contentement avec nous, & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laiſſant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! je ſuis Médecin, ſans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en reſſouviens. De quoi eſt-il queſtion? Où faut-il ſe tranſporter?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il eſt queſtion d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALERE *bas à Lucas.*

(à Sganarelle.)

Il aime à rire. Allons, Monſieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de Médecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *présentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous, voilà où je mets mes juleps.

(*puis se tournant vers Lucas en crachant.*)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du Médecin.

LUCAS.

Palsanguenne, vlà un Médecin qui me plaît; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

OUI, Monſieur, je crois que vous ſerez ſatisfait ; & nous vous avons amené le plus grand Médecin du monde.

LUCAS.

Oh ! morguenne, il faut tirer l'échelle après ceti-là ; & tous les autres ne ſont pas daignes de li déchauſſer ſes ſouliés.

VALERE.

C'eſt un homme qui a fait des cures merveilleuſes.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il eſt un peu capricieux, comme je vous ai dit ; &, par fois, il a des momens où ſon eſprit s'échappe, & ne paroît pas ce qu'il eſt.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonnèr ; & l'an diroit par fois,

ne vs'en déplaiſe, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fonds, il eſt tout ſcience; &, bien ſouvent, il dit des choſes tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il liſoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'eſt déjà répandue ici; & tout le monde vient à lui.

GÉRONTE.

Je meurs d'envie de le voir? Faites-le moi vîte venir.

VALERE.

Je le vais querir.

SCENE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

PAR ma fi, Mònſieu, ceti-ci ſera juſtement ce qu'ant fait les autres. Je penſe que ce ſera queu ſi queu mi; & la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce ſeroit, ſelon

moi, un biau & bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE.

Ouais, nourrice ma mie! Vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagère Jacquelaine; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze, que tous ces Médecins n'y feront rian que de liau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe & de séné, & qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian, vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce Monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéissante; & je m'en vas gager qu'il la prendroit li, comme alle est, si vous la li vouliais donner.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'eſt pas ce qu'il lui faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui eſt ſi riche, dont il eſt hériquié.

GÉRONTE.

Tous ces biens à venir, me ſemblent autant de chanſons. Il n'eſt rien tel que ce qu'on tient; & l'on court grand riſque de s'abuſer, lorſque l'on compte ſur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux & aux prières de Meſſieurs les héritiers; & l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorſqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement paſſe richeſſe. Les peres & les meres ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t-il & qu'a-t-elle? Et le compere Piarre a marié ſa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté ſon amiquié; & vlà que la pauvre criature en eſt devenue jaune comme eun coin, & n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'eſt un bel exemple pour vous, Monſieu. On n'a que ſon plaiſir en ce monde;

& j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE.

Peste, Madame la nourrice, comme vous dégoisez! Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, & vous échauffez votre lait.

LUCAS *frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.*

Morgué, tais-toi, t'es une impartinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, & il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le pere de sa fille; & il est bon & sage pour voir ce qui li faut.

GÉRONTE.

Tout doux. Oh! tout doux.

LUCAS *frappant encore sur l'épaule de Géronte.*

Monsieu, je veux un peu la mortifier, & li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE.

Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.



SCENE

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

MONSIEUR, préparez-vous. Voici notre Médecin qui entre.

GÉRONTE *à Sganarelle.*

Monſieur, je ſuis ravi de vous voir chez moi, & nous avons grand beſoin de vous.

SGANARELLE *en robe de Médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Dans ſon chapitre... des chapeaux [7].

GÉRONTE.

Puiſqu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monſieur le Médecin, ayant appris les merveilleuſes choſes...

GÉRONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GÉRONTE.

Je ne ſuis pas Médeciu.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas Médecin?

GÉRONTE.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GÉRONTE.

Tout de bon.

(*Sganarelle prend un bâton & frappe Géronte.*)

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Vous êtes Médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE *à Valere.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un Médecin goguenard.

GÉRONTE.

Oui. Mais je l'envoyerois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monsieu, ce n'est que pour rire.

GÉRONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché...

GÉRONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton...

GÉRONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je ſuis ravi, Monſieur, que votre fille ait beſoin de moi; & je ſouhaiterois de tout mon cœur, que vous en euſſiez beſoin auſſi, vous & toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous ſervir.

GÉRONTE.

Je vous ſuis obligé de ces ſentimens.

SGANARELLE.

Je vous aſſure que c'eſt du meilleur de mon ame que je vous parle.

GÉRONTE.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! Ah! beau nom à médicamenter. Lucinde!

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui eſt cette grande femme-là?

GÉRONTE.

C'eſt la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCENE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE.

(*à part.*) (*haut.*)

PESTE le joli meuble que voilà ! Ah ! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, & je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos (*Il lui porte la main sur le sein.*) bonnes graces. Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service ; &...

LUCAS.

Avec votre parmission, Monsieu le Médecin, laissez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi, elle est votre femme ?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah ! vraiment je ne savois pas cela, & je m'en réjouis pour l'amour de l'un & de l'autre.

(*Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, & embrasse la nourrice.*)

LUCAS *tirant Sganarelle, & se remettant entre lui & sa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous; & je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, & si bien faite comme elle est.

(*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous & embrasse encore la nourrice.*)

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtegué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, trêve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(*Il continue le même jeu.*)

LUCAS *la tirant pour la troisième fois.*

Ah! vartigué, Monsieur le Médecin, que de lantiponage?

SCENE V.

GÉRONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE.

MONSIEUR, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE.

Où est-elle?

SGANARELLE *se touchant le front.*

Là-dedans.

GÉRONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaie un peu le lait de votre nourrice, & que je visite son sein.

(*Il s'approche de Jacqueline.*)

LUCAS *le tirant, & lui faisant faire la pirouette.*

Nannain, nannain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du Médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au Médecin? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras & lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi le vilain, qui est jaloux de sa femme.

GÉRONTE.

Voici ma fille.

SCENE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade ?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; & j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du Médecin.

GÉRONTE.

Allons, un siége.

SGANARELLE *assis entre Géronte & Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, & je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux ; lorsque le Médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien ! de quoi

eſt-il queſtion ? Qu'avez-vous ? Quel eſt le mal que vous ſentez ?

LUCINDE *portant ſa main à ſa bouche, à ſa tête, & ſous ſon menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé ? que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes geſtes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi ?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage eſt-ce là ?

GÉRONTE.

Monſieur, c'eſt là ſa maladie. Elle eſt devenue muette, ſans que juſqu'ici on en ait pu ſavoir la cauſe, & c'eſt un accident qui a fait reculer ſon mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit épouſer, veut attendre ſa guériſon pour conclure les choſes.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce ſot-là, qui ne veut pas que ſa femme ſoit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, Monſieur, nous vous prions d'employer tous vos ſoins, pour la ſoulager de ſon mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppreſſe-t-il beaucoup ?

GÉRONTE.

Oui, Monſieur

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Va-t-elle où vous ſavez [8] ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieuſement.

GÉRONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière eſt-elle louable ?

GÉRONTE.

Je ne me connois pas à ces chofes.

SGANARELLE.

(*à Lucinde.*) (*à Géronte.*)

Donnez-moi votre bras. Voilà un pous qui marque que votre fille eft muette.

GÉRONTE.

Hé, oui, Monfieur, c'eft là fon mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah!

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné fa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands Médecins, nous connoiffons d'abord les chofes. Un ignorant auroit été embarraffé, & vous eût été dire, c'eft ceci, c'eft cela; mais moi, je touche au but du premier coup, & je vous apprends que votre fille eft muette.

GÉRONTE.

Oui; mais je voudrois bien que vous me puffiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'eft rien de plus aifé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien ; mais la cauſe, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'eſt l'empêchement de l'action de ſa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos ſentimens ſur cet empêchement de l'action de la langue ?

SGANARELLE.

Ariſtote, là-deſſus, dit... de fort belles choſes.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah ! c'étoit un grand homme.

GÉRONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait ; un homme qui étoit plus
(*levant le bras depuis le coude.*)
grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raiſonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de ſa langue eſt cauſé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres ſavans, nous appelons humeurs peccantes, c'eſt-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les

exhalaiſons des influences, qui s'élevent dans la région des maladies, venant... pour ainſi dire... à... Entendez-vous le Latin ?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *ſe levant bruſquement.*

Vous n'entendez point le Latin ?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE *avec enthouſiaſme.*

Cabricias arci thuram, catalamus, ſingulariter, nominativo, hæc muſa, la muſe, *bonus, bona, bonum. Deus ſanctus, eſt-ne oratio latinas? Etiam,* oui. *Quare,* pourquoi ? *Quia ſubſtantivo, & adjectivum, concordat in generi, numerum, & caſus,*

GÉRONTE.

Ah ! que n'ai-je étudié ?

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà !

LUCAS.

Oui, ça eſt ſi biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs, dont je vous parle, venant à paſſer du côté gauche où eſt le foie, au côté droit où eſt le cœur, il ſe trouve que le poulmon, que nous

appelons en Latin, *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en Hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate; & parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; & parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité.... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequei, nequer, potarium, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE.

Ah! que ça est bian dit, notre homme.

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi-bien pendue?

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner, ſans doute. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui m'a choqué; c'eſt l'endroit du foie & du cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont; que le cœur eſt du côté gauche, & le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainſi; mais nous avons changé tout cela, & nous faiſons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'eſt ce que je ne ſavois pas; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal; & vous n'êtes pas obligé d'être auſſi habile que nous.

GÉRONTE.

Aſſurément. Mais, Monſieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis eſt qu'on la remette ſur ſon lit, & qu'on

lui

lui fasse prendre, pour remède, quantité de pain trempé dans le vin.

GÉRONTE.

Pourquoi cela, Monsieur?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

GÉRONTE.

Cela est vrai. Ah! le grand homme; vîte, quantité de pain & de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

SCENE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

(*à Jacqueline.*) (*à Géronte.*)

DOUCEMENT, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.

Qui? Moi? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande ſanté eſt à craindre; & il ne ſera pas mauvais de vous faire quelque petite ſaignée amiable, de vous donner quelque petit clyſtère dulcifiant.

GÉRONTE.

Mais, Monſieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire ſaigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en eſt ſalutaire; &, comme on boit pour la ſoif à venir, il faut auſſi ſe faire ſaigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes; mais nous ſaurons vous ſoumettre à la raiſon.

❦

SCENE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je vous donne le bon jour.

GÉRONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE *tendant sa main par derrière, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*

Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GÉRONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GÉRONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GÉRONTE.

Voilà qui eſt fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas l'argent qui me fait agir ?

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*

Cela eſt-il de poids ?

GÉRONTE.

Oui, Monſieur.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas un Médecin mercenaire.

GÉRONTE.

Je le ſais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.

Je n'ai pas cette penſée.

SGANARELLE *ſeul, regardant l'argent qu'il a reçu.*

Ma foi, cela ne va pas mal ; & pourvu que...

SCENE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

MONSIEUR, il y a long-tems que je vous attends; & je viens implorer votre aſſiſtance.

SGANARELLE *lui tâtant le pous.*

Voilà un pous qui eſt fort mauvais.

LÉANDRE.

Je ne ſuis point malade, Monſieur; & ce n'eſt pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade; que diable ne le dites-vous donc.

LÉANDRE.

Non. Pour vous dire la choſe en deux mots, je m'appelle Léandre, qui ſuis amoureux de Lucinde, que vous venez de viſiter; &, comme, par la mauvaiſe humeur de ſon pere, toute ſorte d'accès m'eſt fermé auprès d'elle, je me haſarde à vous prier de vouloir ſervir mon amour, & de me donner lieu d'exécuter un ſtratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent abſolument mon bonheur & ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous? Comment? Oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, & vouloir ravaler la dignité de Médecin à des emplois de cette nature?

LÉANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE.

Hé, Monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un malavisé.

LÉANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela; & que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE *tirant une bourse.*

Monsieur...

SGANARELLE.

(recevant la bourse.)

De vouloir m'employer... Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, & je serois ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent prendre les

gens pour ce qu'ils ne ſont pas; & je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE.

Je vous demande pardon, Monſieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi eſt-il queſtion?

LÉANDRE.

Vous ſaurez donc, Monſieur, que cette maladie que vous voulez guérir, eſt une feinte maladie. Les Médecins ont raiſonné là-deſſus comme il faut; & ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau [10], qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie; mais il eſt certain que l'amour en eſt la véritable cauſe, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour ſe délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie enſemble, retirons-nous d'ici; & je vous dirai, en marchant, ce que je ſouhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monſieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendreſſe qui n'eſt pas concevable; & j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle ſera à vous.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Il me semble que je ne suis pas mal ainsi, pour un apothicaire; &, comme le pere ne m'a guère vu, ce changement d'habit & de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Tout ce que je souhaiterois, seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours, & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire; il suffit de l'habit, & je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE.

Comment?

SGANARELLE.

Diable emporte si j'entends rien en médecine.

Vous êtes honnête homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE.

Quoi, vous n'êtes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'ont fait Médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela; & toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue; mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse Médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, & de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés; &, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos; & nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne

ſont point pour nous; & c'eſt toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profeſſion, eſt qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une diſcrétion la plus grande du monde; jamais on n'en voit ſe plaindre du Médecin qui l'a tué.

LÉANDRE.

Il eſt vrai que les morts ſont fort honnêtes gens ſur cette matière.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir conſul- *(à Léandre.)* ter. Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtreſſe.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

MONSIEU, je venons vous charcher, mon fils, Perrin & moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a pour nom Parrette, eſt dans un lit malade il y a ſix mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y faſſe ?

THIBAUT.

Je voudrions, Monſieu, que vous nous bailliſſiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi eſt-ce qu'elle eſt malade ?

THIBAUT.

Alle eſt malade d'hypocriſie, Monſieu.

SGANARELLE.

D'hypocriſie ?

THIBAUT.

Oui, c'eſt-à-dire, qu'alle eſt enflée par tout; & l'an dit que c'eſt quantité de fériofités qu'alle a dans le corps, & que ſon foie, ſon ventre, ou ſa rate, comme vous voudrais l'appeler, au glieu de faire du ſang, ne fait plus que de liau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des laſſitudes & des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans ſa gorge des fleumes qui ſont tout prêts à l'étouffer; & par fois il li prend des ſincoles & des converſions, que je crayons qu'alle eſt paſſée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne ſais combien d'hiſtoires, & il m'en coûte plus d'eune douzaine

de bons écus en lavemens, ne vs'en déplaise, en aposthumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit li bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du vin ametile; mais j'ai-s-eu peur franchement que ça l'envoyît *à patres*, & l'an dit que ces gros Médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que nous fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mere est malade, & vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, & qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mere est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, & qu'il

lui prend par fois des sincopes & des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissemens.

PERRIN.

Hé, oui, Monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un pere qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remède?

PERRIN.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir?

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, Monsieu?

SGANARELLE.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail & des perles, & quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligés; & j'allons li faire prendre çà tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, *dans le fond du Théâtre.*

SGANARELLE.

VOICI la belle nourrice. Ah! nourrice de mon cœur, je ſuis ravi de cette rencontre; & votre vue eſt la rhubarbe, la caſſe, & le ſené, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monſieu le Médecin, ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'entends rien à tout votre Latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je ſis votre ſarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me gariſſe pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux & fâcheux, comme celui que vous avez!

JACQUELINE.

Que vlez-vous, Monſieu? C'eſt pour la pénitence de mes fautes; & là où la chèvre eſt liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment, un ruſtre comme cela? Un homme qui vous obſerve toujours, & ne veut pas que perſonne vous parle?

JACQUELINE.

Hélas! vous n'avez rian vu encore; & ce n'eſt qu'un petit échantillon de ſa mauvaiſe himeur.

SGANARELLE.

Eſt-il poſſible, & qu'un homme ait l'ame aſſez baſſe pour maltraiter une perſonne comme vous? Ah! que j'en ſais, belle nourrice, & qui ne ſont pas loin d'ici, qui ſe tiendroient heureux de baiſer ſeulement les petits bouts de vos petons. Pourquoi faut-il qu'une perſonne ſi bien faite, ſoit tombée en de pareilles mains, & qu'un franc animal, un brutal, un ſtupide, un ſot... Pardonnez-moi, nourrice, ſi je parle ainſi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé, Monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite ; & il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; &, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, & se met entre eux deux. Sganarelle & Jacqueline regardent Lucas, & sortent chacun de leur côté.



SCENE

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

HOLA, Lucas, n'as-tu point vu ici notre Médecin ?

LUCAS.

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu & ma femme aussi.

GÉRONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS.

Je ne sais ; mais je voudrois qu'il fût à tous les guebles.

GÉRONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LEANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

AH ! Monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

GÉRONTE.

Un peu plus mal, depuis votre remède.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signe qu'il opère.

GÉRONTE.

Oui; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, & je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE *montrant Léandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez,

SGANARELLE *faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire.*

C'est..

GÉRONTE.

Quoi?

SGANARELLE.

Celui...

GÉRONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Qui...

GÉRONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCENE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, Monsieur l'Apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(Sganarelle tire Géronte dans un coin du Théâtre, & lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre & Lucinde.)

Monsieur, c'est une grande & subtile question, entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui; & moi je dis que oui & non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune; &

comme le ſoleil qui darde ſes rayons ſur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE *à Léandre.*

Non, je ne ſuis point du tout capable de changer de ſentiment.

GÉRONTE.

Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable Médecin ! Que je vous ſuis obligé, Monſieur, de cette guériſon merveilleuſe, & que puis-je faire pour vous après un tel ſervice ?

SGANARELLE *ſe promenant ſur le Théâtre, & s'éventant avec ſon chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE.

Oui, mon pere, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire, que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, & que c'eſt inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'eſt capable d'ébranler la réſolution que j'ai priſe.

GÉRONTE.

Quoi ?...

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle, qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE *avec vivacité.*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE.

Ah! quelle impétuosité de paroles. Il n'y a pas moyen d'y résister. (*à Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie, de la faire redevenir muette [12].

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE.

Je vous remercie. (*à Lucinde.*) Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GÉRONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE *à Géronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous, laiſſez-moi médicamenter cette affaire. C'eſt une maladie qui la tient; & je ſais le remède qu'il y faut apporter.

GÉRONTE.

Seroit-il poſſible, Monſieur, que vous puſſiez auſſi guérir cette maladie d'eſprit.

SGANARELLE.

Oui, laiſſez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; & notre apothicaire nous ſervira pour cette cure. (*à Léandre.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, eſt tout-à-fait contraire aux volontés du pere, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs ſont fort aigries, & qu'il eſt néceſſaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un ſeul, qui eſt une priſe de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'eſt à vous de l'y réſoudre, & de lui faire avaler la choſe du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai ici ſon pere; mais, ſur-

tout, ne perdez point de tems. Au remède, vîte, au remède ſpécifique.

SCENE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

QUELLES drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire? Il me ſemble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce ſont drogues dont on ſe ſert dans les néceſſités urgentes.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu une inſolence pareille à la ſienne?

SGANARELLE.

Les filles ſont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE.

Vous ne ſauriez croire comme elle eſt affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du ſang fait cela dans les jeunes eſprits.

GÉRONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai ſu tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait ſagement.

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication enſemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Il ſeroit arrivé quelque folie, ſi j'avois ſouffert qu'ils ſe fuſſent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'eſt prudemment raiſonner.

GÉRONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ſes efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle !

GÉRONTE.

Mais il perdra ſon tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GÉRONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE.

Il n'a pas à faire à un sot, & vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCENE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Ah! palsanguenne, Monsieu, vaici bian du tintamare; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire; & vlà Monsieu le Médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE.

Comment! M'assassiner de la façon? Allons, un commissaire, & qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah! par ma fi, Monsieu le Médecin, vous serez pendu; ne bougez de là seulement.

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE *à Lucas.*

AH ! mon Dieu. Que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du Médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi, mon mari pendu ! Hélas ! & qu'a-t-il fait pour cela ?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas ! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre.

SGANARELLE.

Tu vois. Ah !

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARTINE.

Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort; & je ne te quitterai point que je ne t'aye vu pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCENE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE *à Sganarelle.*

Le commissaire viendra bien-tôt; & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton.

GÉRONTE.

Non, non, la justice en ordonnera. Mais, que vois-je?

SCENE DERNIERE[13].

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, & remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, & de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, & ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure, de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle est mort, & que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable; & je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE *à part.*

La médecine l'a échappé belle.

MARTINE.

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grace

d'être Médecin ; car c'eſt moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui, c'eſt toi qui m'as procuré je ne ſais combien de coups de bâton ?

LÉANDRE *à Sganarelle.*

L'effet en eſt trop beau, pour en garder du reſſentiment.

SGANARELLE.

(*à Martine.*)

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé ; mais prépare-toi déſormais à vivre dans un grand reſpect, avec un homme de ma conſéquence, & ſonge que la colère d'un Médecin eſt plus à craindre qu'on ne peut croire.



OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

1 On prétend que la première ſcène de cette Farce eſt faite d'après le même perſonnage qui a ſervi à Boileau d'original pour *le Perruquier du Lutrin.* Il s'appeloit *Didier l'Amour*, ſa femme étoit une clabaudeuſe éternelle, que le mari corrigeoit ſouvent avec le ſens froid de Sganarelle.

SCENE II.

2 *Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre & le doigt il n'y faut pas mettre l'écorce.* Le proverbe commun eſt; *qu'entre l'arbre & l'écorce, il n'y faut pas mettre le doigt.* Mais c'eſt ainſi que les gens de l'eſpèce de Sganarelle, traveſtiſſent les choſes les plus triviales. A l'égard de la citation haſardée de Cicéron, Rabelais, liv. 1, chap. 8, à l'occaſion de l'Émeraude de la Braguette de Gargantua, cite courageuſement, *Orpheus libro de lapidibus*, & *Plin. libro ultimo.*

SCENE VI.

[3] *Qu'ils sont doux*
Bouteille jolie, &c.

M. Roze, de l'Académie Françoise, s'étant amusé à traduire en Latin la Chanson de Sganarelle, s'en divertit avec Molière, qu'il inquiéta, en lui disant qu'il n'avoit fait que parodier une ancienne Chanson Latine, qu'il lui récita, & qui se chantoit sur le même air. La voici :

Quam dulces,
Amphora amœna,
Quam dulces
Sunt tuæ voces!
Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena!
Ah! ah! cara mea lagena,
Vacua cur jaces?

[4] *Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.* Il faudroit aujourd'hui, *qui vous nommez*.

[5] *En ce cas, c'est moi qui se nomme.* Il faut, *qui me nomme*.

[6] *Monsieur, ne veuillez pas nier les choses.* On ne s'exprimeroit pas ainsi aujourd'hui; on diroit, *Monsieur, ne niez pas les choses davantage*.

ACTE

ACTE II.

SCENE TROISIEME.

7 *Dans son chapitre des chapeaux.* Même imitation de Rabelais, que nous avons remarquée dans la scène 2e du 1er acte. Racine, dans *ses Plaideurs*, a tiré de la même source ces deux vers :

Qui ne sait que la loi, si quis canis, *digeste*
De vi, paragrapho, *Messieurs*, caponibus.

SCENE VI.

8 *Va-t-elle où vous savez.* Polissonnerie imitée de Plaute. V. la scène 4 & 5 du 5e acte *des Menechmes. An unquam tibi intestina crepant*, dit le Médecin entre les mains duquel on a remis *Menechme.*

SCENE VIII.

9 *Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.* Sganarelle fait souvenir ici du Médecin *Rondibilis*, qui prend les quatre *nobles à la Rose* * de *Panurge*, en disant *qu'il ne lui falloit rien.*

SCENE IX.

10 *Que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate*, &c. Vieille façon de parler, pour dire, *l'un du cerveau, l'autre de la rate*, &c.

* 20 liv. tournois, à 100 sols la piéce.

ACTE III.

Scene Sixieme.

[11] Sganarelle occupe ici Géronte, tandis que Léandre parle à Lucinde ; c'est à-peu-près la même situation qu'on a vue dans l'*Amour Médecin*.

[12] *Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.* V. dans Rabelais, le Conte du mari, à la femme duquel on vient de rendre la parole. Étourdi de son bavardage, il demande au Médecin de la rendre une seconde fois muette. A quoi le Docteur répond, comme chez Molière, que tout ce qu'il peut faire en cette occasion, *c'est de le rendre sourd*.

[13] Le dénouement de cette Farce est des plus communs ; Léandre, subitement héritier de son oncle, ramène Lucile qu'il avoit enlevée, & l'obtient de son pere, à qui l'héritage arrache le consentement qu'il refusoit.

A l'égard du style de la piéce, il est serré, vif, & très-gai ; les fautes y sont très-rares, comme on peut le voir par le petit nombre d'Observations qu'on a faites sur ce point.



MÉLICERTE.

MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROIQUE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR MÉLICERTE.

CETTE Pastorale Héroïque, en 2 actes & en vers, dont Molière avoit tiré le sujet de l'Histoire de Timarete & de Sesostris, dans le Roman de Cyrus, fit une partie de la Fête du Ballet des Muses, de la composition de M. de Benserade ; exécuté & dansé par le Roi à son Château de S. Germain en Laye, le 2 Décembre 1666.

Malgré les recherches qu'ont faites les infatigables Auteurs de l'Histoire du Théâtre François, il est encore indécis quelle place occupa dans ce Ballet la nouvelle production de Molière. On sait seulement que Louis XIV ne donna point à l'Auteur le tems de la finir, & qu'on n'en représenta que les deux actes qu'il n'avoit au plus qu'esquissés.

Molière n'étoit point ici conduit par son génie, & quelque délicatesse qu'on trouve dans la scène 3[e] du 2[e] acte, le Public doit peu regretter qu'il n'ait pas eu le dessein de finir un Ouvrage de ce genre, pour lequel il falloit un talent bien au-dessous du sien.

Il murmura, sans doute, plus d'une fois, de la

nécessité où les amusemens de la Cour le mettoient trop souvent de descendre si fort au-dessous de lui-même, mais Louis XIV n'étoit pas un Monarque à qui l'on put refuser quelque chose ; & les Beaux-Arts lui devoient trop pour qu'ils ne se prêtassent pas à se sacrifier eux-mêmes à ses plaisirs.

Molière avoit saisi, dans la scène 3[e] du 1[er] acte, plus en habile Courtisan qu'en Poëte habile, l'occasion de peindre son Maître & l'éclat de sa Cour.

Pour le Prince.....sans peine on le remarque,
Et d'une stade loin il sent son grand Monarque ;
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'est un maître Roi.

. . . .

Toute sa Cour s'empresse à chercher ses regards,
Ce sont autour de lui confusions plaisantes,
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel, &c.

Sans cet à-propos, bien peu digne de la plume de Molière, nous aimerions à penser que *Mélicerte* étoit un des premiers essais de sa jeunesse. Comment concevoir en effet que de petites idées pastorales se présentent dans la tête d'un homme de 46 ans, occupé d'objets si supérieurs, ou par leur force, ou par leur sagesse & leur utilité, ou par leur extrême gaité ?

En 1699, Guerin, fils de celui qui épousa la

femme de notre Auteur, osa entreprendre de finir cette Comédie Pastorale, & non-seulement il imagina un dénouement, mais il r'écrivit les deux premiers actes de Molière en petits vers libres. Le Public ne gagna rien à ces petits vers, totalement oubliés aujourd'hui.

Cet Ouvrage de Guerin le fils, imprimé en 1699 chez *Pierre Traboüillet*, est précédé d'une Préface, d'un Remerciment en vers à la Princesse de Conti, d'une Lettre en prose, d'un second Remerciment à la même Princesse, qui avoit fait jouer *sa Melicerte* à Fontainebleau, & d'un Prologue de deux scènes, qui ne firent point pardonner à Guerin le fils de faire autant de tort à la gloire de Molière, qu'en avoit fait son pere à Mademoiselle Molière, en devenant son second époux.

On ne fera point d'Observations sur cette Piéce. On ne s'en est permis que sur les Ouvrages de Molière, qui contribuent tous les jours à sa gloire & à nos plaisirs.



ACTEURS.

MÉLICERTE, bergère.

DAPHNÉ, bergère.

EROXENE, bergère.

MIRTIL, amant de Mélicerte.

ACANTE, amant de Daphné.

TIRENE, amant d'Eroxene.

LICARSIS, pâtre, cru pere de Mirtil.

CORINE, confidente de Mélicerte.

NICANDRE, berger.

MOPSE, berger, cru oncle de Mélicerte.

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.



MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, EROXENE, ACANTE, TIRENE.

ACANTE.

AH! charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxene.

DAPHNÉ.

Acante, laiſſe-moi.

EROXENE.

Ne me ſuis point, Tirene.

ACANTE *à Daphné.*

Pourquoi me chaſſes-tu?

TIRENE *à Eroxene.*

Pourquoi fuis-tu mes pas?

DAPHNÉ *à Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE *à Tirene.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne ceſſeras-tu point cette rigueur mortelle?

TIRENE.

Ne ceſſeras-tu point de m'être ſi cruelle?

DAPHNÉ.

Ne ceſſeras-tu point tes inutiles vœux?

EROXENE.

Ne ceſſéras-tu point de m'être ſi fâcheux?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je ſuccombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me ſecours, ma mort eſt trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais ſatisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuſe Eroxene, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et ſache d'où, pour moi, procède tant de haine.

SCENE II.

DAPHNÉ, EROXENE.

EROXENE.

ACANTE a du mérite, & t'aime tendrement;
D'où vient que tu lui fais un ſi dur traitement?

DAPHNÉ.

Tirene vaut beaucoup, & languit pour tes charmes;
D'où vient que, ſans pitié, tu vois couler ſes larmes?

EROXENE.

Puiſque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raiſon te condamne à répondre avant moi.

DAPHNÉ.

Pour tous les ſoins d'Acante, on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux, je me trouve ſenſible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix eſt maître de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je ſavoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, ſi tu veux du tien m'apprendre le myſtère.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choiſir,
Je puis facilement contenter ton deſir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable.
Qui, juſqu'au moindre trait, lui reſſemble ſi fort,
Qu'il eſt sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voie,
Et payer ton ſecret en pareille monnoie,
J'ai, de la main auſſi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ſes traits & de ſa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNÉ.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi,
Est tout-à-fait semblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il est vrai, l'une à l'autre entiérement ressemble,
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNÉ.

Faisons en même tems, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La méprise est plaisante, & tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vrai; je ne sais comme j'ai fait la chose.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons, je croi.
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPHNÉ.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNÉ.

De mes ſens prévenus eſt-ce une illuſion ?

EROXENE.

Mon ame ſur mes yeux fait-elle impreſſion ?

DAPHNÉ.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'eſt le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les ſoins que, pour ſon ſort, ſon mérite m'inſpire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour ſervir mon ardeur,
Dans le deſſein que j'ai de m'aſſurer ſon cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inſpire eſt-elle ſi puiſſante ?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui ſoit ſi violente ?

DAPHNÉ.

Il n'eſt point de froideur qu'il ne puiſſe enflammer,
Et ſa grace naiſſante a de quoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'eſt Nymphe en l'aimant qui ne ſe tînt heureuſe,
Et Diane, ſans honte, en ſeroit amoureuſe.

DAPHNÉ.

Rien que ſon air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et, ſi j'avois cent cœurs, ils ſeroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître;
Et, ſi j'avois un ſceptre, il en ſeroit le maître.

DAPHNÉ.

Ce ſeroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du ſein, arracher cet amour.
Nos ames, dans leurs vœux, ſont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies;
Et puiſqu'en même tems, pour le même ſujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun lâche avantage;
Et courons nous ouvrir enſemble à Licarſis,
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux,
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des dieux;

Mais enfin, j'y souscris, courons trouver ce père,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère;
Et consentons qu'après, Mirtil, entre nous deux,
Décide, par son choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je vois Licarsis avec Mopse & Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE *à Licarsis.*

Dis-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah! que vous me pressez.
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

Que de sottes façons & que de badinage!
Ménalque, pour chanter, n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'état,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
Et jouir quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arrière.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous desirez.

MOPSE.

La peste soit du fat, laissons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger;
Et, ne l'écouter pas, est le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien.

Je ne dirai donc mot, & vous ne ſaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne ſaurez pas qu'avec magnificence
Le Roi vient d'honorer Tempé de ſa préſence;
Qu'il entra dans Lariſſe hier ſur le haut du jour;
Qu'à l'aiſe je l'y vis avec toute ſa Cour;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de ſa vue,
Et qu'on raiſonne fort touchant cette venue.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auſſi de rien ſavoir.

LICARSIS.

Je vis cent choſes-là, raviſſantes à voir.
Ce ne ſont que Seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillans & parés comme au jour d'une fête;
Ils ſurprennent la vue; & nos prés au printems,
Avec toutes leurs fleurs, ſont bien moins éclatans.
Pour le Prince, entre tous ſans peine on le remarque,
Et, d'une ſtade loin, il ſent ſon grand Monarque;
Dans toute ſa perſonne, il a je ne ſais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'eſt un maître Roi.

Il le fait d'une grace à nulle autre ſeconde,
Et cela, ſans mentir, lui ſied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute ſa Cour s'empreſſe à chercher ſes regards,
Ce ſont autour de lui, confuſions plaiſantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluiſantes,
Qui ſuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de ſi beau ſous le ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous ſi chérie,
Auprès de ce ſpectacle, eſt une gueuſerie.
Mais, puiſque ſur le fier vous vous tenez ſi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNÉ, LICARSIS.

LICARSIS *ſe croyant ſeul.*

C'EST de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils ſont les benêts & les impertinens.

DAPHNÉ.

Le ciel tienne, Pasteur, vos brebis toujours saines.

EROXENE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, & soit digne de vous.

DAPHNÉ.

Ah! Licarsis, nos vœux à même but aspirent.

EROXENE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupirent.

DAPHNÉ.

Et l'amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.

LICARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNÉ.

C'eſt un peu librement exprimer ſa penſée.

LICARSIS.

Pourquoi?

EROXENE.

La bienſéance y ſemble un peu bleſſée.

LICARSIS.

Ah! point.

DAPHNÉ.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, ſans nulle honte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permiſe,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autoriſe.

LICARSIS.

C'eſt bleſſer ma pudeur que me flatter ainſi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modeſtie ici.

DAPHNÉ.

Enfin, tout notre bien eſt en votre puiſſance.

EROXENE.

C'eſt de vous que dépend notre unique eſpérance.

DAPHNÉ.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés?

LICARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos voeux, dites-moi, feront-ils rejetés?

LICARSIS.

Non, j'ai reçu du ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme; & je me sens, comme elle,
Pour les desirs d'autrui, beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ.

Accordez-donc Mirtil à notre amoureux zèle.

EROXENE.

Et souffrez que son choix règle notre querelle.

LICARSIS.

Mirtil?

DAPHNÉ.

Oui. C'est Mirtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LICARSIS.

Je ne sais; mais Mirtil n'est guères dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux;
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres cœurs, & braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme par son esprit & ses autres brillans,
Il rompt l'ordre commun & devance le tems,
Notre flamme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LICARSIS.

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois;
Et cet Athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croie atteint déjà d'un peu d'amour;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte,
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer, & je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle, passe encore, elle a deux ans de plus;
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.
Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits desirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin, nous desirons, par le nœud d'hymenée,
Attacher sa fortune à notre destinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une & l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre; & ce m'est trop de gloire
Que deux Nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix régle votre dispute;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.
C'est toujours même sang, & presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose;
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement,
Et voilà ses amours & son attachement.

SCENE V.

EROXENE, DAPHNÉ & LICARSIS *dans le fond du Théâtre*, MIRTIL.

MIRTIL *se croyant seul, & tenant un moineau dans une cage.*

Innocente petite bête,
Qui, contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte;
Votre destin est glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte;
Elle vous baisera, vous prenant dans sa main;
Et de vous mettre en son sein,
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde & plus doux & plus beau?
Et qui des Rois, hélas, heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laissons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux Nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent;
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux.

MIRTIL.

Ces Nymphes ?

LICARSIS.

Oui. Des deux tu peux en choisir une.
Vois quel est ton bonheur, & bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur ?

LICARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive ; & que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font, on songe à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux Nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous ;
Et de vos qualités les merveilles écloses,
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNÉ.

Nous vous laissons, Mirtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter, sur ce choix, vos yeux & votre cœur ;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages,
Par un récit paré de tous nos avantages.

MIRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend ;
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, est trop grand.
A vos rares bontés il faut que je m'oppose ;
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose ;

Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

ÉROXENE.

Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire;
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MIRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Égales en naissance & rares qualités?
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable;
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

ÉROXENE.

Mais, en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien! si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas;
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible & sourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc ! Qu'eſt ceci ? Qui l'eût pu préſumer ?
Et ſavez-vous, morveux, ce que c'eſt que d'aimer ?

MIRTIL.

Sans ſavoir ce que c'eſt, mon cœur a ſu le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, & n'eſt pas néceſſaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, ſi cela vous déplaît,
Me faire un cœur ſenſible & tendre comme il eſt.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéiſſance.

MIRTIL.

Oui, lorſque d'obéir il eſt en ſa puiſſance.

LICARSIS.

Mais enfin, ſans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer ?

LICARSIS.

Hé bien ! je vous défends que cela continue.

MIRTIL.

La défenſe, j'ai peur, ſera trop tard venue.

LICARSIS.

Quoi ! les peres n'ont pas des droits ſupérieurs ?

MIRTIL.

Les Dieux, qui ſont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LICARSIS.

Les Dieux... Paix, petit ſot. Cette philoſophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non: je veux qu'il ſe donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah! ah! Je vous ferai ſentir que je ſuis pere.

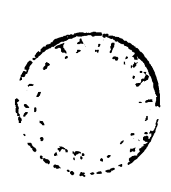
DAPHNÉ.

Traitons, de grace, ici les choſes ſans colère.

EROXENE.

Peut-on ſavoir de vous cet objet ſi charmant,
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait ſon amant?

MIRTIL.



Mélicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil, ſes qualités aux nôtres?

DAPHNÉ.

Le choix d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal;
Daignez conſidérer, de grace, que je l'aime,
Et ne me jetez point dans un déſordre extrême.
Si j'outrage, en l'aimant, vos céleſtes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais;

C'eſt de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offenſe.
Il eſt vrai, d'elle à vous je ſais la différence;
Mais par ſa deſtinée on ſe trouve enchaîné;
Et je ſens bien enfin que le ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, Nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de ſemblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil! Veux-tu revenir, traître!
Il fuit; mais on verra qui de nous eſt le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains tranſports;
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLICERTE, CORINE.

MÉLICERTE.

Ah ! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Licarsis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que les qualités dont Mirtil est orné,
Ont su toucher d'amour Eroxene & Daphné?

CORINE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main?
Ah! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon souci te touche.

CORINE.

Mais quoi? que voulez-vous? C'est-là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MÉLICERTE.

Mais comment Licarſis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MÉLICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi, qui ſais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MÉLICERTE.

Me mettre aux yeux que le ſort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu conſidérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer,
N'eſt-ce pas une idée à me déſeſpérer?

CORINE.

Mais quoi! Je vous réponds, & dis ce que je penſe.

MÉLICERTE.

Ah! tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais dis, quels ſentimens Mirtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne ſais.

MÉLICERTE.

Et c'eſt-là ce qu'il falloit ſavoir,
Cruelle.

CORINE.

CORINE.

En vérité, je ne ſais comment faire ;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MÉLICERTE.

C'eſt que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas ! rempli de tendres ſentimens.
Vas-t-en, laiſſe-moi ſeule, en cette ſolitude,
Paſſer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MÉLICERTE *ſeule.*

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'eſt que d'aimer,
Et Béliſe avoit ſu trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant ſa deſtinée,
Me diſoit une fois ſur le bord du Pénée :
Ma fille, ſonge à toi ; l'amour aux jeunes cœurs
Se préſente toujours entouré de douceurs ;
D'abord il n'offre aux yeux que choſes agréables ;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables ;
Et, ſi tu veux paſſer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, défends-toi de ſes traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois ſouvenue ;
Et quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vue,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des ſoins,
Je vous diſois toujours de vous y plaire moins.

Vous ne me crûtes point; & votre complaiſance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance,
Dans ce naiſſant amour qui flattoit vos deſirs,
Vous ne vous figuriez que joie & que plaiſirs;
Cependant vous voyez la cruelle diſgrace,
Dont, en ce triſte jour, le deſtin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit.
Ah, mon cœur! ah, mon cœur! Je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il ſe peut, notre douleur couverte.
Voici...

SCENE III.

MIRTIL, MÉLICERTE.

MIRTIL.

J'AI fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit priſonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
C'eſt un jeune moineau, qu'avec un ſoin extrême,
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiſer moi-même.
Le préſent n'eſt pas grand; mais les divinités
Ne jettent leurs regards que ſur les volontés.
C'eſt le cœur qui fait tout, & jamais la richeſſe
Des préſens que... Mais, ciel! D'où vient cette triſteſſe?
Qu'avez-vous, Mélicerte, & quel ſombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin?

Vous ne répondez point. Et ce morne ſilence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez. De quel ennui reſſentez-vous les coups?
Qu'eſt-ce donc?

MÉLICERTE.

Ce n'eſt rien.

MIRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous,
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! ne me faites point un ſecret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que diſent ces pleurs.

MÉLICERTE.

Rien ne me ſerviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne bleſſez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler ma part de votre ennui?
Ah! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inſpire.

MÉLICERTE.

Hé bien! Mirtil, hé bien! il faut donc vous le dire.
J'ai ſu que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxene & Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avouerai que j'ai cette foibleſſe,
De n'avoir pu, Mirtil, le ſavoir ſans triſteſſe,

Sans accuser du sort la rigoureuse loi,
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous?
Que je puisse accepter une autre main offerre?
Hé! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi, faut-il que de lui vous ayez quelque crainte!
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte;
Et que me sert d'aimer, comme je fais, hélas!
Si vous êtes si prête à ne le croire pas?

MÉLICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient de part & d'autre égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer;
Mais l'inégalité de bien & de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence...

MIRTIL.

Ah! leur rang de mon cœur ne viendra pas à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.

Je vous aime, il suffit; & dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, états, sceptre, couronne;
Et des Rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincère & pure,
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MÉLICERTE.

Hé bien! je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches & belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles;
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivez la voix,
Votre pere, Mirtil, réglera votre choix;
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

MIRTIL.

Non, chère Mélicerte, il n'est pere ni Dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toujours de mes vœux, Reine comme vous êtes...

MÉLICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites,
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MIRTIL.

Quoi! faut-il des sermens appeler le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien! puisqu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la foi que je vous donne;
Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main en signe le serment.

MÉLICERTE.

Ah! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voie.

MIRTIL.

Est-il rien... Mais, ô ciel, on vient troubler ma joie!

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MÉLICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MÉLICERTE *à part.*

Quel sort fâcheux!

LICARSIS.

Cela ne va pas mal, continuez tous deux.

Peſte, mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous ſavez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce ſavant qu'Athenes exila,
Dans ſa philoſophie appris ces choſes-là?
Et vous, qui lui donnez de ſi douce manière
Votre main à baiſer, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainſi les jeunes cœurs?

MIRTIL.

Ah! quittez de ces mots l'outrageante baſſeſſe,
Et ne m'accablez point d'un diſcours qui la bleſſe.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés...

MIRTIL.

Je ne ſouffrirai point que vous la maltraitiez.
A du reſpect pour vous la naiſſance m'engage;
Mais je ſaurai, ſur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteſte le ciel que ſi, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera juſtice,
Au milieu de mon ſein vous chercher un ſupplice;
Et, par mon ſang verſé, lui marquer promptement
L'éclatant déſaveu de votre emportement.

MÉLICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon deſſein ſoit de ſéduire ſon ame.

S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eſt de ſon mouvement, je ne l'y force en rien.
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille ici ſe défendre
De répondre à ſes vœux d'une ardeur aſſez tendre.
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puiſſe aimer ;
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer,
Et pour vous arracher toute injuſte créance,
Je vous promets ici d'éviter ſa préſence,
De faire place au choix où vous vous réſoudrez,
Et ne ſouffrir ſes vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

HÉ BIEN ! vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle ſouhaite ;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouiſſez,
Que vous ſerez trompé dans ce que vous penſez ;
Et qu'avec tous vos ſoins, toute votre puiſſance,
Vous ne gagnerez rien ſur ma perſévérance.

LICARSIS.

Comment, à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller ?
Eſt-ce de la façon que l'on me doit parler ?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il eſt vrai, mon tranſport n'eſt pas ſage.
Pour rentrer au devoir, je change de langage ;
Et je vous prie ici, mon pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point ſervir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que ſur moi vous donne la nature.
Ne m'empoiſonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour eſt un préſent que j'ai reçu de vous ;
Mais de quoi vous ſerai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas ! inſupportable.
Il eſt, ſans Mélicerte, un ſupplice à mes yeux ;
Sans ſes divins appas, rien ne m'eſt précieux,
Ils ſont tout mon bonheur & toute mon envie ;
Et, ſi vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de ſon ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendard ?
Quel amour, quels tranſports, quels diſcours pour ſon âge !
J'en ſuis confus, & ſens que cet amour m'engage.

MIRTIL *ſe jetant aux genoux de Licarſis.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir ?
Vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt d'obéir.

LICARSIS *à part.*

Je n'y puis plus tenir, il m'arrache des larmes,
Et ſes tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Leve-toi.

MIRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main?

LICARSIS.

Oui. Leve-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O pere, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains après tant de bonté.

LICARSIS.

Ah! que pour ses enfans un pere a de foiblesse;
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?

Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MIRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous désobéir,
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! nature, nature,
Je m'en vais trouver Mopse, & lui faire ouverture
De l'amour que sa niéce & toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah! que ne dois-je point à vos rares bontés.

(*seul.*)

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

Ah ! Mirtil, vous avez du ciel reçu des charmes,
Qui nous ont préparé des matières de larmes ;
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enleve les cœurs.

TIRENE.

Peut-on savoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles ?
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux ?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner si long-tems.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flamme ;
La belle Mélicerte a captivé mon ame.
Auprès de cet objet, mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ah! Mirtil, se peut-il que deux tristes amans....

TIRENE.

Est-il vrai que le ciel, sensible à nos tourmens...

MIRTIL.

Oui, content de mes fers, comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire;
J'ai de mon pere encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

ACANTE *à Tirene.*

Ah! que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle.

TIRENE *à Acante.*

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos voeux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

SCENE VII.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE, TIRENE.

NICANDRE.

SAVEZ-VOUS en quel lieu Mélicerte est cachée?

MIRTIL.

Comment?

NICANDRE.

En diligence elle est par-tout cherchée.

MIRTIL.

Et pourquoi ?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'eſt pour elle qu'ici le Roi s'eſt tranſporté ;
Avec un grand Seigueur on dit qu'il la marie.

MIRTIL.

O ciel ! Expliquez-moi ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſtérieux.
Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Béliſe ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe étoit le frere...
Mais je me ſuis chargé de la chercher par-tout,
Vous ſaurez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTIL.

Ah ! Dieux, quelle rigueur. Hé ! Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons auſſi ſes pas, afin de tout apprendre.



PASTORALE
COMIQUE.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR SUR LA PASTORALE COMIQUE.

CETTE Pastorale est de la même date que *Mélicerte*. Elle fit aussi partie de la Fête de S. Germain, dont elle formoit la 3e Entrée consacrée à Thalie. Sans doute *Mélicerte* servit à l'Entrée d'Euterpe, qui étoit la 4e de ce Ballet.

Molière supprima toutes les scènes parlées de sa *Pastorale*, & nous n'aurions pas plus de connoissance des Vers qu'il fit pour Lully, si la partition de ce grand Musicien ne les avoit malheureusement conservés.

Notre Auteur n'avoit pas joué un rôle brillant dans le Ballet des Muses, & c'est ce qui fit prendre à Benserade des tons légers, qui lui déplurent; on verra, par la suite, que Molière, qui devoit en tout servir de modèle aux Gens de Lettres, leur apprit comment on pouvoit, sans haine, sans fiel, sans calomnie, sans fureur, repousser une injure.



ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergère.

LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.

FILENE, riche pasteur, amant d'Iris.

CORIDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.

UN PASTRE, ami de Filene.

UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, danſans.

MAGICIENS, chantans.

DÉMONS, danſans.

PAYSANS.

UNE ÉGYPTIENNE, chantante & danſante.

ÉGYPTIENS, danſans.

La ſcène eſt en Theſſalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.



PASTORALE COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS *chantans & dansans,* DÉMONS.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Deux Magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas; ils frappent la terre avec leurs baguettes, & en font sortir six Démons, qui se joignent à eux. Trois Magiciens sortent aussi de dessous terre.)

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.

Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſqne, ta coëffe & tes gants.

UN MAGICIEN *ſeul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les viſages les plus mal faits,
Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doſes charitables
Sur ce muſeau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe & tes gants.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les ſix Démons danſans habillent Lycas d'une manière ridicule & bizarre.*)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! qu'il eſt beau,
Le Jouvenceau.
Ah! qu'il eſt beau, ah! qu'il eſt beau,

Qu'il va faire mourir de belles !
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah ! qu'il eſt beau,
Le Jouvenceau.
Ah ! qu'il eſt beau, ah ! qu'il eſt beau,
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho !

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Magiciens & les Démons continuent leurs danſes ; tandis que les trois Magiciens chantans continuent à ſe moquer de Lycas.)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il eſt joli,
Gentil, poli !
Qu'il eſt joli ! Qu'il eſt joli !
Eſt-il des yeux qu'il ne raviſſe ?
Il paſſe en beauté feu Narciſſe,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il eſt joli,
Gentil, poli !
Qu'il eſt joli ! Qu'il eſt joli !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi.

(Les trois Magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, & les Magiciens danſans diſparoiſſent.)

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *sans voir Lycas, chante.*

PAISSEZ, chères brebis, les herbettes naissantes,
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer,
Mais, si vous desirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filene.*

(*Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maîtresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filene l'entende.*)

FILENE *à Lycas.*

Est-ce toi que j'entends, téméraire? Est-ce toi,
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

FILENE.

Oses-tu bien, en aucune façon,
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon ame ;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flamme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,
Il suffit que j'en ai juré ;
Quand les Dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Le Pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filene.

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

ARRÊTE, malheureux,
Tourne, tourne visage ;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

(*Lycas hésite à se battre.*)

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

(Les Payſans viennent pour ſéparer Filene & Lycas.)

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Payſans prennent querelle, en voulant ſéparer les deux Paſteurs, & danſent en ſe battant.)

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE, PAYSANS.

(Corydon, par ſes diſcours, trouve moyen d'appaiſer la querelle des Payſans.)

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les Payſans réconciliés danſent enſemble.)

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

(*Lycas & Filene, amans de la Bergère, la pressent de décider lequel des deux aura la préférence.*)

FILENE *à Iris.*

N'ATTENDEZ pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

(*La Bergère décide en faveur de Coridon.*)

SCENE XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

HÉLAS! Peut-on sentir de plus vive douleur?
Nous préférer un servile pasteur!
O ciel!

LYCAS *chante.*

O sort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoi, tant de pleurs!

LYCAS.

Tant de persévérance!

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour;

FILENE.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour!
Ah! cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

FILENE.

Tigresse.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYCAS.

Insensible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obéir.

FILENE *tirant son javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant son javelot.*

Mourons, Filene.

FILENE.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYCAS.

Pousse.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, vas le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble,
Allons, partons ensemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

AH ! quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on est rebuté !
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on est rebuté,
Ah ! quelle folie.

SCENE DERNIERE.

UNE ÉGYPTIENNE, ÉGYPTIENS *danſans.*

L'ÉGYPTIENNE.

D'UN pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur;
Ah! cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Douze Égyptiens, dont quatre jouent de la guittare, quatre des caſtagnettes, quatre des gnacares, danſent avec l'Égyptienne, aux chanſons qu'elle chante.

L'ÉGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Sylvie,
Usons bien des momens précieux;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne saurions, vous & moi, faire mieux.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printems vient reprendre sa place,
Et ramene à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire.
Soyons-y l'un & l'autre empressés;
Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printems vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits;
Mais, hélas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN.



NOMS de ceux qui récitoient, chantoient & dansoient dans la Pastorale.

Iris, *Mademoiselle de Brie.* Lycas, *le sieur Molière.* Filene, *le sieur Estival.* Coridon, *le sieur de la Grange.* Un Berger, *le sieur Blondel.* Un Pâtre, *le sieur de Châteauneuf.*

Magiciens dansans, *les sieurs la Pierre, Favier.* Magiciens chantans, *les sieurs le Gros, Don, Gaye.* Démons dansans, *les sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*

Paysans, *les sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Pesan, le Roy.*

Égyptienne dansante & chantante, *le sieur Noblet l'aîné.* Égyptiens dansans. Quatre jouant de la guittare, *les sieurs Lully, Beauchamps. Chicanneau, Vaignart.* Quatre jouant des castagnettes, *les sieurs Favier, Bonard, Saint-André, Arnald.* Quatre jouant des gnacares [1], *les sieurs la Mare, des Airs second, du Feu, Pesan.*

[1] Ce mot ne se trouve point dans nos Dictionnaires, & il est purement Italien. *Gnáccara* ou *Gnacchéra*, cymbale, instrument fort connu chez les Anciens, & sur-tout parmi les Hébreux.

LE SICILIEN,



LE SICILIEN
ou L'AMOUR PEINTRE.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LE SICILIEN, ou L'AMOUR PEINTRE.

CETTE petite Comédie, entre-mêlée de quelques airs, & suivie d'une danse de Maures, fut jointe au Ballet des Muses, qu'on reprit à S. Germain en Laye au mois de Janvier 1667. Elle ne parut sur le Théâtre du Palais Royal que le 10 Juin suivant, par l'indisposition de Molière, qui devoit y jouer le rôle de *D. Pedre*. Sa poitrine déjà affoiblie, & qui dès-lors auroit dû lui faire quitter une profession trop pénible, l'avoit contraint à se mettre au lait pour quelques mois. C'est ce que nous apprenons de Robinet, dans sa Lettre du 11 Juin 1667, lorsqu'en rendant compte *du Sicilien*, il dit de l'Auteur qui reparoissoit sur le Théâtre :

Et lui, tout rajeuni du lait
De quelqu'autre Infante d'Inache,
Qui se couvre de peau de vache,
S'y remontre enfin à nos yeux,
Plus que jamais facétieux.

Molière, moins satisfait que personne, des deux Ouvrages qu'il avoit joints au Ballet des Muses du sieur de Benserade, dans le mois de Décembre

précédent, avoit travaillé à réparer ſon honneur dans la repriſe que Louis XIV devoit faire de ce Ballet au mois de Janvier. Ce fut *le Sicilien* qu'il mit à la place *de Mélicerte* & de *la Paſtorale Comique*, Ouvrages qu'il n'avoit pû terminer, & dont le genre inſipide & froid, en général, n'étoit pas fait pour lui.

Le Sicilien, dit M. de Voltaire, *eſt la ſeule petite piéce de Molière où il y ait de la grace & de la galanterie.* C'eſt auſſi le premier de ces Drames ingénieux qu'a multipliés parmi nous M. de Saint-Foix, & dont le tableau fait le mérite principal. Une intrigue vive & plaiſante offre, en même-tems, & la jalouſie d'un Italien, & l'amour induſtrieux d'un jeune François, qui n'a pu ſe faire encore entendre que par des regards. Un ſtratagême heureuſement inventé, le met aux pieds de ce qu'il aime, en préſence du jaloux, & la ruſe adroite de ſon Valet le rend poſſeſſeur de la belle *Iſidore.*

Le ſuccès *du Sicilien* à la Cour vengea Molière des airs avantageux qu'avoit pris Benſerade avec lui depuis *la Paſtorale Comique.* Il ſe permit même dans la ſuite un reſſentiment plus direct contre cet orgueilleux Poëte de Cour; il s'attacha à compoſer, dans le goût de ce bel eſprit, des Vers à la louange du Roi, qui repréſentoit Neptune dans les Amans Magnifiques. Il ne mit que Louis XIV dans ſa confidence, & l'imitation étoit ſi fidèle, que toute

la Cour s'y trompa, & en fit des complimens à Benserade, qui se défendit peu d'en être l'Auteur. Molière, alors, laissa tomber le masque, & fit convenir aux partisans enthousiastes de cet Académicien, que son talent, si singuliérement prôné, n'étoit pas, du moins, inimitable : mais, revenons *au Sicilien.*

Ménage [1] en remarquant avec peu de justesse que la Prose de Molière est *ampoulée, poëtique, remplie d'expressions précieuses, & toute pleine de vers,* ajoute que l'*Amour Peintre est tissu de vers non rimés de 6, de 5, ou de 4 pieds.* Cette assertion suffiroit seule pour prouver que cet Auteur n'avoit aucun goût, & qu'il a bien mérité d'être le *Vadius* des Femmes Savantes.

Lorsque dans la scène 16e, par exemple, tout homme raisonnable lit ce que *D. Pedre* dit à *Zaïde,* & ce que celle-ci lui répond, il n'y voit qu'un dialogue familier & facile, & ne songe pas à briser ridiculement les phrases pour y voir des vers, comme faisoit Ménage, apparamment, en lisant de la manière suivante.

D. PEDRE.

Vous n'avez qu'à me suivre,
Vous ne pouviez jamais
Mieux tomber que chez moi.

[1] Ménagiana, Tom. 1. P. 44.

ZAIDE.

Je vous suis obligée
Plus qu'on ne sauroit croire,
Mais je m'en vais prendre mon voile,
Je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux, &c.

Voilà bien exactement la Prose de Molière, & l'on ne voit pas pourquoi il se seroit refusé de dire aussi naturellement ce qu'il avoit à dire. Il falloit avoir quelque intérêt secret à établir que des lignes de tant de syllabes sont des vers, pour faire une pareille remarque. Ménage en auroit rougi, s'il avoit sû que ce sont les images, bien plus que le compte des syllabes, qui constituent la poësie. Cela ressemble à ce qu'on disoit au célèbre Patru, qu'on trouvoit des vers dans sa prose, puisqu'il avoit écrit :

Sixième plaidoyer pour un jeune Allemand.

Quant au reproche général que fait Ménage à la prose de Molière, il est aussi peu fondé. Elle a quelques-uns des défauts du tems, mais elle sera toujours un modèle de clarté, de précision, & de naturel. *Nota*, que le même Observateur dit ailleurs que la prose de Molière valloit beaucoup mieux que ses vers. De ces deux affirmations, il devoit résulter, sans doute, que Ménage auroit donné à Molière des leçons d'écrire, tant en vers qu'en prose, ce qui étoit, pour Ménage, utile à prouver.

Le Sicilien, comme nous l'avons dit, étant destiné à faire partie d'une Fête de Louis XIV, Molière y avoit fait entrer des scènes de chant & un ballet comique, après la 7e scène. Il termina aussi cet ouvrage par un ballet général, plaisamment lié à l'action. Le Roi, Madame, Mademoiselle de la Valière, & plusieurs Seigneurs de la Cour, y dansèrent. La Tragédie de *Britannicus* n'avoit point encore paru [1], & Racine n'avoit point fait entendre à son maître ces Vers sublimes qui lui firent abandonner les Ballets où il aimoit à se montrer.

[1] *Britannicus* fut représenté en 1669.



ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DON PEDRE, gentilhomme Sicilien.

ADRASTE, gentilhomme François, amant d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, esclave de Don Pedre.

ZAIDE, jeune esclave.

UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraste.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES & MAURESQUES dansans.

La scène est à Messine, dans une place publique.



LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE, COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux Musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, & demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

IL fait noir comme dans un four [1]. Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, & je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condi-

tion que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, & d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, & de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; &, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit & jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, & sans doute, c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS *portant chacun un flambeau*, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous & moi, Monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la plainte & de la li-

berté des ſoupirs : mais ne pouvoir trouver aucune occaſion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir ſavoir d'une belle, ſi l'amour qu'inſpirent ſes yeux, eſt pour lui plaire ou lui déplaire [2], c'eſt la plus fâcheuſe, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; & c'eſt où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de ſouci, ſur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas ſans la traîner à ſes côtés.

HALI.

Mais il eſt, en amour, pluſieurs façons de ſe parler ; & il me ſemble, à moi, que vos yeux & les ſiens, depuis près de deux mois, ſe ſont dit bien des choſes.

ADRASTE.

Il eſt vrai qu'elle & moi ſouvent nous nous ſommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage ? Et que ſais-je, après tout, ſi elle entend bien tout ce que mes regards lui diſent, & ſi les ſiens me diſent ce que je crois par fois entendre ?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de ſe parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu là tes Muſiciens ?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

(*seul.*)

Fais-les approcher. Je veux, jusqu'au jour, les faire ici chanter, & voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils ?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Ils faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah! Monsieur, c'est du beau bécare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare ?

HALI.

Monſieur, je tiens pour le bécare. Vous ſavez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de ſalut en harmonie. Écoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque choſe de tendre & de paſſionné, quelque choſe qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine ſcène d'une petite Comédie que je leur ai vu eſſayer. Ce ſont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, ſur bémol, viennent ſéparément faire leurs plaintes dans un bois, puis ſe découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtreſſes; & là-deſſus vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui ſe moque de leur foibleſſe.

ADRASTE.

J'y conſens. Voyons ce que c'eſt.

HALI.

Voici, tout juſte, un lieu propre à ſervir de ſcène; & voilà deux flambeaux pour éclairer la Comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.



FRAGMENT DE COMÉDIE[1],

Chanté & accompagné par les Musiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN *représentant Philene.*

Si, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés;
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrettes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN *représentant Tircis.*

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes soupirs languissans, & mes tristes regrets.
Ah! mon cher Philene.

PHILENE.

Ah! mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de ſoucis !

TIRCIS.

Toujours ſourde à mes vœux eſt l'ingrate Climene.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, des regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine !
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laiſſes-tu le pouvoir de charmer ?

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

TROISIÈME MUSICIEN *repréſentant un Pâtre.*

PAUVRES amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur ;
Et les faveurs ſont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empreſſe ;
A leur vouer ma tendreſſe,

Je

Je mets mon plus doux souci ;
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas ! qui peut aimer ainsi.

HALI.

Monsieur, je viens d'ouir quelque bruit au-dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vîte, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit & en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte ; & sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoi ?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien ?

HALI.

Non.

(*D. Pedre est derrière eux qui les écoute.*)

ADRASTE.

Quoi, tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque; & ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! si nous le tenions ici, que je prendrois de joie à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire.

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, &, quand j'y devrois employer....

HALI.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte; &, si vous voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

(*D. Pedre se retire sur sa porte.*)

ADRASTE.

Oui, fais; mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne

pas de toi. Plût au ciel, que ce fût la charmante Isidore !

D. PEDRE *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va-là ?

HALI *rendant le soufflet à D. Pedre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà, Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthelemi. Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vîte, dépêchez. Allons, tue, point de quartier.

SCENE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

JE n'entends remuer personne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu ?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis ?

ADRASTE.

Non. Perſonne ne bouge.

HALI *ſortant d'où il étoit caché.*

S'il viennent, ils ſeront frottés.

ADRASTE.

Quoi, tous nos ſoins ſeront donc inutiles! Et toujours ce fâcheux jaloux ſe mocquera de nos deſſeins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétends faire éclater les talens que j'ai eus du ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſavoir les ſiens là-deſſus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laiſſez-moi faire ſeulement. J'en eſſayerai tant de toutes les manières, que quelque choſe enfin nous pourra réuſſir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux ſorte.

SCENE VII.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

JE ne ſais pas quel plaiſir vous prenez à me réveiller ſi matin. Cela s'ajuſte aſſez mal, ce me ſemble, au deſſein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui, & ce n'eſt guères pour avoir le teint frais & les yeux brillans, que ſe lever ainſi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à ſortir à l'heure qu'il eſt.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez, eût bien pu ſe paſſer, je crois, de ma préſence ; & vous pouviez, ſans vous incommoder, me laiſſer goûter les douceurs du ſommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui. Mais je ſuis bien-aiſe de vous voir toujours avec moi. Il n'eſt pas mal de s'aſſurer un peu contre les ſoins des ſurveillans ; & cette nuit encore, on eſt venu chanter ſous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il eſt vrai. La muſique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela ſe faiſoit ?

ISIDORE.

Je le veux croire ainſi, puiſque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſavez qui étoit celui qui donnoit cette ſérénade ?

ISIDORE.

Non pas ; mais, qui que ce puiſſe être, je lui ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée ?

ISIDORE.

Sans doute, puiſqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'eſt jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin ?

ISIDORE.

Aſſurément.

D. PEDRE.

C'eſt dire fort net ſes penſées.

ISIDORE.

A quoi bon de diſſimuler [a]? Quelque mine qu'on faſſe, on eſt toujours bien-aiſe d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne ſont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puiſſe dire, la grande ambition des femmes eſt, croyez-moi, d'inſpirer de l'amour. Tous les ſoins qu'elles prennent ne ſont que pour cela, & l'on n'en voit point de ſi fière, qui ne s'applaudiſſe en ſon cœur des conquêtes que font ſes yeux.

D. PEDRE.

Mais, ſi vous prenez, vous, du plaiſir à vous voir aimée, ſavez-vous bien, moi, qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne ſais pas pourquoi cela; &, ſi j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaiſir, que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'eſt-ce pas pour s'applaudir [b], que ce que nous aimons ſoit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à ſa guiſe, & ce n'eſt pas là ma méthode. Je ſerai fort ravi qu'on ne vous trouve point

si belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! jaloux de ces choses-là?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, &, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, & m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? Vous prenez un mauvais parti, & la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, & l'obligerois à veiller nuit & jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, & l'on ne tarde guère à profiter du chagrin & de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte & la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que, ſi quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit diſpoſée à recevoir ſes vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-deſſus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne; & c'eſt beaucoup riſquer que de leur montrer des ſoupçons, & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoiſſez peu ce que vous me devez; & il me ſemble qu'une eſclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire ſa femme....

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, ſi vous changez mon eſclavage en un autre beaucoup plus rude; ſi vous ne me laiſſez jouir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'eſt votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur déſobligeante; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VIII.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, *habillé en Turc*, *faisant plusieurs révérences à D. Pedre.*

D. PEDRE.

TRÊVE aux cérémonies; que voulez-vous?

HALI *se mettant entre D. Pedre & Isidore.*

(*Il se tourne vers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pedre; & lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.*)

Signor, (avec la permission de la Signore) je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver, (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore...)

D. PEDRE.

Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.

(*D. Pedre se met entre Hali & Isidore.*)

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de muſique & de danſe, j'ai inſtruit quelques eſclaves qui voudroient bien trouver un maître qui ſe plût à ces choſes; &, comme je ſais que vous êtes une perſonne conſidérable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaiſent, ou pour leur enſeigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'eſt une choſe à voir, & cela nous divertira. Faites-les nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanſon nouvelle, qui eſt du tems. Écoutez bien. Chala bala.

SCENE IX.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Iſidore.*

D'UN cœur ardent, en tous lieux,
Un amant ſuit une belle;
Mais d'un jaloux odieux,
La vigilance éternelle

Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

(*à Don Pedre.*)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(*Danse des Esclaves.*)

L'ESCLAVE *à Isidore.*

C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cet amant expire;
Mais, si d'un œil un peu doux,
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bien-tôt se rire
De tous les soins du jaloux.

(*à D. Pedre.*)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi ſervir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les eſclaves recommencent leurs danſes.*)

D. PEDRE *chante.*

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanſon
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton ?
Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti baſtonara,
Si, ſi non andara,
Andara, andara,
O ti baſtonara.

(*à Iſidore.*)

Oh, oh, quels égrillards ! Allons, rentrons ici,

j'ai changé de pensée; & puis, le tems se couvre un peu.

(*à Hali qui paroît encore.*)

Ah! fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand desir que de lui montrer son amour; &, si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui, je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?...

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prens....

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

D. PEDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolue.

(*seul.*)

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

ADRASTE, HALI, *deux* LAQUAIS.

ADRASTE.

HÉ BIEN, Hali, nos affaires s'avancent-elles ?

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je. . . .

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois ; & je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne ; &, comme il est, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, & m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que, de

tout tems, je me suis plu à la peinture, & que, par fois, je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire; ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, & n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; &, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagême prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCENE

SCENE XI.

DON PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS

D. PÉDRE.

QUE cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison [6] ?

ADRASTE.

J'y cherche le Seigneur Don Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous ?

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PÉDRE.

JE vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme François, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, & j'ai cru que je ne vous pouvois rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien, sur-tout, de lui parler d'aucune récom-

ISIDORE.

Le ciel, quoi que vous en disiez, ne...

D. PEDRE.

Finissons cela, de grace. Laissons les complimens, & songeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons, apportez tout.

(*On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.*)

ISIDORE *à Adraste.*

Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *après s'être assise.*

Suis-je bien ainsi ?

ADRASTE.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert. (*Il découvre un peu plus sa gorge.*) Bon là. Un peu davantage; encore tant soit peu.

D. PEDRE *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE.

Ce ſont ici des choſes toutes neuves pour moi ; & c'eſt à Monſieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE *aſſis.*

Voilà qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveille. (*La faiſant tourner un peu devers lui.*) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux perſonnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux roujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne ſuis pas comme ces femmes, qui veulent, en ſe faiſant peindre, des portraits qui ne ſont point elles ; & ne ſont point ſatisfaites du Peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qn'elles ne ſont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choſes ; un teint tout de lys & de roſes, un nez bien fait, une petite bouche, & de grands yeux vifs, bien fendus ; & ſur-tout le viſage pas plus gros que le poing, l'euſſent-elles d'un pied de large. Pour

moi, je vous demande un portrait qui ſoit moi, & qui n'oblige point à demander qui c'eſt.

ADRASTE.

Il ſeroit mal-aiſé qu'on demandât cela du vôtre; & vous avez des traits à qui fort peu d'autres reſſemblent. Qu'ils ont de douceurs & de charmes, & qu'on court riſque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me ſemble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lu, je ne ſais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtreſſe d'Alexandre d'une merveilleuſe beauté, & qu'il en devint, la peignant, ſi éperduement amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de ſorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de

(*à D. Pedre.*)

ſes vœux. Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

(*D. Pedre fait la grimace.*)

ISIDORE *à D. Pedre.*

Tout cela ſent la nation; & toujours Meſſieurs les François ont un fonds de galanterie qui ſe répand par-tout.

ADRASTE.

On ne ſe trompe guère à ces ſortes de choſes; &

vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, & que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, & que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler; cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; & il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, & tenir les visages dans la gaîté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

HALI *vêtu en Espagnol*, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

QUE veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir [8]?

HALI *à D. Pedre.*

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle

liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis Don Gilles d'Avalos; & l'Histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE *à D. Pedre, qui le surprend parlant bas à Isidore.*

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI *tirant D. Pedre, pour l'éloigner d'Adraste & d'Isidore.*

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; & je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus sûr & le plus court chemin?. Quel est votre ennemi?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

(*Hali tient Don Pedre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.*)

ADRASTE *aux genoux d'Isidore, pendant que Don Pedre & Hali parlent bas ensemble.*

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, & je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais, vous persuadé-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah ! quand on aime bien, on se résout bien-tôt.

ISIDORE.

Hé bien, allez, oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais, consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le tems ?

D. PEDRE *à Hali.*

Voilà mon sentiment, & je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil ; & je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire ; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE *à Isidore.*

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages....

(*à D. Pedre, appercevant Adraste qui parle de près à Isidore.*)

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; & je croyois d'abord, que ce fût une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une

(*à D. Pedre qui veut voir le portrait.*)

autre fois. Non, ne regardez rien encore; faites ser-

(*à Isidore.*)

rer cela, je vous prie; & vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, & de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gaîté qu'il faut.

SCENE XIV.

D. PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

QU'EN dites-vous? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eſt qu'ils ſavent qu'on plaît aux Dames par ces choſes.

D. PEDRE.

Oui ; mais s'ils plaiſent aux Dames, ils déplaiſent fort aux Meſſieurs ; & l'on n'eſt point bien-aiſe de voir, ſous ſa mouſtache, cajoler hardiment ſa femme ou ſa maîtreſſe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'eſt que par jeu.

SCENE XV.

ZAIDE, DON PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

AH ! Seigneur Cavalier, ſauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je ſuis pourſuivie. Sa jalouſie eſt incroyable, & paſſe, dans ſes mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va juſqu'à vouloir que je ſois toujours voilée ; &, pour m'avoir trouvée le viſage un peu découvert, il a

mis l'épée à la main, & m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais, je le vois paroître. De grace, Seigneur Cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

D. PEDRE *à Zaïde, lui montrant Isidore.*

Entrez là-dedans avec elle, & n'appréhendez rien.

SCENE XVI.

ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

HÉ QUOI, Seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un François! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font; &, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah! de grace, arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offenſe n'eſt pas dans l'importance des choſes que l'on fait. Elle eſt à tranſgreſſer les ordres qu'on nous donne ; &, ſur de pareilles matières, ce qui n'eſt qu'une bagatelle, devient fort criminel lorſqu'il eſt défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été ſans deſſein ; & je vous prie enfin de vous remettre bien enſemble.

ADRASTE.

Hé quoi ! Vous prenez ſon parti, vous qui êtes ſi délicat ſur ces ſortes de choſes ?

D. PEDRE.

Oui, je prens ſon parti ; &, ſi vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, & vous vous réconcilierez tous deux. C'eſt une grace que je vous demande ; & je la recevrai comme un eſſai de l'amitié que je veux qui ſoit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eſt pas permis, à ces conditions, de vous rien refuſer. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVII.

ZAIDE, DON PEDRE, ADRASTE *dans un coin du théâtre.*

D. PEDRE *à Zaïde.*

HOLA, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, & j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux.

SCENE XVIII.

D. PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

LA voici qui s'en va venir; & son ame, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

SCENE XIX.

ISIDORE *sous le voile de Zaïde*, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE *à Adraste.*

PUISQUE vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre ; & que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union [10].

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, & j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, Seigneur Don Pedre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

C'est trop de grace que vous me faites. (*seul.*) Il est bon de pacifier & d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.

SCENE

SCENE XX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

COMMENT ! que veut dire cela ?

ZAIDE *sans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde ; & qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures & les verroux du monde ne retiennent point les personnes, & que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur & par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, & que vous êtes pris pour dupe.

D. PEDRE.

Don Pedre souffrira cette injure mortelle ! Non, non, j'ai trop de cœur, & je vais demander l'appui de la Justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un Sénateur. Holà [11].



SCENE XXI.

UN SÉNATEUR, D. PEDRE.

LE SÉNATEUR.

SERVITEUR, Seigneur Don Pedre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

LE SÉNATEUR.

Des habits merveilleux & qui ſont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la Juſtice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyez cela. On la va répéter pour en donner le divertiſſement au peuple.

D. PEDRE.

Comment ! De quoi parlez-vous là ?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma maſcarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaiſirs. Allons, Meſſieurs, venez. Voyons ſi cela ira bien.

D. PEDRE.

La peſte ſoit du fou, avec ſa maſcarade !

LE SÉNATEUR.

Diantre ſoit le fâcheux, avec ſon affaire !

SCENE DERNIERE.

UN SÉNATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

(*Plusieurs danseurs, vêtus en Maures, dansent devant le Sénateur, & finissent la comédie.*)



NOMS des personnes qui ont récité, dansé & chanté dans le Sicilien, Comédie-Ballet.

Don Pedre, *le sieur Moliere.* Adraste, *le sieur de la Grange.* Isidore, *Mademoiselle de Brie.* Zaïde, *Mademoiselle Moliere.* Hali, *le sieur de la Torilliere.* Un Sénateur, *le sieur de Croisy.*

Musiciens chantans, *les sieurs Blondel, Gaye, Noblet.* Esclave Turc chantant, *le sieur Gaye.* Esclaves Turcs dansans, *les sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Pesan.* Maures de qualité, LE ROI, *Monsieur le Grand, les Marquis de Villeroi & de Rassan.* Mauresques de qualité, MADAME, *Mademoiselle de la Valliere, Madame de Rochefort, Mademoiselle de Brancas.* Maures nuds, *Messieurs Cocquet, de Souville, les sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la Pierre, Favier, & des Airs galand.* Maures à capot, *les sieurs la Mare, du Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.*

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR LE SICILIEN ou L'AMOUR PEINTRE.

SCENE SEPTIEME.

a „ A QUOI *bon de dissimuler?* On supprimeroit „ aujourd'hui le *de.*

b „ *Et n'est-ce pas pour s'applaudir*, pour dire, „ *Et n'y a-t-il pas de quoi s'applaudir?* ne se diroit „ pas aujourd'hui.

SCENE XII.

a „ *Je croyois d'abord que ce fut une tâche*, plu- „ sieurs auroient voulu *que c'étoit*, & ont crû que „ *ce fut* ne pouvoit se trouver qu'après une néga- „ tion. *Je ne croyois pas que ce fut une tache.*



OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
Sur le Sicilien ou l'Amour Peintre.

Scene Seconde.

[1] Si nous en croyons M. Ménage, cette scène commence par 6 vers, en séparant ainsi ce que dit Hali :

> Il fait noir comme dans un four.
> Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
> Et je ne vois pas une étoile
> Qui montre le bout de son nez.
> Sotte condition que celle d'un esclave,
> De ne vivre jamais pour soi, &c.

C'est comme si nous disions que notre plus illustre écrivain en prose, M. de Fénelon, s'est permis des vers dans son *Télémaque*, lorsque Calipso dit au jeune fils d'Ulisse, dans le 1er liv.

> *Reposez-vous, vos habits sont mouillés,*
> *Il est tems que vous en changiez.*

Scene III.

[2] *Si l'amour qu'inspire ses yeux est pour lui plaire.* Cette ellipse ne passeroit point aujourd'hui, & l'on

seroit obligé de dire, *est fait pour lui plaire*, ou, *est digne de lui plaire.*

SCENE IV.

³ Le fragment de comédie chantée, qui suit cette scène, fut mis en musique par Lully. Molière paya encore, dans cette occasion, le tribut de servitude de la poësie relativement à l'art du chant. Il parla *aux rochers* comme tous les rimeurs lyriques, il leur dit de *n'être pas fâchés*, & qu'ils seroient *touchés des douleurs de Philéne*, &c. heureusement ces deux scènes sont courtes, & se suppriment aujourd'hui au théâtre.

L'espèce de sérénade que donne Adraste à la belle Isidore prouve que la scène est dans la rue au commencement de la pièce. Les flambeaux éteints, à l'arrivée de D. Pedre, donnent lieu à une scène de nuit dans laquelle Molière se borne à une seule plaisanterie supérieure aux lazzis des Italiens en pareil cas. Don Pedre donne un soufflet à Hali en lui demandant *qui va là? Ami*, lui répond le valet, en lui rendant le soufflet qu'il a reçu.

SCENE VIII.

⁴ Scène de travestissement à l'Italienne de la part d'Hali déguisé en Turc, moins nécessaire à l'intrigue qu'à l'obligation de ramener des danses, des chants, & par conséquent de médiocres paroles.

SCENE IX.

[5] *C'est un supplice à tous coups,*
Sous qui cet amant expire, &c.

Un supplice à tous coups. Il est difficile de reconnoître Molière à ce style. Il est vraisemblable que Lulli lui proposoit des canevas à remplir.

SCENE XI.

[6] C'est à l'imitation de cette scène charmante, dont on ne trouveroit aucun modèle chez les anciens, que nous devons nos petites comédies dans le genre agréable & galant; mais celle-ci a sur les autres l'avantage d'être en même tems une situation très-comique, puisque c'est le jaloux lui-même qui a présenté à sa chère esclave le faux Peintre qui le trompe.

SCENE XII.

[7] *Tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les graces aussi grandes qu'il les peut voir.* On ne dit point de *grandes graces* lorsqu'elles signifient des agrémens. Le mot de *grandes* ne peut se joindre à celui de graces que lorsquelles expriment des remerciemens. Il a de grandes graces à rendre au ciel.

SCENE XIII.

[8] Il semble que Molière, dans cette scène où Hali, valet d'Adraste, cherche à occuper D. Pedre

pour l'empêcher d'entendre ce que dit le faux Peintre à Isidore, se soit rappelé la scène 6e du 3e acte du *Médecin malgré lui*, où Sganarelle joue à-peu-près le même personnage auprès de Géronte ; mais Molière est toujours étonnant, soit qu'il imite les anciens, soit qu'il s'imite lui-même. Son génie & son art lui fournissent des ressources qui ne permettent pas de confondre les deux objets.

La scène a changé de lieu sans doute dès que le Peintre Adraste est venu ; &, en effet, il auroit été contre la vraisemblance que D. Pedre eut fait peindre son esclave sur le pas de sa porte. On ne sauroit douter que Molière n'ait ici blessé la régle de l'unité de lieu, puisque cette scène commence par ces mots : *Que veut dire cet homme-là ? & qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir ?* Les acteurs, comme on le voit, sont dans un appartement élevé de D. Pedre.

9 C'est de cette scène 13e, plaisamment imaginée pour procurer à Adraste le moment de prendre ses mesures avec Isidore, qu'est tirée cette phrase proverbiale si souvent citée : *assassiner c'est le plus sûr*.

Un des auteurs anonymes des questions sur l'*Encyclopédie*, au mot *assassinat*, dit que Molière a risqué en plaisantant cette maxime, mais que l'auteur d'un roman de nos jours dit très-sérieusement la même chose, & qu'il veut que son Gentilhomme

Menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre & de se battre, *assassine prudemment son homme.*

L'impression de ces derniers mots, en lettres italiques, pourroit faire penser qu'ils se trouvent dans le roman philosophique d'*Émile;* mais, si l'on veut recourir au tome 2 de cet ouvrage, pag. 325, on verra que cette imputation est un peu gratuite pour le sens littéral, que le mot d'assassinat, si révoltant, n'est point prononcé; & que l'auteur se contente de dire qu'*il ne veut pas que son élève se batte, que ce seroit une extravagance, mais qu'il se doit justice, & qu'il en est le seul dispensateur.*

SCENE XIX.

[10] Un voile adroitement substitué trompe ici Don Pedre, comme il abuse Sganarelle au dénouement de l'*École des Maris.* Le fond des deux scènes semble, au premier coup-d'œil, être le même, mais l'inépuisable Molière en a fait deux scènes excellentes qui se doivent peu de chose l'une à l'autre.

SCENE XX.

[11] D. Pedre, à qui l'on vient d'enlever son esclave avec adresse, crie à la Justice, il court à la porte d'un Sénateur, il le voit, il s'attache à ses pas, & lui demande raison de l'injure qu'on vient de lui faire, mais le Sénateur ne parle & n'est occupé que d'une mascarade de gens vêtus en Maures qui dan-

sent admirablement & qui le suivent, ce qui termine la pièce par un ballet & par un nouveau trait de ridicule lancé sur les jolis Sénateurs, plus occupés de leurs plaisirs que de l'administration des loix, & par-là si peu ressemblans à ceux dont Mezerai fait un si grand éloge sous le règne de Charles VIII, & dont il dit que *la gravité de leur profession les éloignoit des vanités du grand monde, du luxe, des jeux, de la chasse, de la danse*, & qu'ils *trouvoient leur plaisir & leur gloire à exercer dignement leurs charges.*

La scène est revenue une seconde fois à la porte de D. Pedre, mais ce n'est pas dans de petites pièces que Molière crut devoir se piquer de l'observation rigoureuse de la moins importante des trois unités.







J. M. Moreau del. J. B. Simonet Sculp.

LE TARTUFE.

LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

PRÉFACE.

VOICI une Comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée ; & les gens qu'elle joue, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques-ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés ; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner ; & ils se sont tous armés contre ma Comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés ; ils sont trop politiques pour cela, & savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; &

le Tartuffe, dans leur bouche, eſt une piéce qui offenſe la piété. Elle eſt, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les ſyllabes en ſont impies, les geſtes même y ſont criminels, & le moindre coup-d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des myſtères, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon déſavantage. J'ai eu beau la ſoumettre aux lumières de mes amis, & à la cenſure de tout le monde. Les corrections que j'ai pu faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands Princes, & de Meſſieurs les Miniſtres, qui l'ont honorée publiquement de leur préſence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien ſervi. Ils n'en veulent point démordre ; & tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiſcrets, qui me diſent des injures pieuſement, & me damnent par charité.

Je me ſoucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je reſpecte, & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi ; & qui,

qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, ſont faciles à recevoir les impreſſions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'eſt aux vrais dévots que je veux par-tout me juſtifier ſur la conduite de ma Comédie ; & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choſes avant que de les voir, de ſe défaire de toute prévention, & de ne point ſervir la paſſion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma Comédie, on verra, ſans doute, que mes intentions y ſont par-tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choſes que l'on doit révérer ; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicateſſe de la matière ; & que j'ai mis tout l'art & tous les ſoins qu'il m'a été poſſible, pour bien diſtinguer le perſonnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon ſcélérat. Il ne tient pas un ſeul moment l'Auditeur en balance ; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne ; & d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne

peigne aux Spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au Théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; &, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la religion, & faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la Comédie ne soit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrèrie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mystères de notre foi; qu'on en voit encore des Comédies imprimées en lettres Gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; &, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre tems, des piéces saintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la Comédie eſt de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raiſon il y en aura de privilégiés. Celui-ci eſt, dans l'État, d'une conſéquence bien plus dangereuſe que tous les autres, & nous avons vu que le Théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une ſérieuſe morale ſont moins puiſſans, le plus ſouvent, que ceux de la ſatire ; & rien ne reprend mieux la plûpart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'eſt une grande atteinte aux vices, que de les expoſer à la riſée de tout le monde. On ſouffre aiſément des répréhenſions, mais on ne ſouffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon impoſteur. Hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien repréſenter le caractère d'un hypocrite ? Il ſuffit, ce me ſemble, que je faſſe connoître les motifs criminels qui lui font dire les choſes, & que j'en aie retranché les termes conſacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais uſage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuſe ; mais cette morale eſt-elle quelque choſe, dont tout le mon-

de n'eût les oreilles rebattues ? Dit-elle rien de nouveau dans ma Comédie ? Et peut-on craindre que des choses, si généralement détestées, fassent quelque impression dans les esprits ; que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le Théâtre ; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela, & l'on doit approuver la Comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les Comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un tems ; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le Théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Église qui ont condamné la Comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité, dont on prétend appuyer la censure, est détruite par ce partage ; & toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la Comédie différemment, & que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, & confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on

a eu raiſon de nommer ſpectacles de turpitude.

Et en effet, puiſqu'on doit diſcourir des choſes, & non pas des mots, & que la plupart des contrariétés viennent de ne ſe pas entendre, & d'envelopper dans un même mot des choſes oppoſées, il ne faut qu'oter le voile de l'équivoque, & regarder ce qu'eſt la Comédie en ſoi, pour voir ſi elle eſt condamnable. On connoîtra, ſans doute, que, n'étant autre choſe qu'un Poëme ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne ſauroit la cenſurer ſans injuſtice; &, ſi nous voulons ouïr là-deſſus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ſes plus célèbres Philoſophes ont donné des louanges à la Comédie, eux qui faiſoient profeſſion d'une ſageſſe ſi auſtère, & qui crioient ſans ceſſe après les vices de leur ſiècle. Elle nous fera voir qu'Ariſtote a conſacré des veilles au Theâtre, & s'eſt donné le ſoin de réduire en préceptes l'art de faire des Comédies. Elle nous apprendra que de ſes plus grands hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en compoſer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils

avoient composées ; que la Grece a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux & par les superbes Théâtres dont elle a voulu l'honorer ; & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la Comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi, qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, & chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; & cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse, & souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature ; &

pourtant on n'ignore pas que ſouvent on l'a détournée de ſon emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à ſoutenir l'impiété. Les choſes même les plus ſaintes ne ſont point à couvert de la corruption des hommes ; & nous voyons des ſcélérats qui, tous les jours, abuſent de la piété, & la font ſervir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laiſſe pas pour cela de faire les diſtinctions qu'il eſt beſoin de faire. On n'enveloppe point dans une fauſſe conſéquence la bonté des choſes que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On ſépare toujours le mauvais uſage d'avec l'intention de l'art ; &, comme on ne s'aviſe point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philoſophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes ; on ne doit point auſſi vouloir interdire la Comédie, pour avoir été cenſurée en de certains tems. Cette cenſure a eu ſes raiſons, qui ne ſubſiſtent point ici. Elle s'eſt renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'eſt données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embraſſer l'innocent avec le coupable. La Comédie qu'elle a eu deſſein d'attaquer, n'eſt point du

tout la Comédie que nous voulons défendre. Il ſe faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce ſont deux perſonnes de qui les mœurs ſont tout-à-fait oppoſées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la reſſemblance du nom; & ce ſeroit une injuſtice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe, qui eſt femme de bien, parce qu'il y a une Olimpe qui a été une débauchée. De ſemblables arrêts, ſans doute, feroient un grand déſordre dans le monde. Il n'y auroit rien par-là qui ne fût condamné; &, puiſque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choſes dont on abuſe tous les jours, on doit bien faire la même grace à la Comédie, & approuver les piéces de Théâtre où l'on verra régner l'inſtruction & l'honnêteté.

Je ſais qu'il y a des eſprits, dont la délicateſſe ne peut ſouffrir aucune Comédie; qui diſent que les plus honnêtes ſont les plus dangereuſes; que les paſſions que l'on y dépeint ſont d'autant plus touchantes, qu'elles ſont pleines de vertu, & que les ames ſont attendries par ces ſortes de repréſentations. Je ne vois pas quel grand crime c'eſt que de s'attendrir à la vue d'une paſſion honnête: & c'eſt un haut étage de vertu que cette pleine

insensibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; & je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le Théâtre ; &, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la Comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la Comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand Prince sur la Comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eût été défendue, on représenta, devant la Cour, une piéce intitulée *Scaramouche Hermite ;* & le Roi, en sortant, dit au grand Prince que je veux dire: *Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la Comédie de Molière, ne disent mot de celle de Scaramouche.* A quoi le Prince

répondit : *La raison de cela, c'est que la Comédie de Scaramouche joue le ciel & la religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.*



PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI,

Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été représentée en public.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer, par des peintures ridicules, les vices de mon siècle; & comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, & mit en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait & une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspections que pouvoit demander la délicatesse de la matière;

&, pour mieux conſerver l'eſtime & le reſpect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai diſtingué, le plus que j'ai pu, le caractère que j'avois à toucher ; je n'ai point laiſſé d'équivoque, j'ai oté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me ſuis ſervi, dans cette peinture, que des couleurs expreſſes & des traits eſſentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicateſſe de votre ame ſur les matières de religion, & l'on a ſu vous prendre par l'endroit ſeul que vous êtes prenable, je veux dire, par le reſpect des choſes ſaintes. Les tartuffes, ſous main, ont eu l'adreſſe de trouver grace auprès de Votre Majeſté, & les originaux enfin ont fait ſupprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque reſſemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup ſenſible que la ſuppreſſion de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont Votre Majeſté s'étoit expliquée ſur ce ſujet ; & j'ai cru, SIRE, qu'elle m'otoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuſe déclaration du plus

grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de Votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le Curé de . . . . . qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, & M. le Légat, & MM. les Prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, & diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché ; le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là ; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRE, a été présenté à Votre Majesté ; &, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs ; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées ; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, & à faire voir au public que ma

comédie n'eſt rien moins que ce qu'on veut qu'elle ſoit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour juſtifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage; les Rois éclairés comme vous, n'ont pas beſoin qu'on leur marque ce qu'on ſouhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & ſavent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me ſuffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majeſté; & j'attends d'elle, avec reſpect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-deſſus.

SECOND PLACET

Préſenté au Roi, dans ſon camp devant la ville de Lille en Flandres, par les ſieurs la Thorilliere & la Grange, Comédiens de Sa Majeſté & compagnons du ſieur Molière; ſur la défenſe qui fut faite le 6 Août 1667 de repréſenter le Tartuffe juſques à nouvel ordre de Sa Majeſté.

SIRE,

C'eſt une choſe bien téméraire à moi que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ſes glorieuſes conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu

où je la viens chercher ? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain Juge & le maître de toutes choses ?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'*Imposteur*, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, & des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits, qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; & tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, & que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette

permiſſion à d'autres puiſqu'il n'y avoit qu'Elle ſeule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie, ne remuent bien des reſſorts auprès de Votre Majeſté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui ſont d'autant plus prompts à ſe laiſſer tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils faſſent, ce n'eſt point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont aſſez montré dans les comédies qu'ils ont ſouffert qu'on ait jouées tant de fois en public ſans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété & la religion dont ils ſe ſoucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les joue eux-mêmes, & c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir. Ils ne ſauroient me pardonner de dévoiler leurs impoſtures aux yeux de tout le monde; &, ſans doute, on ne manquera pas de dire à Votre Majeſté, que chacun s'eſt ſcandaliſé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'eſt que tout Paris ne s'eſt ſcandaliſé que de la défenſe qu'on en a faite, que les plus ſcrupuleux en ont trouvé la repréſentation profitable, & qu'on s'eſt étonné que des perſonnes d'une probité ſi connue, ayent eu une ſi grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur

de

de tout le monde, & sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attens, avec respect, l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière ; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies si les tartuffes ont l'avantage ; qu'ils prendront droit par-là de me persécuter plus que jamais, & voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée ; & puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

TROISIEME PLACET

Présenté au Roi le 5 Février 1669.

SIRE,

Un fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger pardevant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de Votre

Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant ; & que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de....

Oserois-je demander encore cette grace à Votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots ; & je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de graces à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté ; & j'attens, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR LE TARTUFFE.

Les trois premiers actes de la comédie inestimable du *Tartuffe* avoient paru, comme on le sait, à la sixième journée des plaisirs de l'Isle Enchantée, le 12 Mai 1664 [1].

L'auteur pusillanime de la description de cette Fête apprit au public que le Roi *connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel & ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion, eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice & de la vertu, & que, sans douter des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fut entièrement achevée & examinée par des personnes capables d'en juger.*

Une pareille annonce ne pût être dictée que par la crainte de déplaire au parti qui s'étoit élevé contre un ouvrage qu'on ne connoissoit encore qu'à moitié.

[1] Voyez l'Avertissement de *la Princesse d'Elide.*

Comment imaginer que Louis XIV ait trouvé, dans les 3 premiers actes du *Tartuffe*, cette *conformité & cette ressemblance du vice & de la vertu ?* Quoi ! Tartuffe, plein du desir criminel de séduire la femme de son bienfaiteur, a pu se confondre un moment avec un homme de bien ? Louis ne fit point cette injure aux vrais dévots, mais le manége, les criailleries des imposteurs qui se reconnoissoient dans le personnage de Molière, arrachèrent cette défense & en dictèrent les motifs.

Si les deux Reines avoient été à la tête des ennemis de Molière, comme voulut l'insinuer l'auteur des observations sur le *Festin de Pierre*, pag. 22, Monsieur, frère du Roi, n'auroit pas eu l'imprudence de faire représenter devant elles les mêmes trois premiers actes, à Villers-Cotterets, le 24 Septembre de la même année.

Molière, bien sûr qu'il n'avoit aucun de ses maîtres contre lui, ne perdit pas courage. Sa comédie fut bientôt finie, & fut jouée au Raincy, chez le Grand Condé le 29 Novembre suivant, & depuis, dans le même lieu, le 9 Novembre 1665.

Malgré la protection ouverte de ce héros & celle dont le Roi venoit de donner des preuves à Molière, en ajoutant une nouvelle pension à celle qu'il avoit déjà comme homme de lettres, la défense ne fut point levée, & pendant les deux années qu'elle

ſubſiſta, il n'eut de conſolation que dans les applaudiſſemens que lui procurèrent les différentes lectures qu'il fit de ſa piéce.

On prétend qu'ayant été la lire chez une fille célèbre, qui, par un mérite rare, ſe faiſoit pardonner les foibleſſes de ſon ſexe, celle-ci lui conta l'hiſtoire d'un hypocrite avec des traits ſi naturels & ſi forts, qu'à peine ſe pardonna-t-il d'avoir terminé le tableau qu'elle venoit d'eſquiſſer à ſes yeux. Molière étoit trop modeſte, ſans doute, mais Ninon, à certains égards, avoit une ame preſque égale à la ſienne, & le faux en tout genre étoit leur ſupplice commun.

Encouragé par le ſuccès qu'avoit le Tartuffe chez des perſonnes de tout état, chez des Magiſtrats inſtruits, chez des Prélats éclairés, chez le Légat même qui pour lors étoit à Paris, il ne ceſſa point de ſolliciter ſon Maître, qui lui donna enfin une permiſſion verbale de la faire repréſenter, dans la confiance que le tems avoit dû calmer le ſaint effroi de 1664.

Il exigea cependant que cette comédie fut annoncée ſous le titre de l'*Impoſteur*, que l'acteur, chargé de ce rôle, portât le nom de *Panulphe*, au lieu de celui de *Tartuffe*, qui avoit été le ſignal des fureurs, & qui devoit peindre à jamais un faux dévot, un charlatan de religion.

Ce Prince voulut encore que ce personnage fût vêtu comme un laïque, qu'il eût un habit chargé de dentelles & une épée au côté, afin de détourner toute espéce d'application à un état toujours digne de nos égards, lorsqu'il ne détruit pas lui-même nos dispositions à le respecter.

Nous ignorons pourquoi les Comédiens ont préféré depuis de montrer *Tartuffe* sous une décoration qui le rapproche beaucoup de l'application que vouloit éloigner Louis le Grand, & que Molière avoit cherché à éviter, puisqu'il le faisoit regarder, par *Orgon*, comme devant être son gendre. On commet la même faute dans *les Femmes Savantes* à l'égard de *Trissotin* qui, sous le manteau d'un abbé, contredit le choix que *Philaminte* fait de lui pour épouser *Henriette*. D'ailleurs l'effet moral du *Tartuffe* n'y gagneroit-il pas, si nous avions à redouter son imposture & sa scélératesse, même parmi les gens du monde [1]?

Quoi qu'il en soit, tant de sagesse, tant de circonspection, de la part du Souverain, qui a toujours permis le moins qu'on osât lui résister, ne produisirent aucun effet. L'*Imposteur* fut joué avec

[1] M. *Gigli*, qui a traduit cette piéce sous le titre de *D. Pilone overo il Bacchetone falsô* en 1711, dit, dans un Avertissement, qu'il ne faut pas croire que le personnage du faux dévot soit de l'État Ecclésiastique, *non doversi credere che il soggetto sia persona Ecclesiastica.*

la plus grande acclamation du public le 5 Août 1667 ; mais, dès le lendemain, on surprit un ordre du Parlement de suspendre les représentations, & l'on sait l'annonce que fit Molière à la nombreuse assemblée qui attendoit le *Tartuffe*, *M. le P. . . . P. . . . ne veut pas qu'on le joue.*

Louis XIV, que la triple alliance qui se formoit alors contre lui, que toute l'Europe liguée ne purent intimider, n'avoit qu'un mot à dire en cette occasion, & il se tut.

Envain Molière députa deux de ses camarades vers ce Prince, au siége de Lille, pour lui présenter le second placet qui se trouve à la tête de cette comédie, le placet resta sans réponse.

Le déchaînement contre Molière n'en devint que plus fort, on le traita de *scélérat*, *d'athée à brûler*. On composa des écrits infâmes & séditieux dont on essaya de le faire passer pour l'auteur. C'est un art infernal de perdre un ennemi, qu'on avoit déjà tenté en 1664, & que Molière a consacré dans son *Misantrope* [1].

Un Curé de Paris se montra sans pudeur à la tête de ceux qui crioient au scandale [2]; & tous les esprits foibles, attirés dans cette conjuration mystique,

[1] Voyez l'Avertissement du *Misantrope*.

[2] Les Prédicateurs avoient, jadis, tonné de même dans les chaires, contre le fameux Roman de *la Rose*,

rendirent le nombre des ennemis de Molière si considérable, qu'il eut besoin, pour n'en être pas accablé, de toute l'estime dont ses talens & sa conduite le faisoient jouir à la Cour & chez tous les honnêtes gens de la ville.

Lorsqu'on voit aujourd'hui cette piéce excellente & si généralement approuvée, ce chef-d'œuvre du théâtre enfin, on doit être embarrassé de deviner par quelles raisons les ennemis de cet ouvrage en osoient arrêter le succès. Le pesant Baillet, dans ses jugemens, nous en a sérieusement révélé les principales [1]. C'est que Molière, *dans sa scandaleuse piéce du Tartuffe, avoit prétendu comprendre, dans la jurisdiction de son théâtre, le droit qu'ont les Ministres de l'église de reprendre les hypocrites.... c'est qu'il eut la présomption de croire que Dieu vouloit bien se servir de lui pour corriger un vice répandu par toute l'église, & dont la réformation n'est peut-être pas même réservée à des Conciles entiers.* Hæc seriò quemquam dixisse, summa hominum contemptio est. *Plin. l. 37, c. 2.*

parce qu'il avoit démasqué l'hypocrisie. Plus de 100 ans après, le fameux Gerson écrivit encore contre cet Ouvrage, qui avoit osé dire *la robe ne fait pas le moine.* Imitation d'un ancien Proverbe. *Isiacum non facit linostola.* La robe de lin ne fait pas le Prêtre. Le vers du Roman de la Rose est le 11679.

[1] V. les Jugemens des Savans, tom. 9, p. 123 & 124.

Un homme bien ſupérieur à Baillet, le célèbre Bourdaloue, fut un de ceux qui déclamèrent contre le *Tartuffe*, & voici ce qu'on trouve dans ſon Sermon du 7[e] Dimanche d'après Pâques.

Comme la vraie & la fauſſe dévotion ont je ne ſais combien d'actions qui leur ſont communes, comme les dehors de l'une & de l'autre ſont preſque tous ſemblables, il eſt non-ſeulement aiſé, mais d'une ſuite preſque néceſſaire, que la même raillerie qui attaque l'un intéreſſe l'autre, & que les traits dont on peint celle-ci déſigurent celle-là. Et voilà ce qui eſt arrivé lorſque des eſprits profanes ont entrepris de cenſurer l'hypocriſie en faiſant concevoir d'injuſtes ſoupçons de la vraie piété par de malignes interprétations de la fauſſe. Voilà ce qu'ils ont prétendu en expoſant ſur le théâtre, & à la riſée publique, un hypocrite imaginaire, & tournant dans ſa perſonne les choſes les plus ſaintes en ridicule, en lui faiſant blâmer les ſcandales du ſiècle d'une manière extravagante, le repréſentant conſcientieux juſqu'à la délicateſſe & au ſcrupule ſur des points moins importans, pendant qu'il ſe portoit d'ailleurs aux crimes les plus énormes : le montrant ſous un viſage de pénitent qui ne ſervoit qu'à couvrir ſes infamies, & lui donnant, ſelon leur caprice, un caractère de piété la plus auſtère, mais dans le fond la plus mercenaire & la plus lâche.

Molière avoit répondu d'avance à cette belle dé-

clamation dans la ſcène ſixième du premier acte. Eh! quoi, avoit-il dit, vous voulez

Égaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité.
Eſtimer le fantôme ainſi que la perſonne,
Et la fauſſe monnoie à l'égal de la bonne?

Pouvoit-on, avec quelque bonne foi, accuſer Molière d'avoir *cherché à faire concevoir d'injuſtes ſoupçons de la vraie piété après ces vers.*

Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle
Que la ſainte ferveur d'un véritable zèle,
Auſſi ne vois-je rien, &c.

On feroit tenté de croire que le P. Bourdaloue ne connoiſſoit pas l'ouvrage contre lequel il s'élevoit dans la chaire de vérité, puiſqu'il dit qu'on *donne à un hypocrite imaginaire le viſage d'un pénitent* [1]. Tandis que Molière le peint avec l'oreille rouge & le teint bien fleuri, mangeant le ſoir deux perdrix avec une moitié de gigot en hachis, paſſant enſuite dans ſon lit bien chaud où, ſans trouble, il dort juſqu'au lendemain, & buvant à ſon déjeûné

[1] Molière n'avoit point peint un de ces hypocrites de l'Iſle *de Caneph*, qui portent, comme le dit Rabelais, un *viſage triſte & marmiteux*....

quatre grands coups de vin pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame [1].

Il eſt vrai que cet impoſteur, connu pour tel dès la première ſcène, parle lui-même de ſa haire & de ſa diſcipline, mais avec une oſtentation qui décéle le menſonge, & dont il n'y a que le foible *Orgon* & ſa mère, plus ſimple encore, qui puiſſent être les dupes.

On le voit évidemment, l'éloquent Bourdaloue, occupé des ſaints travaux d'un miniſtère dans lequel il eut ſouvent la force de Démoſthène, s'en étoit rapporté, ſur la comédie de Molière, aux cris & aux déclamations d'une cabale qui l'avoit rempli de ſon zèle amer, & qui faiſoit ſervir ſes talens ſupérieurs à protéger & à défendre publiquement une charlatanerie qu'il n'avoit pas.

Une lettre qui parut quinze jours après l'unique repréſentation de l'*Impoſteur* [2] en offrit le tableau le plus fidéle & le plus exact à ceux qui ne l'ayant

[1] *Cela le fait connoître*, (dit l'Auteur de la Lettre ſur l'Impoſteur) *pour un homme très-ſenſuel & fort gourmand, ainſi que le ſont la plûpart des Bigots.* Pag. 14.

[2] Les éloges qu'on y donne à Molière, empêchent de ſoupçonner qu'il en ſoit l'Auteur; mais n'employa-t-il point cet art pour ſe cacher? Le détail exact & ſuivi de l'Ouvrage, ſcène par ſcène, & ſur-tout les idées excellentes ſur la Comédie & ſur le ridicule, qui terminent cette Lettre, ne peuvent guère s'attribuer qu'à lui.

pas vu, ne pouvoient prononcer sur les idées différentes qu'on vouloit leur donner de l'ouvrage. Sans cet écrit raisonnable & modéré, on nous diroit sans doute que cette comédie a souffert beaucoup de changemens lorsqu'elle a reparu dans la suite; mais il est une preuve sans réplique que toutes les corrections se bornent à ce seul vers de la scène septième du troisième acte, où *Tartuffe* dit aujourd'hui: *O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne*, au lieu de ce que disoit *Panulphe*, *O ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne*. Vers d'une étonnante énergie, & qui mettoit le sceau à la scélératesse du personnage; puisque, intérieurement rempli de fureur & de haine contre le fils d'*Orgon* qui vient de le démasquer, il ose charitablement ne demander au ciel, pour ce jeune homme, que le pardon qu'il lui accorde lui-même.

Au milieu du soulèvement qu'avoient excité les faux dévots contre l'imposteur, le théâtre Italien osa donner une farce intitulée *Scaramouche Hermite*, comédie à canevas où l'on voyoit, entre autres indécences, un moine escalader le balcon d'une femme & y reparoître ensuite, en disant que c'étoit ainsi qu'il falloit mortifier la chair: *Questo e per mortificar la carne*.

Aucun libelle, aucun cri, aucun arrêt ne s'élevèrent contre le scandaleux hermite des Italiens,

dont la farce tomba paiſiblement après s'être montrée aux yeux même de la Cour, parce que *Scaramouche ne jouoit que le ciel & la religion, dont les ennemis de Molière ſe ſoucioient beaucoup moins que d'eux-mêmes* [1]. Comme le dit le Grand Condé à Louis XIV.

Protecteur déclaré de la comédie de l'*Impoſteur*, ce héros la fit jouer encore à Chantilly le 20 Septembre 1668 ; & ce fut enfin ſix mois après que Molière parvint à arracher de ſon Maître une ſeconde permiſſion de la rendre publique ſous le premier nom de *Tartuffe*. Trois mois de repréſentations conſécutives ſuffirent à peine pour les tranſports avec leſquels cette comédie fut reçue le 5 Février 1669.

La cabale littéraire, ennemie de Molière, fit les plus grands efforts pour balancer le ſuccès du *Tartuffe* par les repréſentations de la *Femme juge & partie de Montfleuri* [2], jouée un mois après ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

[1] C'eſt une faute énorme, c'eſt un ſcandale inſupportable, dit un Auteur Italien, d'oſer plaiſanter ſur les imperfections des perſonnes dévouées à la religion. *Il ſatireggiare sù l'imperfettioni de' relligioſi, pecca in moralità & ſcandalizza i huomini pii.*

[2] La curioſité publique étoit excitée par l'opinion qu'on avoit qu'un M. de Freſne avoit réellement

Avec des armes très-inégales le combat parut presque douteux, sur-tout lorsqu'on eut étayé cette comédie gaie, mais peu décente & moins vraisemblable encore, d'une petite piéce satirique sous le titre de la critique du *Tartuffe*.

L'auteur de cette satire, imprimée chez Quinet en 1670, avec privilége du sceau, ne se fit pas connoître, & fit bien pour son honneur. La haîne & l'envie, ces passions quelquefois heureuses dans l'ardeur qui les excite à nuire, sont sans force dans les esprits médiocres. Les petits ennemis de Molière les *Devisé*, les *Chalussay*, les *Chevalier*, les *Rochemont*, &c. n'avoient rien produit de plus misérable que la critique du *Tartuffe*.

Cette piéce est précédée d'une lettre satirique écrite à l'auteur de la critique, & que l'Abbé Desfontaines cite mal à propos dans le 18e tom. de ses Observations, pag. 321, comme un prologue de la comédie, en voici quelques échantillons :

> *Dès le commencement une vieille Bigote*
> *Querelle les Acteurs & sans cesse radote,*
> *Crie & n'écoute rien, se tourmente sans fruit,*
> *Ensuite une servante y fait autant de bruit*, &c.

Pradon & sa secte étoient bien dignes d'imiter cette tournure dans le sonnet contre la Phédre de

vendu sa femme à un corsaire, & que cette anecdote avoit servi de fond à la piéce.

Racine en 1677. Ne pourroit-on pas même conjecturer que l'épître dont nous parlons est de la même fabrique? Au reste, quel qu'en soit l'auteur, il falloit que la passion l'aveuglât étrangement pour ne lui pas faire trouver le rôle de Mad. *Pernelle* un des plus heuteux du théâtre. Écoutons-le parler de Molière & de ses ouvrages.

Molière plaît assez, son génie est folâtre,
Et, pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant.

. . . .

Toutes ses piéces sont d'agréables sottises;
Il est mauvais Poëte & bon Comédien.

. . . .

Un si fameux succès ne lui fut jamais dû.
Et, s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

A l'égard de la comédie critique, c'est un froid tissu de scènes sans invention, sans sel & sans gaieté. On y suit servilement la marche de la piéce critiquée. Il est difficile sur-tout de concevoir qu'on ait pu revêtir cette piéce d'un privilége, puisqu'on ne nous permettroit pas aujourd'hui de transcrire les indécences grossières qui s'y trouvent; c'est cependant l'insipide auteur de cette rapsodie qui, dans la scène 10e, ose juger Molière comme on va le voir.

Il ravale la scène au gré des ignorans,
Son esprit est si haut branché dans ce qu'il pense,
Qu'il ne descend jamais jusqu'à la vraisemblance.

. . . .

C'est pour lui de l'Hébreu, que finir un ouvrage, &c.

Après l'idée qu'on vient de donner de cette critique, de quoi peut-on s'étonner aujourd'hui dans ce genre-là, & quel auteur osera se plaindre ?

Ce qu'on dit tous les jours, ce qu'on écrit encore sur le dénouement du *Tartuffe*, est une tradition conservée de ce misérable drame. L'auteur ne mérite personnellement aucune réponse, mais on en doit à ses échos pour en arrêter, s'il se peut, la fatigante répétition.

Le fondateur des mœurs théâtrales avoit dû sentir que son faux dévot devoit être puni avec éclat à la fin de son ouvrage, & les moyens qu'il employa pour parvenir à cet objet sont autant le fruit de son génie que tous les autres ressorts de sa fable dramatique.

Si l'ingratitude monstrueuse de *Tartuffe* s'étoit développée par des voies ordinaires, il eut été impraticable de le punir autrement que par le mépris de ceux qu'il auroit abusé, ou tout au plus, par la perte des avantages qu'il auroit cherché à se procurer : dénouement imparfait & commun, qui n'auroit suffi ni pour le spectateur indigné, ni pour un génie de la trempe de Molière.

Mais, en supposant avec habileté que le bonhomme *Orgon* est coupable à la rigueur envers son Prince d'une sorte de crime d'état, par le mystère qu'il fait de quelques papiers appartenans à un de ses amis disgraciés, Molière trouve un moyen naturel

rel d'attirer ce Prince même au dénouement des faits, & de conduire *Tartuffe* à une punition plus exemplaire & conséquemment plus utile.

Orgon a eu l'imbécillité de confier son secret au faux dévot qui, par un motif de conscience, s'est fait remettre la cassette des papiers, afin qu'en cas de poursuite, *Orgon put, en pleine sûreté, faire des sermens contre la vérité*[1]. Ce monstre va lui-même au pied du trône solliciter la ruine de son bienfaiteur : dès-lors c'est de la décision du Prince que dépendent les événemens.

Tartuffe est déjà connu du Monarque sous un autre nom, comme un fourbe insigne ; *Orgon*, au contraire, a rendu des services à son Maître dans des tems de troubles[2]. La clémence du Prince est donc aussi naturelle que son intervention étoit nécessaire ; tout est donc convenable & vrai dans le dénouement du *Tartuffe*.

Quelle intéressante leçon Molière ne donnoit-pas aux Rois en les appelant à l'honneur de punir des vices contre lesquels aucune loi positive n'a

[1] Ce trait de restriction mentale & plusieurs autres de cette espèce, répandus dans la piéce, nous apprennent que les véritables ennemis de la piéce étoient d'une secte redoutable, dont l'ambition, le manége, & l'intrigue dans les Cours, avoient si fort élevé le crédit, qu'il a plié depuis sous son propre poids.

[2] Voyez la scène 2 de l'acte 1.

secondé la haine & le méptis qu'ils inspirent ? Tels sont l'ingratitude & l'hypocrisie [1].

Il couvroit son protecteur de gloire en lui supposant la sagesse, le courage & la fermeté qu'il faut pour sévir contre un homme dont le caractère funeste n'a que trop souvent un appui difficile à vaincre.

Il faut en convenir, la donation faite à *Tartuffe*, & ce qui en est la suite, ne valent rien dans la régle étroite. Molière le savoit. *Son procédé détruit la vertu du contrat*, dit-il, mais c'est encore à cette occasion que, loin de le blâmer, il faut le louer de l'intervention du Prince qui, pour prix de la délation de *Tartuffe* pouvoit avoir validé l'acte dont il étoit porteur.

Dès-lors les alarmes de Mad. *Pernelle* & de son fils sont fondées, & Molière, en cet endroit, emploie, avec raison, le sublime de son art en poussant les craintes de cette foible mère & d'*Orgon* aussi loin qu'elles peuvent aller, mais sur-tout en laissant croire à *Tartuffe* que l'ordre apporté par l'Exempt dont il est suivi est décerné contre son bienfaiteur, tandis qu'il en va devenir l'objet pour effrayer ses

[1] *Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples ; l'ingratitude, la dissimulation, & l'avarice*, dit Mentor dans Télémaque, liv. 5. L'hypocrisie étoit-elle inconnue dans la Créte ?

ſemblables, & pour remplir de joie tous ceux qu'avoit fait frémir l'apparence de ſon ſuccès.

On a donc eu tort de dire juſqu'à préſent que le dénouement du *Tartuffe* étoit mauvais ; on peut en trouver de foibles chez Molière lorſque l'imitation des anciens le jette dans l'eſpéce de fables qu'ils avoient adoptées, mais toutes les fois qu'il invente ſon ſujet, c'eſt la vérité, c'eſt la nature qui le conduiſent [1].

Ce qu'on auroit pu remarquer, c'eſt que ce dénouement eſt dans quelques endroits moins bien écrit que le reſte de l'ouvrage, où Molière eſt ſouvent égal & quelquefois ſupérieur à Deſpréaux même par rapport aux vers. On verra qu'il s'en étoit apperçu puiſqu'il avoit permis qu'on y fit, de ſon tems, des retranchemens marqués dans l'édition de 1682.

On a fait, de nos jours, une obſervation critique ſur la ſcène 5e du 4e acte. *On ne ſouffriroit pas aujourd'hui* (dit-on) *qu'un mari ſe cachât ſous une*

[1] M. Riccoboni, p. 124 de ſes Obſervations ſur la Comédie, dit, à l'égard de ce dénouement, qu'il eſt le même que celui des piéces Italiennes où Molière avoit pris l'idée de ſon caractère. On va voir que les prétendus originaux qu'on ſuppoſe imités par notre Auteur, n'étoient, eux-mêmes, que de fades copies du *Tartuffe*. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette aſſertion, c'eſt qu'il eſt faux que les dénouemens ſoient les mêmes.

table pour s'assurer des discours qu'on tient à sa femme.

Plus on y réfléchit moins on apperçoit ce qui peut fonder cette opinion. La situation est simple, naturelle & plaisante : nous sommes bien loin de cette force comique qui peut en faire imaginer de pareilles, mais on n'en doit pas conclure que le public ne les verroit plus avec le même transport. Cet esprit de décence, qui n'est qu'extérieur aujourd'hui, peut-il s'alarmer d'une scène où la présence du mari, quoique caché, ne laisse rien à redouter pour la pudeur? *Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez*, dit *Elmire*, dont on connoît d'ailleurs l'éloignement pour le faux dévot.

Il n'y a rien de si théâtral que la patience de ce mari, qui attend jusqu'aux dernières extrémités pour perdre la confiance qu'il a dans la vertu du plus scélérat des hommes. On voudroit seulement que la table n'eut point été apportée dans cet acte au milieu du théâtre, cela sent trop la machine. Voyez les Observations, act. 4, sc. 4, sur ce vers, *Approchons cette table*, &c.

Un des meilleurs Juges des arts, M. l'Abbé Dubos, se souvenoit d'avoir lu que Molière devoit au théâtre Italien la fable de son *Tartuffe*. Voici comme il justifie notre auteur à cet égard dans ses *Réflexions critiques sur la poésie & la peinture*, tom. 2, pag. 438.

Nous avons, dit-il, *une comédie Italienne intitulée*

Don Pilone[1], *que M. Gigli, son auteur, dit avoir tirée du Tartuffe de Molière. Pour le dire en passant, comme M. Gigli ne fait pas mention dans la préface de ce qu'il me souvient d'avoir lu autrefois dans quelque mémoire, que le Tartuffe étoit originairement une comédie Italienne, & que Molière n'avoit fait que l'accommoder à notre théâtre, on peut bien en douter.*

Ajoutons à ce motif d'incertitude le silence des ennemis de Molière sur ce point lors de la grande persécution du *Tartuffe*; celui des Italiens même, qui, au lieu de bâtir leur farce indécente de *Scaramouche Hermite*, n'auroient pas manqué de jouer leur *Dottor Bacchetone* s'il eut existé alors; le défaut d'indication d'année dans l'impression de cette farce attribuée à *Bonvicin Gioanelli*; & nous serons étonnés que l'auteur du Dictionnaire portatif des théâtres affirme hardiment qu'on jouoit en Italie la piéce en question plus de cent ans avant le *Tartuffe*[2]; & sur-tout que M. Riccoboni, dans ses Observations sur la comédie, pag. 147, la cite comme un canevas très-ancien dont Molière a beaucoup profité.

[1] Il done Pilon overo il Bacchetone falso. Commedia tratta nuovamente dal Francese in Luca l'anno 1711.

[2] M. *de Leris* ajoute, de plus, qu'on trouve dans cette Farce, le caractère, les actions, & les principaux discours du *Tartuffe*, p. 418. Et on ne trouve ni caractère, ni action, ni discours, dans le *Dottor Bacchetone*.

Nous avons lu avec autant d'attention que de dégoût cette farce insipide écrite barbarement en jargon Bolonois, Vénitien & Bergamasque, sans situation, sans art & sans gaieté, il s'y trouve un personnage qui s'appelle *Filipotta* [1], & quelques traits qui ont des rapports avec le *Tartuffe*; mais cette farce est-elle antérieure à la piéce de Molière? C'est un point de fait que personne n'a examiné avec attention, & qui ne peut se décider que par l'Histoire du théâtre Italien.

Lione Alacci, savant Bibliothécaire du Vatican, mort en 1669, nous a laissé une Dramaturgie, augmentée depuis par *Cendoni*, Vénitien, & par le célèbre *Apostolo Zeno*. C'est un catalogue des piéces connues jusqu'en 1755, qui est la date de l'impression de cette Dramaturgie, petit *in*-4°. que nous avons sous les yeux.

On n'y trouve, à la lettre B, qu'une piéce intitulé *Bacchetona*, interméde, imprimé à Florence en 1720, qui n'a point de rapport avec la farce que nous cherchions, en sorte que notre indécision est d'abord restée la même.

La table des auteurs, qui est à la suite de cette nomenclature, nous a heureusement été plus utile. A l'article *Bonvicin Gioanelli*, désigné auteur

[1] Il faut remarquer que ce nom n'est pas de ceux dont les Italiens fassent usage, & qu'il ne se trouve point dans le Dictionnaire de *Veneroni*.

du *Dottor Bacchetone*, nous avons vu les pages auxquelles il falloit recourir pour y trouver les comédies de cet écrivain. Elles ne sont qu'au nombre de quatre [1]. *Arlecchino Finto Bassa d'Algeri*, Arlequin cru Bacha d'Alger, pag. 111, sans indication d'année. *Il Pantalon Bullo*, &c. Pantalon Idiot, à Venise 1693 [2], pag. 596. *La Prodigalità di Arlecchino Mercante*, Arlequin Marchant prodigue, à Venise, sans année, pag. 647 [3]. Et enfin pag. 841, *Ammalato Immaginario sotto la cura del Dottor Purgon*, à Venise encore sans année, c'est-à dire, le Malade Imaginaire sous la garde du Docteur Purgon.

Cette dernière comédie du Docteur *Bonvicin Gioanelli* lève toute difficulté, puisqu'elle nous offre

[1] Pourquoi le *Dottor Bacchetone*, imprimé sous le nom de *Bonvicin Gioanelli*, ne se trouve-t-il pas dans la Dramaturgie au nombre des piéces de cet Auteur? C'est qu'un Auteur Italien, sans mérite comme celui-ci, peut avoir fait hors de son pays un ouvrage qui n'y soit jamais connu. M. *Goldoni* lui-même, bien supérieur à *Bonvicin*, habitué parmi nous aujourd'hui, peut y composer telle Comédie qu'ignorent les Écrivains de sa nation.

[2] *N. B.* Voilà une Comédie de cet Auteur qui paroît 20 ans après Molière, tandis qu'on a écrit que son *Dottor Bacchetone* se jouoit 100 ans avant *le Tartuffe*.

[3] M. *Riccoboni* cite aussi cette piéce comme une des sources du *Tartuffe*, mais il en change le titre en l'appelant *Arlecchino mercante prodigo*. V. ses Observ. p. 147.

cet auteur Italien ſe traînant encore ſur les dernières traces de Molière, & traveſtiſſant le Malade Imaginaire ſelon l'uſage de ſon pays pour le lui rendre propre : nous venons de voir d'ailleurs une comédie de cet écrivain datée de 1693, vingt ans après Molière.

Le Docteur *Bacchetone* eſt donc évidemment, ainſi que *l'Ammalato Immaginario*, une caricature Italienne d'après Molière [1], & ne devoit pas être regardé comme l'original du *Tartuffe* par le ſieur *de Léris*, & moins encore par le ſieur *Riccoboni*, Italien, qui devoit être plus en état qu'un autre de venger Molière d'un ſoupçon auſſi mal fondé.

[1] S'il étoit difficile de concevoir que Molière eût tiré ſon *Impoſteur* de cette miſérable piéce, comment comprendre que le Sieur *Gioanelli*, ayant le *Tartuffe* ſous les yeux, ne ſoit parvenu qu'à en extraire la plus inſipide des farces ?

Ajoutons que dans un ouvrage du commencement de ce ſiècle, cité par Bayle, & dans lequel on parle des différentes piéces Italiennes que Molière a imitées, on n'y dit pas un mot du *Dottor Bacchetone*, mais qu'à l'égard du *Tartuffe*, on y parle d'une piéce intitulée *Bernagaſſe*, auſſi méconnue des Auteurs Italiens qui ont écrit ſur leur Théâtre, que les farces qu'ont citées Meſſieurs *Riccoboni* & *de Leris*. Il faut eſtimer & aimer Molière autant que l'Auteur de ce Commentaire, pour concevoir la joie qu'il a reſſentie à découvrir le premier l'injure qu'on faiſoit à ce pere de la ſcène Françoiſe.

Nous espérons qu'il ne sera plus question de cette misérable anecdote si long-tems conservée contre Molière, & qui ne vaut pas mieux que celle du manuscrit de M. de *Tralage* à l'occasion du *Misantrope.* On ne sauroit trop s'étonner des sottes impostures que l'envie séme contre les grands hommes, & du peu de soin qu'apportent les faiseurs de recueils à vérifier & à peser les faits qu'ils y font entrer.

Après avoir justifié pleinement Molière de ce prétendu plagiat dont M. Dubos n'a fait que soupçonner la fausseté, il nous reste encore à défendre le chef-d'œuvre de ce génie supérieur d'une attaque plus insidieuse & à laquelle on devoit s'attendre d'autant moins, qu'elle partit d'un des plus célèbres écrivains de l'autre siècle.

Il est évident que M. de la Bruyere, en traçant le caractère du faux dévot dans son chapitre de la mode, a eu le dessein de critiquer le *Tartuffe;* nous ne mettrons, sous les yeux du lecteur, que les traits qui frappent ouvertement sur cet ouvrage.

Onuphre..... ne dit point ma haire & ma discipline, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot...... S'il se trouve bien d'un homme opulent à qui il a su imposer....... il ne cajolle point sa femme ..... il est encore plus éloigné d'employer, pour la flatter, le jargon de la dévotion.

Ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein & selon qu'il lui est utile, & jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. . . . . . Il ne pense point à profiter de toute la succession de son ami, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens ... Il ne se joue point à la ligne directe, & il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a là des droits trop forts & trop inviolables.

La Bruyere n'a point rapproché, comme nous venons de le faire, ces différens traits, parce que sa malignité auroit été trop prononcée, & qu'avec de vrais talens on a, malgré soi, quelque pudeur de critiquer Molière, il les a fondus dans un portrait qui a encore le défaut d'être trop long.

Ce portrait peut ressembler, sans doute, mais à une nature sans mouvement & sans vie, & par conséquent peu propre au jeu théâtral. L'effroi des faux dévots, lorsque le *Tartuffe* parut, ne laisse aucun doute sur les vrais rapports qu'il avoit avec eux.

Pour peu que l'on connoisse l'art dramatique on se convaincra aisément que l'hypocrite du Théophraste moderne est bien au-dessous de celui de Molière pour les effets de la scène, où les traits doivent être marqués avec force, & où le caractère qui agit & qui ose est préférable à celui qui dissimule & qui se tient dans une réserve continuelle. C'est une des erreurs de notre tems d'avoir cru que

les petites perceptions fines & déliées d'une vaine métaphysique pouvoient conserver quelque consistance & quelque énergie dans l'optique du théâtre.

Comment viendroit-on à bout de démasquer *Onuphre* sur la scène, s'il n'abusoit de rien, s'il étoit toujours assez maître de lui-même pour ne se livrer à rien d'indécent ou d'injuste ? La critique artificieuse & jalouse de la Bruyere ne prouve donc qu'une chose, c'est que, propre à faire un livre de morale excellent, il ne fut parvenu qu'à faire un drame triste & froid.

Finissons cet avertissement, déjà trop long, par un trait qui fait également honneur à Molière & à celui de nos écrivains qui a le plus approché de sa manière de saisir & de traiter le ridicule sur la scène.

La première comédie que vit à Paris le célèbre M. Piron ce fut l'*Imposteur*, son admiration alloit jusqu'à l'extase. A la fin de la piéce ses transports de joie augmentant encore, ses voisins lui en demandèrent les motifs, *Ah! Messieurs*, (s'écria-t-il avec cette naïveté de génie qu'il a quelquefois eue si heureusement.) *Ah ! Messieurs .... si cet ouvrage sublime n'étoit pas fait, il ne se feroit jamais.*

Dancour, en 1708, donna sa comédie de la *Dame Artus*, dont le caractère n'est qu'une mauvaise copie du *Tartuffe.*

ACTEURS.

Madame PERNELLE, mere d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon.

VALERE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frere d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévôt.

DORINE, ſuivante de Mariane.

Monſieur LOYAL, ſergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, ſervante de Madame Pernelle.

La ſcène eſt à Paris, dans la maiſon d'Orgon.



LE TARTUFFE [1],

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous l'on s'acquite.
Mais, ma mère, d'où vient que vous ſortez ſi vîte?

Madame PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y ſuis contrariée,
On n'y reſpecte rien, chacun y parle haut;
Et c'eſt, tout juſtement, la Cour du Roi Pétaut [2].

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;
Vous vous mêlez, ſur tout, de dire vôtre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un ſot en trois lettres, mon fils;
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand'mère,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

Madame PERNELLE.

Mon Dieu, ſa ſœur, vous faites la diſcrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous ſemblez doucette,
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort.
Et vous menez, ſous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite, en tout, eſt tout-à-fait mauvaiſe;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux[a].
Et leur défunte mère en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſière; & cet état me bleſſe[b],
Que vous alliez vêtue ainſi qu'une Princeſſe.
Quiconque, à ſon mari, veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLÉANTE.

Mais, Madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, Monſieur ſon frère,
Je vous eſtime fort, vous aime & vous révère;
Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.

Je vous parle un peu franc, mais c'eſt-là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartuffe eſt bienheureux ſans doute...

Madame PERNELLE.

C'eſt un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis ſouffrir, ſans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi, je ſouffrirai, moi, qu'un cagot de critique,
Vienne uſurper céans un pouvoir tyrannique!
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur-là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne faſſe des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, eſt fort bien contrôlé.
C'eſt au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'eſt père, ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte.
Sur ſes façons de faire, à tous coups je m'emporte;

J'en

J'en prévois une ſuite, & qu'avec ce pied plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un inconnu céans s'impatroniſe;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de ſouliers,
Et dont l'habit entier valoit bien ſix deniers,
En vienne juſques là, que de ſe méconnoître,
De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux!

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie;
Tout ſon fait, croyez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

À lui, non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités.

C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, ſur-tout depuis un certain tems,
Ne ſauroit-il ſouffrir qu'aucun hante céans?
En quoi bleſſe le ciel une viſite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que, là-deſſus, je m'explique entre nous?
(*montrant Elmire.*)
Je crois que de Madame il eſt, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taiſez-vous, & ſongez aux choſes que vous dites.
Ce n'eſt pas lui tout ſeul qui blâme ces viſites.
Tout ce tracas qui ſuit les gens que vous hantez,
Ces carroſſes ſans ceſſe à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant aſſemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voiſinage.
Je veux croire qu'au fond il ne ſe paſſe rien;
Mais enfin on en parle, & cela n'eſt pas bien.

CLÉANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cauſe?
Ce ſeroit dans la vie une facheuſe choſe,
Si, pour les ſots diſcours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ſes meilleurs amis.
Et, quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire?

Contre la médiſance il n'eſt point de rempart ;
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laiſſons aux cauſeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voiſine, & ſon petit époux,
Ne ſeroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, ſur autrui, les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de ſaiſir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en ſemer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie [c].
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils penſent dans le monde autoriſer les leurs ;
Et, ſous le faux eſpoir de quelque reſſemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils ſont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raiſonnemens ne ſont rien à l'affaire.
On ſait qu'Orante mène une vie exemplaire,
Tous ſes ſoins vont au ciel ; & j'ai ſu, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple eſt admirable, & cette Dame eſt bonne.
Il eſt vrai qu'elle vit en auſtère perſonne ;

Mais l'âge, dans ſon ame, a mis ce zèle ardent,
Et l'on ſait qu'elle eſt prude à ſon corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ſes avantages;
Mais, voyant de ſes yeux tous les brillans baiſſer [d],
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et du voile pompeux d'une haute ſageſſe,
De ſes attraits uſés, déguiſer la foibleſſe.
Ce ſont-là les retours des coquettes du tems;
Il leur eſt dur de voir déſerter les galans.
Dans un tel abandon, leur ſombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la ſévérité de ces femmes de bien
Cenſure toute choſe, & ne pardonne à rien [e];
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne ſauroit ſouffrir qu'un autre ait les plaiſirs
Dont le penchant de l'âge a ſevré leurs deſirs.

Madame PERNELLE *à Elmire.*

Voilà les contes bleux qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on eſt, chez vous, contrainte de ſe taire.
Car Madame, à jaſer, tient le dé tout le jour;
Mais enfin, je prétends diſcourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus ſage,
Qu'en recueillant chez ſoi ce dévot perſonnage;
Que le ciel au beſoin l'a céans envoyé,
Pour redreſſer à tous votre eſprit fourvoyé:

Que, pour votre ſalut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne ſoit à reprendre.
Ces viſites, ces bals, ces converſations,
Sont, du malin eſprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuſes paroles,
Ce ſont propos oiſifs, chanſons & fariboles,
Bien ſouvent le prochain en a ſa bonne part,
Et l'on y ſait médire & du tiers & du quart.
Enfin les gens ſenſés ont leurs têtes troublées
De la confuſion de telles aſſemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour, un docteur dit fort bien;
C'eſt véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea...

(*montrant Cléante.*)

Voilà-t-il pas Monſieur qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(*à Elmire.*)

Et ſans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

(*Donnant un ſoufflet à Flipote.*)

Allons, vous, vous rêvez & baillez aux corneilles;
Jour de Dieu! Je ſaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage,
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coëffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez, c'est bien pis!
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son Prince, il montra du courage[3];
Mais il est devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle son frère; & l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille & femme.

C'eſt de tous ſes ſecrets l'unique confident,
Et de ſes actions le directeur prudent,
Il le choie, il l'embraſſe; &, pour une maîtreſſe,
On ne ſauroit, je penſe, avoir plus de tendreſſe.
A table, au plus haut bout, il veut qu'il ſoit aſſis;
Avec joie, il l'y voit manger autant que ſix;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui céde;
Et, s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide [4].
Enfin il en eſt fou; c'eſt ſon tout, ſon héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;
Ses moindres actions lui ſemblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, ſont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît ſa dupe, & qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir;
Son cagotiſme en tire, à toute heure, des ſommes;
Et prend droit de gloſer ſur tous tant que nous ſommes.
Il n'eſt pas juſqu'au fat qui lui ſert de garçon,
Qui ne ſe mêle auſſi de nous faire leçon;
Il vient nous ſermoner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ſes mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des ſaints [5],
Diſant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la ſainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE *à Cléante.*

Vous êtes bien heureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là haut, attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attens ici pour moins d'amusement [f],
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prens.
Si même ardeur enflamme & ma sœur & Valere,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;

Et s'il falloit . . .

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah ! mon frère, bon jour !

CLÉANTE.

Je sortois, & j'ai joie à vous voir de retour [a].
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

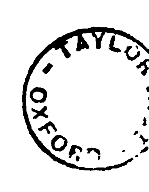
(*à Cléante.*)
Dorine. Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*à Dorine.*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans, comme est-ce qu'on s'y porte [b] ?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fievre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?



DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme [6]!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière,
Sans qu'elle put fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut.
Et, contre tous les maux, fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,
But, à son déjeûné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A VOTRE NEZ, mon frère, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez-vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon beau-frère;
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin!
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.

Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir frère, enfans, mère, & femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église, il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorsque je sortois, il me dévançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie [1].
C'est trop, me disoit-il, *c'est trop de la moitié*,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.

Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce tems-là, tout ſemble y proſpérer,
Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi ſix fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point juſqu'où monte ſon zele;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle:
Un rien preſque ſuffit pour le ſcandaliſer;
Juſques-là qu'il ſe vint, l'autre jour, accuſer
D'avoir pris une puce, en faiſant ſa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels diſcours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce diſcours ſent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le diſcours ordinaire.
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux.
C'eſt être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect, ni foi pour les choſes ſacrées.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, & le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons & vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits,
Dans la juste nature on ne les voit jamais:
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère,
Tout le savoir du monde est chez vous retiré,
Vous êtes le seul sage & le seul éclairé,

Un oracle, un Caton dans le ſiècle où nous ſommes,
Et, près de vous, ce ſont des ſots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne ſuis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le ſavoir chez moi n'eſt pas tout retiré.
Mais, en un mot, je ſais, pour toute ma ſcience [k],
Du faux avec le vrai faire la différence ;
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui ſoit plus à priſer que les parfaits dévots,
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle,
Que la ſainte ferveur d'un véritable zèle ;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zèle ſpécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilége & trompeuſe grimace,
Abuſe impunément, & ſe joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt ſoumiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel, courir à leur fortune ;
Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la Cour ;
Qui ſavent ajuſter leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices ;

Et,

Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les dévôts de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frere, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu [l],
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable [7].
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux [m], point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel, plus qu'il ne veut lui-même.

Voilà mes gens, voilà comme il en faut uſer,
Voilà l'exemple enfin qu'il ſe faut propoſer.
Votre homme, à dire vrai, n'eſt pas de ce modèle;
C'eſt de fort bonne foi que vous vantez ſon zèle,
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monſieur mon cher beau-frere, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je ſuis votre valet.

CLÉANTE.

De grace, un mot, mon frere.
Laiſſons-là ce diſcours. Vous ſavez que Valere,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien ſi doux.

ORGON.

Il eſt vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne ſais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre penſée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obſtacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promeſſes,

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de fineſſes?
Valere, ſur ce point, me fait vous viſiter.

ORGON.

Le ciel en ſoit loué.

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il eſt néceſſaire
De ſavoir vos deſſeins. Quels ſont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valere a votre ſoi. La tiendrez-vous [n], ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE *ſeul.*

Pour ſon amour, je crains une diſgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

MARIANE.

MARIANE.

Mon pere.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE *à Orgon, qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux,
Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chere.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de pere.

ORGON.

C'eſt fort bien dit, ma fille; &, pour le mériter,
Vous devez n'avoir ſoin que de me contenter.

MARIANE.

C'eſt où je mets auſſi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? Moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.



SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, *entrant doucement, & se tenant derrière Orgon, sans être vue.*

ORGON.

C'EST parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille ;
Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé ?

MARIANE.

Hé ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui, voulez-vous, mon pere, que je dise,

Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;

(*appercevant Dorine.*)

Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter [a] de la sorte?

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard [b];
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc, la chose est-elle incroyable?

DORINE.

À tel point,
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'eſt tant pis pour vous.
Quoi! Se peut-il, Monſieur, qu'avec l'air d'homme ſage,
Et cette large barbe au milieu du viſage,
Vous ſoyez aſſez fou pour vouloir...

ORGON.

Écoutez,
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaiſent point; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons, ſans nous fâcher, Monſieur, je vous ſupplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'eſt point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il penſe:
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel ſujet aller, avec tout votre bien,
Choiſir un gendre gueux...

ORGON.

Taiſez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'eſt par-là qu'il faut qu'on le révère.
Sa miſère eſt, ſans doute, une honnête miſère,
Au-deſſus des grandeurs elle doit l'élever,
Puiſqu'enfin, de ſon bien, il s'eſt laiſſé priver,

Par ſon trop peu de ſoin des choſes temporelles,
Et ſa puiſſante attache aux choſes éternelles;
Mais mon ſecours pourra lui donner les moyens
De ſortir d'embarras, & rentrer dans ſes biens;
Ce ſont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il eſt bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'eſt lui qui le dit; & cette vanité,
Monſieur, ne ſied pas bien avec la piété.
Qui d'une ſainte vie embraſſe l'innocence,
Ne doit point tant prôner ſon nom & ſa naiſſance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce diſcours vous bleſſe,
Parlons de ſa perſonne, & laiſſons ſa nobleſſe.
Ferez-vous poſſeſſeur, ſans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas ſonger aux bienſéances,
Et de cette union prévoir les conſéquences?
Sachez que d'une fille on riſque la vertu,
Lorſque, dans ſon hymen, ſon goût eſt combattu;
Que le deſſein d'y vivre en honnête perſonne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par-tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes ſouvent ce qu'on voit qu'elles ſont.
Il eſt bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;

Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sais ce qu'il vous faut, & je suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère;
Mais, outre qu'à jouer, on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le ciel, l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs,
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles.

À nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un ſot, je vous aſſure.

ORGON.

Ouais, quels diſcours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que ſon aſcendant, Monſieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Ceſſez de m'interrompre ; & ſongez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monſieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'eſt prendre trop de ſoin ; taiſez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit ...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monſieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'eſt cher, & je ne puis ſouffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'eſt une conſcience,
Que de vous laiſſer faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, ſerpent dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, & vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaiſes,
Et, tout réſolument, je veux que tu te taiſes.

DORINE.

Soit. Mais ne diſant mot, je n'en penſe pas moins.

ORGON.

Penſe, ſi tu le veux; mais applique tes ſoins
(*à ſa fille.*)
A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme ſage
J'ai peſé mûrement toutes choſes.

DORINE *à part.*

J'enrage,
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiſeau,
Tartuffe eſt fait de ſorte...

DORINE *à part.*

Oui, c'eſt un beau muſeau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune ſympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!

(*Orgon ſe tourne du côté de Dorine, & les bras croiſés, l'écoute & la regarde en face.*)

Si j'étois en ſa place, un homme aſſurément
Ne m'épouſeroit pas de force impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'eſt-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON *à part.*

Fort bien. Pour châtier ſon inſolence extrême,

Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(*Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine, & à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.*)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...
(*à Dorine.*)
Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux [c].

ORGON *après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,

Avec

Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rasseoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé?

MARIANE.

Contre un père absolu, que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;

Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas,
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas [d], là-dessus, ouvert cent fois mon cœur [1]?
Et sais-tu pas [e], pour lui, jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon, que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également[f]
De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rens!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et, dans l'occasion, mollit, comme vous faites

MARIANE.

Mais, que veux-tu? Si j'ai de la timidité?

DORINE.

Mais, l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais, n'en gardé-je point pour les feux de Valere,
Et n'eſt-ce pas à lui de m'obtenir d'un père ?

DORINE.

Mais quoi, ſi votre père eſt un bouru fieffé,
Qui s'eſt de ſon Tartuffe entièrement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée ?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris.
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du ſexe, & du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monſieur Tartuffe ; &, j'aurois, quand j'y penſe,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raiſon aurois-je à combattre vos vœux ?
Le parti, de ſoi-même, eſt fort avantageux.
Monſieur Tartuffe, oh, oh ! N'eſt-ce rien qu'on propoſe ?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, qui ſe mouche du pied,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il eſt noble chez lui, bien fait de ſa perſonne,

Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre ame,
Quand d'un époux si beau, vous vous verrez la femme

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours!
C'en est fait, je me rends, & suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père.
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles, & cousins, vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bien-venue,
Madame la Baillive, & Madame l'Élue,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal, & la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et, par fois Fagotin & les marionettes;
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah ! tu me fais mourir.
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé ! Dorine, de grace...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes voeux déclarés...

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée.
Fais-moi...

DORINE.

Non. Vous serez, ma foi, tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.

C'eſt de lui que mon cœur empruntera de l'aide ;
Et je ſais de mes maux l'infaillible remède.

(*Mariane veut s'en aller.*)

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobſtant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, ſi l'on m'expoſe à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valere, vôtre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle,
Que je ne ſavois pas, & qui, ſans doute, eſt belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épouſez Tartuffe.

MARIANE.

Il eſt certain
Que mon père s'eſt mis en tête ce deſſein.

VALERE.

Votre père, Madame...

MARIANE.

A changé de viſée,
La choſe vient par lui de m'être propoſée.

VALERE.

Quoi! ſérieuſement?

MARIANE.

Oui, ſérieuſement.
Il s'eſt pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel eſt le deſſein où votre ame s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne ſais.

VALERE.

La réponſe eſt honnête.
Vous ne ſavez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conſeillez-vous?

VALERE.

Je vous conſeille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conſeillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

Le choix eſt glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'eſt un conſeil, Monſieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le ſuivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a ſouffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le ſuivrai, pour vous faire plaiſir.

DORINE *ſe retirant dans le fond du théâtre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réuſſir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'étoit tromperie,
Quand vous ...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut présenter;
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; & votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein;
Et je sais où porter, & mes vœux, & ma main.

MARIANE.

Ah ! je n'en doute point ; & les ardeurs qu'excite
Le mérite . . .

VALERE.

Mon Dieu, laiſſons-là le mérite ;
J'en ai fort peu, ſans doute ; & vous en faites foi.
Mais j'eſpère aux bontés qu'une autre aura pour moi ;
Et j'en ſais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Conſentira, ſans honte, à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'eſt pas grande ; &, de ce changement,
Vous vous conſolerez aſſez facilement.

VALERE.

J'y ferai mon poſſible ; & vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire ;
Il faut, à l'oublier, mettre auſſi tous nos ſoins ;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne ſe pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce ſentiment, ſans doute, eſt noble & relevé.

VALERE.

Fort bien ; &, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi ! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardaſſe pour vous les ardeurs de ma flamme ?

Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras;
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déjà que la chose fut faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
Madame; &, de ce pas, je vais vous contenter.

(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

(*Il s'en va lentement.*)

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;

Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, Seigneur Valere.

(*Elle arrête Valere par le bras.*)

VALERE *feignant de résister.*

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valere, & courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu me veux retenir.

VALERE *à part.*

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE *quittant Mariane & courant après Valere.*

Encor! Diantre soit fait de vous! Si... Je le veux.
Cessez ce badinage; & venez-çà tous deux.

(*Elle prend Valere & Mariane par la main & les ramene.*)

VALERE *à Dorine.*

Mais quel est ton dessein?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'affaire.
(*à Valere.*)
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE *à Mariane.*

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, & comme il m'a traitée?

DORINE.

(*à Valere.*)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(*à Mariane.*)

Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

MARIANE *à Valere.*

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un & l'autre
(*à Valere.*)
Allons, vous.

VALERE *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

(*à Mariane.*)

Ah, çà, la vôtre.

MARIANE *en donnant aussi sa main.*

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

(*Valere*

(Valere & Mariane se tiennent quelque tems par la main sans se regarder.)

VALERE *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine ;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane se tourne du côté de Valere en lui souriant.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans sont bien fous !

VALERE *à Mariane.*

Oh çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir [g], n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(à Mariane.) *(à Valere.)*
Votre pere se moque ; & ce sont des chansons.
(à Mariane.)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,

Afin qu'en cas d'alarme, il vous ſoit plus aiſé
De tirer en longueur cet hymen propoſé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez [h] de quelque maladie [2],
Qui viendra tout-à-coup, & voudra des délais;
Tantôt vous payerez de préſage mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuſe,
Caſſé quelque miroir, ou ſongé d'eau bourbeuſe;
Enfin, le bon de tout, c'eſt qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne diſiez oui.
Mais, pour mieux réuſſir, il eſt bon, ce me ſemble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant enſemble.

(*à Valere.*)

Sortez; &, ſans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

(*à Mariane.*)

Nous, allons réveiller les efforts de ſon frere;
Et, dans notre parti, jeter la belle-mere.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande eſpérance, à vrai dire, eſt en vous.

MARIANE *à Valere.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un pere,
Mais je ne ſerai point à d'autre qu'à Valere.

VALERE.

Que vous me comblez d'aiſe ! Et quoi que puiſſe oſer...

DORINE.

Ah ! jamais les amans ne ſont las de jaſer.
Sortez, vous dis-je.

VALERE *revenant ſur ſes pas.*

Enfin...

DORINE.

Quel caquet eſt le vôtre !
Tirez de cette part ; & vous, tirez de l'autre.

(*Dorine les pouſſe chacun par l'épaule, & les oblige de ſe ſéparer.*)

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, acheve mes destins,
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long, du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,
Laissez agir les soins de votre belle-mere.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;

Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! La chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander ;
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, & lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir [a].
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir ;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

(*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.*)

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à son valet, qui est dans la maison, dès qu'il apperçoit Dorine.*

Laurent, serrez ma haire, avec ma discipline [1],
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours, autant que le deſire
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire.

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux;
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *aſſis.*

Comment, de votre mal, vous ſentez-vous remiſe?

ELMIRE *aſſiſe.*

Fort bien; & cette fiévre a bien-tôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'eſt trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère ſanté;

Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire,
Et ſuis bien aiſe, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; &, ſans doute, il m'eſt doux,
Madame, de me voir, ſeul à ſeul, avec vous.
C'eſt une occaſion, qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, juſqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, & ne me cache rien.

(Damis, ſans ſe montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la converſation.)

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi, pour grace ſingulière,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entière;
Et vous faire ſerment, que les bruits que j'ai faits
Des viſites qu'ici reçoivent vos attraits,

Ne ſont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un tranſport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien auſſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, & lui ſerrant les doigts.*

Oui, Madame, ſans doute, & ma ferveur eſt telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zèle.
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plutôt...

(Il met la main ſur les genoux d'Elmire.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en eſt moëlleuſe.

ELMIRE.

Ah, de grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

(Elmire recule ſon fauteuil, & Tartuffe ſe rapproche d'elle.)

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;

Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien, ici bas, n'arrête vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens, facilement, peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a, sur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs transportés;

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'eſt peint.
D'abord j'apprêhendai que cette ardeur ſecrette
Ne fût du noir eſprit une ſurpriſe adroite;
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur ſe réſolut,
Vous croyant un obſtacle à faire mon ſalut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette paſſion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuſter avecque la pudeur;
Et c'eſt ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'eſt, je le confeſſe, une audace bien grande,
Que d'oſer de ce cœur vous adreſſer l'offrande;
Mais, j'attends en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous eſt mon eſpoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre ſeul arrêt,
Heureux, ſi vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante;
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante.
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein.
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme [2]!

Et lorſqu'on vient à voir vos céleſtes appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre, & ne raiſonne pas.
Je ſais qu'un tel diſcours de moi paroît étrange,
Mais, Madame, après tout, je ne ſuis pas un ange.
Et, ſi vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la ſplendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes ſouveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la réſiſtance où s'obſtinoit mon cœur;
Elle ſurmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux & mes ſoupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que ſi vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre eſclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me conſoler,
Et juſqu'à mon néant daignent ſe ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô ſuave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de haſard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de Cour, dont les femmes ſont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans leurs paroles,
De leurs progrès, ſans ceſſe, on les voit ſe targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiſcrète, en qui l'on ſe confie,
Deshonore l'autel où leur cœur ſacrifie.

Mais les gens comme nous, brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, & du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire; & votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion veut se faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane,

De renoncer vous-même à l'injuſte pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir;
Et . . .

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *ſortant du cabinet où il s'étoit retiré.*

NON, Madame, non, ceci doit ſe répandre,
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du ciel m'y ſemble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance [b]
De ſon hypocriſie & de ſon inſolence;
A détromper mon père, & lui mettre en plein jour
L'ame d'un ſcélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il ſuffit qu'il ſe rende plus ſage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puiſque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'eſt point mon humeur de faire des éclats;
Une femme ſe rit de ſottiſes pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raiſons pour en uſer ainſi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes auſſi.

Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez-nous.
Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon père,
Et desservi mes feux, avec ceux de Valere.
Il faut que du perfide il soit désabusé;
Et le ciel, pour céla, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable.
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis ...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon ame est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement de quoi me satisfaire.



SCÈNE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon pére, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous ſurprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos careſſes ;
Et Monſieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendreſſes.
Son grand zèle, pour vous, vient de ſe déclarer ;
Il ne va pas à moins, qu'à vous deshonorer ;
Et je l'ai ſurpris là, qui faiſoit à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle eſt d'une humeur douce, & ſon cœur trop diſcret
Vouloit, à toute force, en garder le ſecret ;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire, eſt vous faire une offenſe.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverſer le repos ;
Que ce n'eſt point de-là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il ſuffit, pour nous, de ſavoir nous défendre.
Ce ſont mes ſentimens ; & vous n'auriez rien dit,
Damis, ſi j'avois eu ſur vous quelque crédit.



SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel! est-il croyable?

TARTUFFE.

Oüi, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui ait jamais été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez-vous;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON *à son fils.*

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi, la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir . . .

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,
Comme une honte dûe aux crimes de ma vie. . .

ORGON.

(*à Tartuffe.*) (*à son fils.*)

Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

(*relevant Tartuffe.*)

Tais-toi, pendard. Mon frère, hé, levez-vous, de grace !
(*à son fils.*)
Infame.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas ;
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON *à son fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace . . .

ORGON *se jetant aussi à genoux & embrassant Tartuffe.*

Hélas! vous moquez-vous?
(*à son fils.*)
Coquin, vois sa bonté.

DAMIS.

Donc . . .

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi, je . . .

ORGON.

Paix, dis-je,
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,
Femme, enfans, & valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez-moi ce dévot personnage;
Mais, plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger ?

ORGON.

Oui, traître, & dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! je vous brave tous, & vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.
Allons qu'on se rétracte, & qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi ? De ce coquin, qui par ses impostures....

ORGON.

Ah ! tu résistes, gueux, & lui dis des injures ?
(*à Tartuffe.*)
Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
(*à son fils.*)
Sus ; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai ; mais ...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

OFFENSER de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne!
(*à Orgon.*)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir,
Je vois qu'envers mon frère, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place.
(*à Tartuffe.*)
Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.

Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il eſt beſoin, mon frere, que j'en ſorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je voi
Qu'on cherche à vous donner des ſoupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de pourſuivre, ſans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois ſeront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frere, une femme
Aiſément d'un mari peut bien ſurprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laiſſez-moi vîte, en m'éloignant d'ici
Leur ôter tout ſujet de m'attaquer ainſi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, & vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, & que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en créver de dépit.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un pere un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, & parle avec franchise;
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grace avec le pere.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur,
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porteroit du scandale;
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit,
Et l'on diroit par-tout que, me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, & veut le ménager
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire?

Non, non, faiſons toujours ce que le ciel preſcrit,
Et d'aucun autre ſoin ne nous brouillons l'eſprit [a].

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'eſt faire, Monſieur, ce que le ciel ordonne;
Mais, après le ſcandale & l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monſieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à ſon pere conſeille?
Et d'accepter le don qui vous eſt fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la penſée
Que ce ſoit un effet d'une ame intéreſſée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et ſi je me réſous à recevoir du pere
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'eſt, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En faſſent, dans le monde, un criminel uſage;
Et ne s'en ſervent pas, ainſi que j'ai deſſein,
Pour la gloire du ciel, & le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui, d'un juste héritier, peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si, de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement, que sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car, enfin, le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrette,
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'hommie,
Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie [1],
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

CLÉANTE *seul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE *à Cléante.*

DE GRACE, avec nous, employez-vous pour elle.
Monſieur, ſon ame ſouffre une douleur mortelle,
Et l'accord que ſon pere a conclu pour ce ſoir,
La fait, à tous momens, entrer en déſeſpoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'induſtrie,
Ce malheureux deſſein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

AH! je me réjouis de vous voir aſſemblés.
(*à Mariane.*)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous ſavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon pere, au nom du ciel, qui connoît ma douleur,
Et par-tout ce qui peut émouvoir votre cœur,

Relâchez-vous un peu des droits de la naiſſance [b];
Et diſpenſez mes vœux de cette obéiſſance.
Ne me réduiſez point, par cette dure loi,
Juſqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.
Si, contre un doux eſpoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'oſe aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque déſeſpoir,
En vous ſervant, ſur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *ſe ſentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foibleſſe humaine.

MARIANE.

Vos tendreſſes pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, ſi ce n'eſt aſſez, joignez-y tout le mien,
J'y conſens de bon cœur, & je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas juſques à ma perſonne;
Et ſouffrez qu'un couvent, dans les auſtérités,
Uſe les triſtes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà juſtement de mes religieuſes,
Lorſqu'un pere combat leurs flammes amoureuſes.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce ſera pour vous matière à mériter.

Mortifiez

Mortifiez vos ſens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!...

ORGON.

Taiſez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oſer dire un ſeul mot.

CLÉANTE.

Si, par quelque conſeil, vous ſouffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frere, vos conſeils ſont les meilleurs du monde.
Ils ſont bien raiſonnés, & j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en uſe pas.

ELMIRE *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne ſais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'eſt être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir ſur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je ſuis votre valet, & crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je ſais vos complaiſances;
Et vous avez eu peur de le déſavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Eſt-ce qu'au ſimple aveu d'un amoureux tranſport,
Il faut que notre honneur ſe gendarme ſi fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris ſimplement;
Et l'éclat, là-deſſus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions ſages,
Et ne ſuis point du tout pour ces prudes ſauvages,
Dont l'honneur eſt armé de griffes & de dents,
Et veut, au moindre mot, déviſager les gens.
Me préſerve le ciel d'une telle ſageſſe!
Je veux une vertu qui ne ſoit point diableſſe,
Et crois que d'un refus la diſcrette froideur
N'en eſt pas moins puiſſante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je ſais l'affaire, & ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foibleſſe étrange:
Mais, que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faiſois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chanſons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière!

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir & tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE *à Elmire.*

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE *à Dorine.*

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(à Cléante & à Mariane.)
Faites-le moi descendre; &, vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

APPROCHONS cette table [a], & vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu, laissez faire,
J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.
Mettez-vous-là, vous dis-je; & quand vous y serez,

Gardez qu'on ne vous voie, & qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confeſſe qu'ici ma complaiſance eſt grande ;
Mais de votre entrepriſe il vous faut voir ſortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

(à Orgon, qui eſt ſous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière.
Ne vous ſcandaliſez en aucune manière.
Quoi que je puiſſe dire, il doit m'être permis ;
Et c'eſt pour vous convaincre, ainſi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puiſque j'y ſuis réduite,
Faire poſer le maſque à cette ame hypocrite,
Flatter de ſon amour les deſirs effrontés,
Et donner un champ libre à ſes témérités.
Comme c'eſt pour vous ſeul, & pour mieux le confondre,
Que mon ame à ſes vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de ceſſer dès que vous vous rendrez,
Et les choſes n'iront que juſqu'où vous voudrez.
C'eſt à vous d'arrêter ſon ardeur inſenſée,
Quand vous croirez l'affaire aſſez avant pouſſée,
D'épargner votre femme, & de ne m'expoſer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous déſabuſer.
Ce ſont vos intérêts, vous en ſerez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON *sous la table.*

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler,

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler;
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez par-tout, de crainte de surprise.

(*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*)

Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même [c],
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais, par-là, grace au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;

Et c'eſt par où je puis, ſans peur d'être blâmée,
Me trouver ici ſeule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autoriſe à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à ſouffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, eſt aſſez difficile,
Madame ; & vous parliez tantôt d'un autre ſtyle.

ELMIRE.

Ah ! ſi d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme eſt mal connu de vous !
Et que vous ſavez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorſque, ſi foiblement, on le voit ſe défendre !
Toujours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres ſentimens.
Quelque raiſon qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord ; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître aſſez que notre cœur ſe rend ;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppoſe,
Et que de tels refus promettent toute choſe.
C'eſt vous faire, ſans doute, un aſſez libre aveu,
Et, ſur notre pudeur, me ménager bien peu ;
Mais, puiſque la parole enfin en eſt lâchée,
A retenir Damis me ſerois-je attachée ?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Écouté tout au long l'offre de votre cœur ?

Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer [d],
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre?
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résoud,
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté,
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils ont pu dire,
Et planter dans mon ame une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir toussé pour avertir son mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette vîtesse,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?

On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort [e] tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!
Quoi, de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande [f],
De vouloir, sans quartier, les choses qu'on demande;
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment conſentir à ce que vous voulez,
Sans offenſer le ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'eſt que le ciel qu'à mes vœux on oppoſe,
Lever un tel obſtacle, eſt à moi peu de choſe ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur ?

TARTUFFE.

Je puis vous diſſiper ces craintes ridicules,
Madame ; & je ſais l'art de lever les ſcrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens ;
Mais on trouve, avec lui, des accommodemens [3].
Selon divers beſoins, il eſt une ſcience
D'étendre les liens de notre conſcience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces ſecrets, Madame, on ſaura vous inſtruire ;
Vous n'avez ſeulement qu'à vous laiſſer conduire.
Contentez mon deſir, & n'ayez point d'effroi ;
Je vous réponds de tout, & prends le mal ſur moi.

(*Elmire touſſe plus fort.*)

Vous touſſez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je ſuis au ſupplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglifſe ?

ELMIRE.

C'eſt un rhume obſtiné, ſans doute ; & je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, eſt fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre ſcrupule eſt facile à détruire.
Vous êtes aſſurée ici d'un plein ſecret,
Et le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le ſcandale du monde eſt ce qui fait l'offenſe ;
Et ce n'eſt pas pécher, que pécher en ſilence.

ELMIRE *après avoir encore touſſé & frappé ſur la table.*

Enfin je vois qu'il faut ſe réſoudre à céder,
Qu'il faut que je conſente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre,
Qu'on puiſſe être content, & qu'on veuille ſe rendre.
Sans doute, il eſt fâcheux d'en venir juſques-là,
Et, c'eſt bien, malgré moi, que je franchis cela ;

Mais, puiſque l'on s'obſtine à m'y vouloir réduire,
Puiſqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui ſoient plus convainquans;
Il faut bien s'y réſoudre, & contenter les gens.
Si ce contentement porte en ſoi quelque offenſe,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute aſſurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; & la choſe de ſoi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte; & voyez, je vous prie,
Si mon mari n'eſt point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'eſt-il beſoin pour lui du ſoin que vous prenez?
C'eſt un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il eſt pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, ſans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment;
Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.



SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

VOILA, je vous l'avoue, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi, vous sortez si-tôt? Vous vous moquez des gens,
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprendre.

(*Elmire fait mettre Orgon derrière elle.*)



SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

Tout conſpire, Madame, à mon contentement.
J'ai viſité, de l'œil, tout cet appartement;
Perſonne ne s'y trouve; & mon ame ravie...

(*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embraſſer Elmire, elle ſe retire, & Tartuffe apperçoit Orgon.*)

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous ſuivez trop votre amoureuſe envie,
Et vous ne devez pas vous tant paſſionner.
Ah, ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épouſiez ma fille, & convoitiez ma femme!
J'ai douté fort long-tems, que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'eſt aſſez avant pouſſer le témoignage,
Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'eſt contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a miſe au point de vous traiter ainſi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi ! vous croyez ...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, & ſans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon deſſein ...

ORGON.

Ces diſcours ne ſont plus de ſaiſon.
Il faut, tout ſur le champ, ſortir de la maiſon.

TARTUFFE.

C'eſt à vous d'en ſortir, vous, qui parlez en maître.
La maiſon m'appartient, je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours ;
Qu'on n'eſt pas où l'on penſe, en me faiſant injure ;
Que j'ai de quoi confondre & punir l'impoſture,
Venger le ciel qu'on bleſſe, & faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire ſortir.



SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

QUEL est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation...

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite;
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiéte.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Ou voulez-vous courir ?

ORGON.

Las, que fais-je !

CLÉANTE.

Il me femble
Que l'on doit commencer par confulter enfemble
Les chofes qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette caffette-là me trouble entièrement.
Plus que le refte encore, elle me défefpère.

CLÉANTE.

Cette caffette eft donc un important myftère ?

ORGON.

C'eft un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand fecret, m'a mis entre les mains :
Pour cela, dans fa fuite, il me voulut élire ;
Et ce font des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,

Où sa vie & ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fût par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;
Et la donation, & cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légérement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, sur vous, ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une ame si méchante ?
Et moi, qui l'ai reçu gueusant, & n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;

J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens !
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre [a] ;
Et toujours d'un excès, vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, & vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande ;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop-tôt,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture ;
Mais, au vrai zèle aussi, n'allez pas faire injure ;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

QUOI, mon père, eſt-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'eſt point de bienfait qu'en ſon ame il n'efface?
Et que ſon lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; & j'en ſens des douleurs nompareilles

DAMIS.

Laiſſez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre ſon inſolence on ne doit point gauchir.
C'eſt à moi, tout-d'un-coup, de vous en affranchir;
Et, pour ſortir d'affaire, il faut que je l'aſſomme.

CLÉANTE.

Voilà tout juſtement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces tranſports éclatans.
Nous vivons ſous un règne, & ſommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ſes affaires.



SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.

QU'EST-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge, & le tiens comme mon propre frère,
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé,
Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai;
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme !

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire, avec votre discours,
Ma mère?

Madame PERNELLE.

Que chez-vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit:
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui.

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di
Que j'ai vu, de mes yeux, un crime si hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est ici-bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprête.

ORGON.

Je dois interprêter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma femme?

Madame PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé, diantre, le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux,
Il eût ... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zèle on voit son ame éprise;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE *à Orgon.*

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici bas.
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on ne doit dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie iroit jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance [b] possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE *à Orgon.*

Ne vous y fiez pas. Il aura des resſorts,
Pour donner, contre vous, raiſon à ſes efforts;
Et, ſur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarraſſe les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pouſſer juſques-là.

ORGON.

Il eſt vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes reſſentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois ſu qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON *à Dorine, voyant entrer M. Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le ſavoir.
Je ſuis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théâtre.*

BON JOUR ma chere sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait, dont il sera bien-aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,

Dont vous ſerez, dit-il, bien-aiſe.

CLÉANTE *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme, & ce qu'il peut vouloir.

ORGON *à Cléante.*

Pour nous raccommoder il vient ici, peut-être;
Quels ſentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL *à Orgon.*

Salut, Monſieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous ſoit favorable, autant que je deſire.

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et préſage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chere;
Et j'étois ſerviteur de Monſieur votre pere.

ORGON.

Monſieur, j'ai grande honte, & demande pardon,
D'être ſans vous connoître [c], ou ſavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et ſuis Huiſſier à verge, en dépit de l'envie.

J'ai, depuis quarante ans, grace au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON.

Quoi, vous êtes ici?...

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous & les vôtres,
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi, sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison, à présent, comme savez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens, désormais, il est maître & seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS *à M. Loyal.*

Certe, cette impudence est grande, & je l'admire.

M. LOYAL *à Damis.*

Monſieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
(*montrant Orgon.*)
C'eſt à Monſieur ; il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien il ſait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir, du tout, oppoſer à juſtice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL *à Orgon.*

Oui, Monſieur, je ſais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous ſouffrirez, en honnête perſonne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, ſur votre noir jupon,
Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL *à Orgon.*

Faites que votre fils ſe taiſe ou ſe retire,
Monſieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, *à part.*

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal !

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien [1] j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu, Monſieur, charger des pièces,

Que pour vous obliger, & vous faire plaisir ;
Que pour ôter par-là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

M. LOYAL.

On vous donne du tems ;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale & sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans jusqu'au moindre ustensile ;
Mes gens vous aideront ; & je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,

Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos; ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Ma mie; & l'on décrete aussi contre les femmes.

CLÉANTE *à M. Loyal.*

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoie.

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE. CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nues.

DORINE *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort [a], à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par-là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme [d],
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme.
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire [e].

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;

Et

Et ſa déloyauté va paroître trop noire [f],
Pour ſouffrir qu'il en ait le ſuccès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monſieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le preſſant danger.
Un ami, qui m'eſt joint d'une amitié fort tendre,
Et qui ſait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le ſecret que l'on doit aux affaires d'État;
Et me vient d'envoyer un avis, dont la ſuite
Vous réduit au parti d'une ſoudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pu vous impoſer,
Depuis une heure, au Prince a ſu vous accuſer;
Et remettre en ſes mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante caſſette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un ſujet,
Vous avez conſervé le coupable ſecret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre eſt donné contre votre perſonne;
Et lui-même eſt chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; & c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, jusqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! Que ne dois-je point à vos soins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems;
Et je demande au ciel de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu. Prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut [8].



SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE *arrêtant Orgon.*

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vîte,
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître! tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scélérat! par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel, l'infame, impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre ;
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne ſauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu ſouvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état miſérable ?

TARTUFFE.

Oui. Je ſais quels ſecours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du Prince eſt mon premier devoir.
De ce devoir ſacré la juſte violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoiſſance ;
Et je ſacrifierois à de ſi puiſſans nœuds,
Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'impoſteur ?

DORINE.

Comme il ſait, de traîtreſſe manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère !

CLÉANTE.

Mais s'il eſt ſi parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pouſſe, & dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'aviſe d'attendre,
Qu'à pourſuivre ſa femme, il ait ſu vous ſurprendre,

Et que vous ne ſongez à l'aller dénoncer,
Que lorſque ſon honneur l'oblige à vous chaſſer?
Je ne vous parle point, pour devoir en diſtraire,
Du don de tout ſon bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi conſentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, Monſieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'eſt trop demeurer, ſans doute, à l'accomplir,
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, ſuivez-moi tout-à-l'heure
Dans la priſon qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui! moi, Monſieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la priſon?

L'EXEMPT.

Ce n'eſt pas vous à qui j'en veux rendre raiſon.

(*à Orgon.*)

Remettez-vous, Monſieur, d'une alarme ſi chaude.
Nous vivons ſous un Prince ennemi de la fraude,

Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement [3] sa grande ame pourvue,
Sur les choses toujours jette une droite vue,
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et, de piéges plus fins, on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même;
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté;
A ses autres horreurs, il a joint cette suite;
Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire, par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.

D'un ſouverain pouvoir, il briſe les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offenſe ſecrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;
Et c'eſt le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois,
On vous vit témoigner en appuyant ſes droits;
Pour montrer que ſon cœur ſait, quand moins on y penſe,
D'une bonne action verſer la récompenſe;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;
Et que, mieux que du mal, il ſe ſouvient du bien.

DORINE.

Que le ciel ſoit loué.

Madame PERNELLE.

Maintenant je reſpire.

ELMIRE.

Favorable ſuccès!

MARIANE.

Qui l'auroit oſé dire?

ORGON *à Tartuffe que l'Exempt emmène.*

Hé bien, te voilà, traître...



SCENE DERNIERE[4].

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Ouï, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner en Valere,
La flamme d'un amant généreux & sincère.

FIN.

REMARQUES GRAMMATICALES

SUR LE TARTUFFE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

a » *Leur mettre un bon exemple aux yeux*. On ne » dit point *mettre aux yeux*.

b » *Cet état me blesse que vous alliez ainsi vêtue*, &c. » Cette construction a paru forcée, quoique dans » le style familier.

c » *Le tour qu'ils veulent qu'on y croie*. *Le tour* » *qu'on y croit* n'est pas François.

d » *De ses yeux tous les brillans*. Plusieurs ont cru » qu'on ne pouvoit dire *les brillans de ses yeux*, » quoique ce soit une Soubrette qui parle.

e » *Ne pardonne à rien*. Plusieurs auroient desiré » *ne pardonne rien*.

SCENE III.

f » *Pour moins d'amusement*, ne se diroit plus, » au lieu de *pour perdre moins de tems*.

SCENE V.

g » *J'ai joie à vous voir*, pour *j'ai de la joie de* » *vous voir*, ne se diroit plus.

h » *Comme est-ce*, pour *comment est-ce*, ne se » diroit plus.

SCENE VI.

i » *Il me vouloit... en rendre.* Quelques-uns ont » cru qu'il falloit dire *il m'en vouloit rendre*, ou *il* » *vouloit m'en rendre*, sans séparer *me* de *en*.

k » *Pour toute ma science.* Il faudroit *pour toute* » *science*.

l » *Ce titre par aucun ne leur est débattu.* On ne » diroit plus aujourd'hui *débattre un titre à quel-* » *qu'un*.

m » *Point de cabale en eux*, pour dire *point d'es-* » *prit de cabale*, a été blâmé par plusieurs.

n » *La tiendrez-vous ?* On ne dit point *tenir sa* » *foi* pour *tenir sa parole*.

ACTE II.

SCENE SECONDE.

a » *A NOUS venir écouter.* Plusieurs auroient vou- » lu *de venir*.

b » *Un bruit qui part d'un coup de hasard.* Plusieurs » ont blâmé cette expression.

c » *Je me moquerois fort de prendre un tel époux.* » Plusieurs ont trouvé cette expression, *je me mo-*

» *querois de faire telle chose*, peu Françoise, pour
» dire *je ne voudrois jamais faire telle chose*.

SCENE III.

[d] » *T'ai-je pas là-dessus... ouvert mon cœur?* On » diroit aujourd'hui *ne t'ai-je pas*.

[e] » Vers suivant, *Et sais-tu pas*, même re» marque.

[f] » *Et tous deux brûlez*: On a cru qu'il falloit *vous* » *brûlez*.

SCENE IV.

[g] » *Et pour n'en point mentir*. Quelques-uns au» roient voulu *pour ne point mentir*.

[h] » *Vous payerez*. *Payerez* est ici de trois syl» labes, comme dans ce vers de Quinault. *Je payerai* » *bien cherement*, &c. La Fontaine a fait *je vous* » *paierai* de deux syllabes dans sa première Fable.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

a » *Qu'a ce dessein il prête quelque espoir*, pour » dire *qu'il a quelque espoir de voir ce dessein exécuté*, » a paru un tour impropre.

SCENE IV.

b » *A prendre la vengeance.* La plûpart auroient » voulu *à tirer vengeance*, sans article.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

a » *Ne nous brouillons l'esprit.* Plusieurs ont » blâmé *se brouiller l'esprit*, pour dire *s'embarrasser* » *l'esprit.*

SCENE III.

b » *Les droits de la naissance*, pour dire *les droits* » *de la paternité*, a paru peu exact.

SCENE V.

c » *De surprise de même*, pour dire *semblable*, a » été désapprouvé.

d » *A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer.* » Dans ce vers & dans les cinq suivans, *on* est pris » dans deux sens différens, relatifs à la femme & » au mari, ce qui est un vice de construction.

[e] » *On soupçonne un sort*, pour dire *on soupçonne* » *un piége*, n'a pas paru exact.

[f] » *Tenir une rigueur si grande.* Quelques-uns ont » douté qu'on puisse dire *tenir une grande rigueur.*

SCENE VI.

[g] » *Croire trop de léger*, pour *trop légerement*, ne » se diroit plus.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

[a] » *Dans la droite raison n'entre jamais la vôtre.* » Ce tour a paru peu naturel.

SCENE III.

[b] » *Cette instance*, pour dire *ce procès*, a paru » déplacé dans la bouche d'une femme.

SCENE IV.

[c] » *D'être sans vous connoître*, pour dire *de ne* » *vous pas connoître*, ne se diroit pas aujourd'hui.

SCENE V.

[d] » *Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme.* » Ce tour a paru forcé.

[e] » *Quel conseil on doit vous faire élire*, a paru » très-impropre.

[f] » *Et sa déloyauté*, &c. Ces deux vers, & sur-
» tout le second, ont paru très-négligés.

SCENE VI.

[g] » Toute la fin de cette scène a paru négligée,
» ainsi que la suivante.



OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR SUR LE TARTUFFE.

1 On a ignoré long-tems où Molière avoit puisé ce nom de *Tartuffe* *, qui a fait un synonyme de plus dans notre langue, aux mots *hypocrites*, *faux dévots*, &c.

> Et ton nom paroîtra dans la race future,
> Aux plus vils imposteurs une cruelle injure **.

Voici ce que la tradition nous apprend à cet égard: Plein de cet ouvrage qu'il méditoit, Molière se trouva un jour chez le Nonce du Pape avec plusieurs personnes, dont un marchand de truffes, vint par hasard animer les phisionomies béates & contrites. *Tartuffoli*, *Signor Nuntio*, *tartuffoli*, s'écrioient les courtisans de l'Envoyé de Rome, en lui présentant les plus belles. Attentif à ce tableau, qui peut-être lui fournit encore d'autres traits, il conçut alors le nom de son imposteur d'après le mot de *tartuffoli*,

* Le célèbre La Fontaine est le seul qui ait écrit *Tartuf* au lieu de *Tartuffe*. V. sa Fable *du Chat & du Renard*, l. 3.

C'étoient deux vrais Tartufs, deux Archipatelins.

** C'est ce qui étoit arrivé au nom de Messaline à Rome, & en France, à celui de Patelin.

qui avoit fait une si vive impression sur tous les Acteurs de la scène.

Je crois avoir ouï dire, écrivoit le grand Rousseau à Brossette en 1718, *que l'aventure de Tartuffe se passa chez la Duchesse de Longueville.* Cette anecdote est bien vague : de quelle aventure du *Tartuffe* est-il question ? Est-ce de la séduction d'Elmire, de l'abus de confiance du faux dévot, de la donation qu'il reçoit, ou de sa punition, qu'on veut parler ? Voici la substance de ce qu'on trouve dans les Mémoires de l'Abbé de Choisy, tome 2, pag. 102 & 103.

L'Abbé de Cosnac, depuis Evêque de Valence, ne pouvoit souffrir, chez le Prince de Conty, dont il étoit le favori, l'Abbé de Roquette, si connu par l'épigramme de Despréaux *.

M. de Guilleragues, ce courtisan spirituel & poli auquel le même Despréaux adressa, en 1674, son épître sur le bonheur, haïssoit aussi cordialement ce bas flatteur du Prince ; tous deux concertèrent les moyens de se venger de lui.

Ils écrivirent exactement tout ce qu'ils lui avoient

* On dit que l'Abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui,
Moi qui sais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

C'est ce même Abbé de Roquette, qui, dans les guerres de la Fronde, sous le personnage de cocher, fit entrer à Paris la Princesse Douairière de Condé. Voyez les Mémoires de Retz, Tom. 4.

vu faire, & le portrait achevé, M. de Guilleragues alla le porter à ſon ami Molière, qui deſſina celui du *Tartuffe* d'après ces Mémoires.

Ce même Abbé de Roquette étoit, ſans doute, très-connu de Mad. de Longueville, ſœur du Prince de Conti, livré alternativement à l'amour des plaiſirs & aux conſeils de ſa femme*, qui ſe conſoloit de l'avoir épouſé en le rendant dévot. L'anecdote rapportée par Rouſſeau n'a donc rien de contraire au récit beaucoup plus circonſtancié de l'Abbé de Choiſi, l'homme de France le mieux inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé de ſon tems. Peut-être l'Abbé de Roquette, dont la jeune Princeſſe ſe ſervoit pour la converſion de ſon mari, fut-il démaſqué chez Mad. de Longueville, qui avoit moins à cœur le ſalut de ſon frère.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[a] *ET c'eſt tout juſtement la cour du Roi Pétaut.*

C'eſt par corruption qu'on écrit *Pétaut*. Il faudroit dire *Peto*, je demande; parce que ce prétendu Roi eſt le chef que ſe choiſiſſent les mandians, & aſſurément une cour de gueux de toute eſpèce eſt un peu tumultueuſe.

* Anne-Marie Martinozzi, niéce du Cardinal Mazarin.

SCENE II.

[3] *Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,*
Et, pour servir son Prince, il montra du courage.

Il est essentiel d'observer avec quelle adresse Molière prépare son dénouement dès le 1[er] acte de sa pièce; voilà le bon homme Orgon présenté d'un seul trait comme un citoyen digne de la grace que doit lui faire le Prince auquel il sera déféré par *Tartuffe.*

[4] Dans cette scène où Dorine dit, *Et s'il vient à rotter, il lui dit Dieu vous aide,* les éditeurs de 1682 avertissoient naïvement que c'étoit une suivante qui parloit. On retranche aujourd'hui ce vers & les trois qui le précédent.

[5] *Fleur des Saints.* Livre ascétique ou de dévotion: c'est le titre des Vies des Saints de Ribadénéira, traduites en François, 2 vol. *in-folio.*

SCENE V.

[6] Plusieurs personnes ont ouï conter à M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Françoise, un fait qui sera nouveau pour le plus grand nombre des lecteurs. Il ne peut qu'augmenter la célébrité du refrain ingénieux *Le pauvre homme!* qui fait le charme de cette scène.

Louis XIV (disoit le célèbre Académicien) marchoit vers la Lorraine sur la fin de l'été de 1662.

Accoutumé, dans ses premières campagnes à ne faire qu'un repas le soir, il alloit se mettre à table la veille de St. Laurent, lorsqu'il conseilla à M. de Rhod.... qui avoit été son précepteur *, d'aller en faire autant.

Le Prélat, avant de se retirer, lui fit observer, peut-être avec trop d'affectation, qu'il n'avoit qu'une collation légère à faire un jour de vigile & de jeûne; cette réponse ayant excité, de la part de quelqu'un, un rire qui, quoique retenu, n'avoit point échappé à Louis XIV, il voulut en savoir le motif.

Le rieur répondit à Sa Majesté qu'Elle pouvoit se tranquilliser sur le compte de M. de B.... & lui fit un détail exact de son dîner dont il avoit été témoin. À chaque mets exquis & recherché que le conteur faisoit passer sur la table de M. de Rh.... Louis XIV s'écrioit *le pauvre homme !* Et chaque fois il assaisonnoit ce mot d'un ton de voix différent qui le rendoit extrêmement plaisant.

Molière, en qualité de valet de chambre, avoit fait ce voyage, il fut témoin de cette scène, &

* Louis XIV, (disent les Mémoires de M, de Bordeaux) avoit reproché plusieurs fois à M. de Rhod... l'éducation qu'il lui avoit donnée. Ce qui faisoit croire, ajoute cet Intendant, que M. de B... s'en tiendroit à l'Évêché qu'il avoit. Il occupa cependant par la suite une des grandes places de la Hiérarchie Françoise.

comme il travailloit alors à ſon *Impoſteur*, il en fit l'heureux uſage que nous voyons.

Louis XIV en écoutant, l'année ſuivante, les trois premiers actes du *Tartuffe*, ne ſe rappeloit point la part qu'il avoit à cette ſcène cinquième. Molière l'en fit reſſouvenir, & ne lui déplût point. Qui ſait ſi ce fait qui aſſocioit, pour ainſi dire, le Prince & le Poëte, ne contribua pas à ſauver ce chef-d'œuvre, de l'oubli dans lequel une cabale puiſſante s'efforça, pendant quatre années, de le faire tomber?

SCENE VI.

7 Le noble & vif hommage que Molière rend dans cette ſcène à la vraie piété devoit ſeul couvrir de honte tous ceux qui crioient au ſcandale *. Nous avons peu de morceaux dans notre langue qui ſoient écrits avec autant de chaleur & de pureté. C'eſt la ſcène du plus honnête homme & du meilleur poëte de la nation. Elle fait à la repréſentation un grand effet ſur les eſprits, & notre jeuneſſe a bien peu d'occaſions de ſe pénétrer de vérités auſſi utiles.

* L'Auteur de la *Lettre ſur la Comédie de l'Impoſteur*, dont on a parlé dans l'Avertiſſement, dit, à cet égard, que *le venin, s'il y en a à tourner la bigoterie en ridicule, eſt preſque précédé par le contre-poiſon.*



ACTE II.

SCENE TROISIEME.

[1] *T'AI-JE pas là deſſus cent fois ouvert mon cœur?*
Et ſais-tu pas pour lui, &c.

Du tems de Molière, comme on croit l'avoir déjà remarqué, on ſupprimoit ſans ſcrupule la particule négative devant le point interrogant. Vaugelas décide même qu'il eſt plus élégant de dire *ont-ils pas fait*, que *n'ont-ils pas fait.* Aujourd'hui le contraire eſt décidé, mais on commet encore la faute.

SCENE IV.

[2] *Tantôt vous payerez de quelque maladie.*

Molière, dans une pièce qu'il a écrite avec force, revient ici à une négligence qu'il avoit déjà plus d'une fois évitée. Vaugelas avoit cependant décidé qu'il falloit dire en poéſie *je pairai*, *je louerai*, & non pas *je payerai*, &c.

Tout ce ſecond acte eſt un chef-d'œuvre de dialogue vif & comique. Le rôle de la ſoubrette y eſt admirable; les ſcènes entre Orgon & Dorine ſervent tous les jours à éprouver le talent des actrices qui débutent dans cet emploi.

On remarquera ici que tout ce qu'on a dit de la trop grande part que nous laiſſons prendre dans

nos comédies à des valets, s'applique moins directement aux soubrettes qui, très-souvent auprès des jeunes personnes, jouent à-peu-près les rôles dont nos écrivains les ont chargées.

A l'égard des libertés de Dorine avec Orgon, que quelques gens trouvent un peu fortes, on ne réfléchit pas assez qu'un bon homme, du caractère de ce maître, a dû laisser prendre chez lui un ton qui ne conviendroit point ailleurs. Crédule, foible & confiant, Orgon seroit moins propre à être la dupe d'un fripon adroit s'il avoit su se faire respecter chez lui davantage.

La scène charmante de la brouillerie * des deux amans & de leur raccommodement avoit paru, en 1664, au mois de Mai, & celle de Quinault dans la Mère Coquette, ne parut qu'en Octobre 1665, ensorte que c'est à Molière qu'appartient ce tableau piquant dont on a fait depuis tant de mauvaises copies.

* L'Auteur de la Lettre sur l'Imposteur, pag. 26, dit, *ce dépit amoureux a semblé hors de propos à quelques-uns, mais il représente très-naïvement & très-moralement..... la satire naturelle de l'esprit des hommes, & particulièrement des amans, de penser à toute autre chose dans les extrémités, qu'à ce qu'il faut, & s'arrêter alors à des choses de nulle conséquence..., au lieu d'agir solidement dans le véritable intérêt de la passion,*

ACTE III.

SCENE SECONDE.

[1] *LAURENT serrez ma haire avec ma discipline.*

Voilà ces deux mots que M. de la Bruère interdit à son faux dévot, mais qui conviennent à *Tartuffe*, parce qu'il est un hypocrite tel qu'il le faut pour le théâtre. Il se montre ici pour la première fois ; Molière avoit bien senti qu'un personnage aussi odieux auroit révolté de son tems pendant cinq actes entiers. Cependant les deux premiers, où il ne paroît point, sont remplis de lui par les craintes qu'il inspire aux uns, par l'enyvrement de Madame Pernelle & de son fils, & par le développement de son caractère dans la bouche de Cléante, de Damis, & sur-tout de Dorine *.

Nous ne pouvons nous refuser ici à une remarque sur les changemens que les nouveautés de notre siècle semblent avoir opéré sur nos esprits. Molière connoissoit & estimoit assez sa nation pour n'oser lui offrir trop long-tems un personnage peu supportable par sa délicatesse. Ce seroit un problême moral

* Femmes, enfans, domestiques, (dit M. de Chamford) tout devient éloquent contre le monstre ; & l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique.

Éloge couronné de Molière, pag. 23.

à résoudre de savoir si les François ont gagné quelque chose à n'avoir plus cette pudeur sociale qui leur faisoit rejeter de leurs spectacles ce qu'ils n'auroient souffert qu'avec peine dans leurs cercles.

SCENE III.

[2] *Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.*

On a cru que ce vers étoit une parodie de celui de *Sertorius*, act. 4, sc. 1, *Et pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.* On chercha même, dans le tems, à persuader au grand Corneille que Molière osoit le traiter comme Aristophane avoit traité Euripide, mais deux grands hommes se brouillent difficilement. D'ailleurs il n'en étoit pas de ce vers comme de celui que parodia Racine dans les *Plaideurs*, *Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.* Molière avoit puisé le sien dans la huitième nouvelle de la troisième journée du *Decameron.* Elmire est avec *Tartuffe* dans la même position où se trouve la femme de Feronde avec le St. Abbé, & il n'a fait que traduire littéralement ce que le dévot conteur dit dans Bocace, *Come che io sia abbate, io sono huomo come gli altri tanta forza ha havúta la vostra vága Bellezza, che amore mi costrigne a cosi fare.* C'est à-peu-près ce qu'ajoute aussi *Tartuffe* en disant;

Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre & ne raisonne pas.

Cette ſcène où *Tartuffe* ouvre ſon cœur dans le jargon le plus myſtique, fit crier principalement à l'abus, mais par là même elle prononçoit avec force le ridicule du perſonnage, & le ridicule étoit toujours ce que voyoit Molière. Notre Théophraſte nous paroît avoir décidé bien légérement qu'*un faux dévot eſt bien loin d'employer le jargon de la dévotion quand il ne ſerviroit qu'à le rendre très-ridicule.* On change mal aiſément un jargon de métier; c'eſt ainſi qu'un jeune praticien, ou le fils de *Diaphorus*, en cherchant à plaire, parlent de leur amour dans les termes de leur art ſans ſe douter qu'ils en ſont plus ridicules.

SCENE VI.

[3] C'eſt dans cette ſcène qu'il faut s'étonner du génie de Molière. L'impétueux Damis vient de révéler à ſon père l'ingratitude de *Tartuffe* en ſa préſence. Elmire, loin de le déſavouer, s'eſt retirée en lui diſant que ſi elle en avoit été crue, il auroit, comme elle, gardé le ſilence. L'impoſture eſt découverte enfin : comment *Tartuffe* ſe tirera-t-il de ce pas *? Par une plus grande impoſture, par cette

* Il faut être de bonne foi. On apperçoit quelque idée de cette ſcène étonnante dans la nouvelle de Scarron, intitulée *les Hypocrites.* Montufar, ſous le nom de Frere Martin, découvert pour ce qu'il eſt par un gentilhomme, le défend lui-même de la fureur du

eſpéce de confeſſion adroite & modeſte, qui ſemble n'être faite que pour juſtifier ſon propre accuſateur. A le juger par ſes regards apprêtés, ſes geſtes modérés, ſa voix ſoumiſe, & toute la pantomime de la fauſſeté, vous jureriez que c'eſt par humilité & pour ne pas irriter Orgon contre ſon fils, qu'il veut bien convenir qu'il eſt *un méchant*, *un coupable*. Il connoît ſa dupe; plus il charge le portrait de ſes iniquités, plus il s'apperçoit qu'Orgon les trouve moins croyables: alors il s'avoue *le plus grand ſcélérat qui jamais ait été*. Il n'aura pas, dit-il, *l'orgueil de ſe défendre*, il ſupplie avec onction ſon ami de croire tout ce qu'on lui dit, & de le chaſſer de ſa maiſon.

Le foible Orgon qu'épouvante cette dernière image, s'enflamme d'un nouveau reſpect pour l'impudent impoſteur; *Tartuffe* alors s'adreſſe à ſon peuple. *Mes freres, s'écrioit-il de toute ſa force, laiſſez-le en paix, pour l'amour du Seigneur... Je ſuis le méchant, je ſuis le pécheur, je ſuis celui qui n'a jamais rien fait d'agréable devant Dieu. Penſez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le ſcandale des autres, & la perdition de moi-même? Vous vous êtes trompés, mes freres, faites-moi le but de vos injures & de vos pierres, & tirez ſur moi vos épées. Après avoir dit ces paroles avec une fauſſe douceur, il alla ſe jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de ſon ennemi, & les lui baiſant*, &c.

accuſateur même ; il l'appelle *ſon fils*, & ſe jette aux pieds d'Orgon, qui devient ſaintement furieux contre Damis. Le ſcélérat frappe le dernier coup, il demande la grace de ſon ennemi, Orgon lui-même tombe aux genoux du ſéducteur de ſa femme, veut y précipiter ſon fils, & paye le refus qu'il en fait de ſa malédiction. Tableau de la plus terrible énergie & de l'art le plus conſommé, puiſqu'en même tems qu'il nous préſente le caractère de l'impoſteur par les traits les plus forts, il renoue l'intrigue prête à finir.

L'accuſation de Damis & la conduite d'Elmire n'ont rien produit. Orgon n'eſt que plus diſpoſé à donner à *Tartuffe* & ſon bien & ſa fille ; il exige même que l'hypocrite ſoit toujours auprès de ſa femme *pour faire enrager tout le monde.* L'intérêt qu'on prend à toute la famille de ce citoyen abuſé n'a donc fait qu'augmenter avec le danger dont elle eſt menacée. Aucun ouvrage dramatique, dans aucune langue, dans aucun pays, n'a rien préſenté qui puiſſe être comparé aux deux ſcènes qui terminent cet acte inimitable, & dans leſquelles d'ailleurs on ne trouve pas une négligence, pas une faute de langue.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

[1] Il faudroit se récrier à presque toutes les scènes de Molière ; le trait qui termine celle-ci est d'une simplicité sublime, il étonne l'esprit humain. *Tartuffe* est pressé vivement par la force des raisons de Cléante, sur la brouillerie du fils avec le père dont l'imposteur est la cause, & plus encore sur la donation que vient de lui faire Orgon. *Il est, Monsieur, trois heures & demie, certain devoir pieux me demande là-haut*, répond *Tartuffe*.

SCENE IV.

[2] *Approchons cette table & vous mettez dessous.*

Ce soin d'approcher cette table sent un peu la machine. On voudroit que dans l'appartement où se passe la pièce il y eut dès le commencement une table couverte d'un grand tapis, que *Tartuffe* eut toujours vue à la même place, telle qu'il y en avoit du tems de Molière au lieu de nos modernes consoles, & telle qu'on en trouve encore chez d'anciens bourgeois. Alors il faudroit qu'Elmire dit à son mari d'aller se cacher sous ce tapis. Ce seroit à elle à se retirer, sans affectation, près de la table pour y attirer *Tartuffe* afin qu'Orgon pût entendre ce qu'on diroit. La situation seroit la même, &

tout se passeroit avec plus de vraisemblance & moins d'apprêt. Il est vrai qu'il faudroit un peu changer le vers qui a donné lieu à cette remarque, & dire :

Courez à cette table & cachez-vous dessous.

Tartuffe avoit déjà été découvert pour ce qu'il est par un homme caché au troisième acte ; Molière se sert encore ici du même moyen à-peu-près. L'imbécillité d'Orgon est la seule excuse de cette répétition, il falloit qu'il vit, qu'il entendit. Un homme aussi grossièrement abusé ne pouvoit être détrompé que par la voie des sens.

SCENE V.

[3] Dans l'édition de 1682, à l'endroit où *Tartuffe* dit *qu'il est avec le ciel des accommodemens*, il y a une note qui avertit sérieusement que c'est un scélérat qui parle *. Cette attention puérile des éditeurs fait penser qu'il y avoit encore des murmures contre ce chef-d'œuvre.

* Un Acteur de Province ayant copié son rôle de *Tartuffe*, d'après cette Édition de 1682, avoit transcrit jusqu'à la note, qu'il débita spirituellement comme une suite de ce qu'il avoit à dire.



ACTE V.

SCENE QUATRIEME.

[1] DANS cette scène on supprimoit, du tems de Molière, vingt-huit vers de suite, à commencer par : *Pour tous les gens de bien*, &c. jusqu'à *Laissez, ne gâtons rien.* Le consentement qu'avoit donné Molière à cette suppression & aux suivantes, est un aveu de ce que nous avons dit, que Molière avoit travaillé ce dernier acte avec moins de soin qu'il n'en avoit apporté aux premiers.

SCENE V.

[2] On supprimoit, dans cette scène, huit vers, à commencer par : *Vous vous plaignez à tort*, &c. jusqu'à *Allez faire éclater* . . .

SCENE VII.

[3] Molière avoit senti que le récit de l'Exempt étoit trop long, & nous voyons dans l'édition de 1682 qu'on en supprimoit huit vers, commençant par : *D'un fin discernement*, &c. Après les deux vers qui suivent ce retranchement on en supprimoit encore quatorze, commençant par : *Dabord il a percé*, &c. jusqu'à ce vers : *Oui, de tous vos papiers*, &c.

Il faut en convenir, ces retranchemens suffisent à

peine pour rendre cet acte digne des quatre premiers, dont l'élégance & la force se retrouvent rarement à la fin de cette inimitable comédie.

4 Les premières éditions du *Tartuffe*, sous les yeux de Molière, ne donnoient que sept scènes au cinquième acte. On en a marqué depuis une huitième au départ de l'Imposteur & de l'Exempt.

Molière n'a péché qu'une fois (dit le grand Rousseau *) *contre la régle, de ne peindre que ce que les vices ont de ridicule, en présentant un hypocrite à ses spectateurs; mais le ridicule de l'action où il le représente, & l'art admirable qu'il employe à ne le faire voir que du côté le plus risible, fait disparoître en quelque sorte la noirceur du caractère: & ce que le cinquième acte peut avoir de trop tragique doit s'excuser par la nécessité de donner le dernier coup de pinceau à son personnage, qui seroit demeuré imparfait sans ce trait d'infidélité qui met en péril la vie de son bienfaiteur.*

L'esprit de cet acte & son seul effet... n'a été que de représenter les affaires de cette pauvre famille dans la dernière désolation, par la violence & l'impudence de l'imposteur, jusques-là qu'il paroît que c'est une affaire sans ressource dans les formes; de sorte qu'à moins de quelque Dieu qui y mette la main, c'est-à-

* Lettre à M. de Chauvelin, Garde des Sceaux, en 1731.

dire, de la machine, comme parle Ariſtote, tout eſt déploré. C'eſt ainſi que l'ami de Molière, & peut-être Molière lui-même, juſtifioit ce dénouement dans la Lettre ſur l'Impoſteur, pag. 75, mais l'Auteur de la Lettre auroit pû ajouter que la machine du dénouement tenoit aux reſſorts de la piéce, & n'avoit le défaut d'être ni ſubite, ni imprévue, ni invraiſemblable.

Broſſette écrivoit en 1718 au même Poëte que Deſpréaux, lui parlant un jour d'un plan qu'il avoit imaginé pour rectifier le dénouement du *Tartuffe*, lui avoit dit que notre Horace François étoit ſeul capable d'exécuter un pareil deſſein. *C'eſt ce que vous avez fait dans le Flatteur*, ajoute le long commentateur de Boileau.

Ce dénouement du Flatteur, qui conſiſte à avoir ſurpris aſſez maladroitement au Valet de Philinte un dédit que le maître n'eut pas rendu, auroit été bien foible pour le *Tartuffe*, cela ſuffiſoit au plus pour ſauver la fortune d'Orgon, & Molière avoit un ſcélérat à punir & à ſequeſtrer de la ſociété. On ne conçoit pas ce que Deſpréaux avoit deſſein de rectifier dans le dénouement du *Tartuffe*, ſi ce n'eſt le ſtyle; & quant à Broſſette, il a bien prouvé qu'il entendoit bien peu l'art dramatique, lorſqu'il a écrit à Rouſſeau qu'il *avoit donné à ſa co-*

médie

médie du Flatteur un dénouement beaucoup plus naturel & plus heureux que Molière ne l'avoit donné à la sienne.

Remarquons encore, avec M. de Marmontel, que le *Tartuffe* est un chef-d'œuvre surprenant dans l'art des contrastes ; que dans cette intrigue si comique aucun des principaux personnages ne le seroit, pris séparément, mais qu'ils le deviennent tous par leur opposition.

On connoît une comédie de l'Arétin, intitulée l'*Hypocrite* ; à une réimpression de cet ouvrage, on changea le titre & on supprima le nom de cet auteur, qui faisoit tort à tout ouvrage où il se trouvoit. Cette comédie porte, dans cette nouvelle édition, le titre de *Il Finto*. Elle n'a aucun rapport avec le *Tartuffe*. L'hypocrite de l'Arétin est un parasite intriguant, qui a toujours à la bouche le mot de charité, au point qu'un des acteurs de la pièce croit qu'il la demande : il mêle souvent à ses propos des mots tirés des pseaumes de David, mais il n'agit point en hypocrite, il ne trompe, il ne séduit personne dans une intrigue dont le fond principal est tiré des Menechmes de Plaute, & dans laquelle il ne joue aucun personnage essentiel.

Une des meilleures maximes de cet hypocrite de l'Arétin est celle-ci ; *Chi non sa fingere non sa vivere ; Perocche la simulatione e uno scudo che spunta ogni*

arme, anzi una arma che spezza ogni scudo. C'est ne savoir pas vivre que de ne savoir pas feindre; la dissimulation est un bouclier qui repousse toutes les armes, & une arme qui perce tous les boucliers.





PROLOGUE D'AMPHITRION.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires ; & VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le style de ces Messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées qui ont été tournées & retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand CONDÉ *est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui ; &, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée plutôt qu'à la tête d'un livre ; & je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire, en l'opposant aux forces des ennemis de cet État, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.*

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, *que la glorieuse approbation de* V. A. S. *ne fût une puissante protection*

pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur & de la grandeur de votre ame. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux mêmes qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées ; & que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, MONSEIGNEUR, *que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre ; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.*

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, *ni de votre nom, ni de vos bontés pour combattre les censeurs de l'Amphitryon, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée ; & je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste*

dont vous tenez le jour, & que je suis, MONSEIGNEUR, *avec tout le respect possible, & le zèle imaginable,*

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
& très-obligé serviteur,
MOLIERE.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR
SUR AMPHITRYON.

CETTE comédie en trois actes, écrite en vers libres, & précédée d'un prologue, fut jouée sur le théâtre du Palais Royal, le 13 Janvier 1668, avec un très-grand succès. On ne voit pas qu'aucun des ennemis de Molière se soit déchaîné contre cet ouvrage. Leur silence vint peut-être de ce qu'ils imaginoient que c'étoit une simple traduction de Plaute, & que la gloire en devoit retourner à l'auteur original.

Si l'on jette les yeux sur l'*Amphitryon* latin & sur celui de Molière, on verra que c'est de loin en loin qu'il se trouve dans la comédie françoise une plaisanterie de Plaute. Presque toujours cette plaisanterie acquiert ou plus de grace ou plus de force sous la plume de notre auteur. Écoutons Bayle parler de cette comédie.

Molière a pris beaucoup de choses de Plaute, dit-il, *mais il leur donne un autre tour, & s'il n'y avoit qu'à comparer ces deux pièces l'une avec l'autre pour décider la dispute sur la supériorité ou l'infériorité des anciens, je crois que M. Perrault gagneroit bientôt*

sa cause [1]. *Il y a des finesses & des tours dans l'*Amphitryon *de Molière qui surpassent de beaucoup les railleries de l'*Amphitryon *latin. Combien de choses n'a-t-il pas fallu retrancher de la comédie de Plaute qui n'eussent pas réussi sur le théâtre François ? Combien d'ornemens & de traits d'une nouvelle invention n'a-t-il pas fallu que Molière ait inséré dans son ouvrage pour le mettre en état d'être applaudi comme il l'a été ? Par la seule comparaison des prologues, on peut connoître que l'avantage est du côté de l'auteur moderne*, &c.

Un des grands avantages que Molière tira de Plaute, c'est que ce dernier avoit consacré par le plus grand succès, & chez une nation éclairée, un sujet qui blessoit en même tems & l'honnêteté & la vraisemblance théâtrales. On n'eut point pardonné à notre auteur l'adultère quoique involontaire d'Alcmène, si la fable n'en avoit été regardée, depuis les Grecs jusqu'à nous, comme une des plus plaisantes inventions dramatiques qui aient existé.

Deux auteurs Grecs *Archippus* & *Euripide* avoient traité ce sujet bien avant Plaute, & c'est un trait digne des pieuses folies humaines, que, chez les Grecs ainsi que chez les Romains, non-seulement on n'ait pas cru manquer au respect qu'on y devoit

[1] Bayle écrivoit ceci de Madame Dacier & de M. Perrault. dans le fort de la dispute

au souverain des Dieux, en lui faisant porter une aussi grave atteinte à l'honneur d'un pauvre mari; mais que pendant très-long-tems on ait représenté cette pièce avec appareil à la fête de ce Dieu.

Après avoir vu comment Bayle s'explique sur l'*Amphitryon* de Molière, il est singulier de voir un autre juge du Parnasse en parler d'une façon toute opposée. L'ami particulier de notre auteur, Despréaux lui-même, si l'on en croit le *Boleana*, ne pouvoit souffrir les tendresses de Jupiter & d'Alcmène, & sur-tout cette scène où le Dieu joue si ingénieusement sur les termes d'époux & d'amant. L'humeur de Boileau, à cet égard, annonçoit bien celle que devoit lui donner la galanterie de l'esprit de Quinault.

Plaute lui paroissoit même plus comique que Molière dans la scène & dans le jeu du *moi*. Il citoit un vers de Rotrou dans sa pièce des Sosies, qu'il prétendoit plus naturel que ceux de Molière... Voyez les Observations sur cette Comédie.

Enfin le satyrique, dans sa mauvaise humeur sur cette pièce, alloit jusqu'à préférer le prologue de Plaute à celui de Molière, & ce dernier trait pourroit faire douter du reste, car le prologue latin n'est qu'un long monologue où Mercure ne se contente pas de venir apprendre les choses antérieures à l'action, mais où il en développe & les mouvemens &

la marche, & en découvre, ſans gaieté, le dénouement & la cataſtrophe.

Le ſuccès de l'*Amphitryon* de Molière, écrit en vers libres [1], fit imaginer que cette verſification moins gênée, étoit plus propre à la comédie; cependant l'uſage des rimes plates a prévalu ſur-tout pour les comédies de caractère : parce que, comme le dit M. de Voltaire, un des plus grands juges qu'on puiſſe citer à cet égard, *les vers libres ſont d'autant plus mal-aiſés à faire qu'ils ſemblent plus faciles, & qu'il y a un rhythme très-peu connu qu'il faut y obſerver, ſans quoi cette poëſie rebute.*

C'eſt ce rhythme, dont le goût de Molière l'avoit ſi bien inſtruit, qui fait que ſa comédie paſſe encore pour un chef-d'œuvre de ſtyle; cependant on y trouve indépendamment de quelques langueurs, une négligence fréquemment répétée, c'eſt celle de ne point ſéparer des vers d'une conſonnance différente ſoit maſculine ou féminine [2]. Les Remarques Grammaticales ne l'ont obſervé que dans un ſeul endroit,

[1] Les Auteurs de l'Hiſtoire du Théâtre François, en diſant que c'étoit la ſeule piéce de Molière écrite en vers libres, ne ſe rappeloient pas que *Pſiché* eſt écrite dans la même meſure de vers.

[2] La négligence des rimes qu'on remarque ici dans *Amphitryon*, ne ſe trouve plus dans *Pſiché*, ni de la part de Molière, ni de celle de Corneille.

fcène 5e, de l'acte 2; mais elle fe retrouve près de foixante fois dans l'ouvrage.

Il falloit que ce genre de poëfie fut difpenfé, du tems de Molière, de cette obfervation devenue néceffaire aujourd'hui. On voit encore, dans l'Abbé de Chaulieu, cette petite faute. Voyez le Madrigal 68.

Et tu croyois avoir trop fait de la moitié,
D'écouter fous ce nom les tranfports de mon *ame*,
Enfin tu rends juftice à mon amour *extrême*, &c.

Voyez encore le Voyage de l'Amour & l'Amitié.

Inquiet de n'ofer faire
Seul ce voyage à *Paris*,
Viens, dit-il, à *l'amitié*, &c.

Voyez auffi Chapelle dans fa Réponfe au Duc de Nevers.

Je gagerois bien qu'il n'en veut
Qu'à quelque malheureux *Poëte*,
C'eft donc fur quoi je me *retire*, &c.

Cependant on trouve Madame Deshoulières dès 1671 plus exacte à cet égard, & cette faute ne fe rencontre pas une feule fois dans fa fameufe Idylle des Moutons en 1674.

Il faut obferver que malgré cette inattention dont on vient de parler, le ftyle général de l'ouvrage eft enchanteur, que les chofes naturelles & gaies qui s'y trouvent en grand nombre font au-deffus de ce

que nous avons de mieux écrit dans cette mesure de vers libres, & que presque par-tout l'oreille y est agréablement flattée de la rondeur, de la cadence des phrases, & de la chûte heureuse des rimes redoublées dont on a fait, on ne sait pourquoi, un mérite particulier à Chapelle [1].

Molière, outre cela, s'est bien rarement permis un vers de sept syllabes sans l'accompagner d'un ou de plusieurs vers de la même coupe, tant son oreille étoit juste & délicate sur l'harmonie de cette espéce de versification.

Lodovico Dolce avoit imité l'*Amphitryon* de Plaute dans une pièce qui a pour titre *Il Marito*, imprimée à Venise en 1545. Le fameux *Dryden* a aussi traité ce sujet sur le théâtre de Londres, & Molière lui a beaucoup servi dans cet ouvrage qui, au rapport de M. le *Duchat*, est plein d'impiétés & de profanations : Molière ne lui en avoit pas donné l'exemple.

Madame de Montagut, dans sa 8[e] Lettre, datée de Vienne, parle d'une comédie d'*Amphitryon* qu'elle vit en 1716, dans cette capitale de l'Autriche. *La*

[1] Les rimes redoublées sont très-anciennes dans notre poëfie. Voy. Alain Chartier au Liv. des 4 Dames.

Ils ne sont bons qu'à seoir ou banc
Soubz cheminées
Quand leurs bouches sont avinées,
Et ils ont les bonnes vinées,
Lors comptant de leurs destinées...

farce commença, dit-elle, *par Jupiter qui tomboit amoureux en lorgnant à travers une ouverture de nuages ..... mais le plus plaisant étoit l'usage que Jupiter faisoit de sa métamorphose, car à peine le voyez-vous sous la figure d'Amphitryon, qu'au lieu de courir chez Alcmène avec les transports que Dryden lui prête, il fait appeler le Tailleur du Prince & lui filoute un manteau galonné. Il escroque encore à son Banquier un sac d'argent, à un Juif une bague de diamans; & l'intrigue enfin roule sur les chagrins que ces particuliers causent au véritable Amphitryon pour les dettes contractées par le Dieu.* C'est ce que les Allemands appelloient alors, dit la Dame Angloise, une piéce à *Brouhaha*.

Tout cela est fort ridicule sans doute, mais cela l'est-il beaucoup plus que la députation d'Hercule auprès des oiseaux, dans la comédie d'Aristophane? La salle d'audience est une cuisine bien fournie, & le Dieu demande à y établir sa demeure, comme feroit Arlequin parmi nous.



ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

JUPITER, ſous la figure d'Amphitryon.

MERCURE, ſous la figure de Soſie.

AMPHITRYON, Général des Thébains.

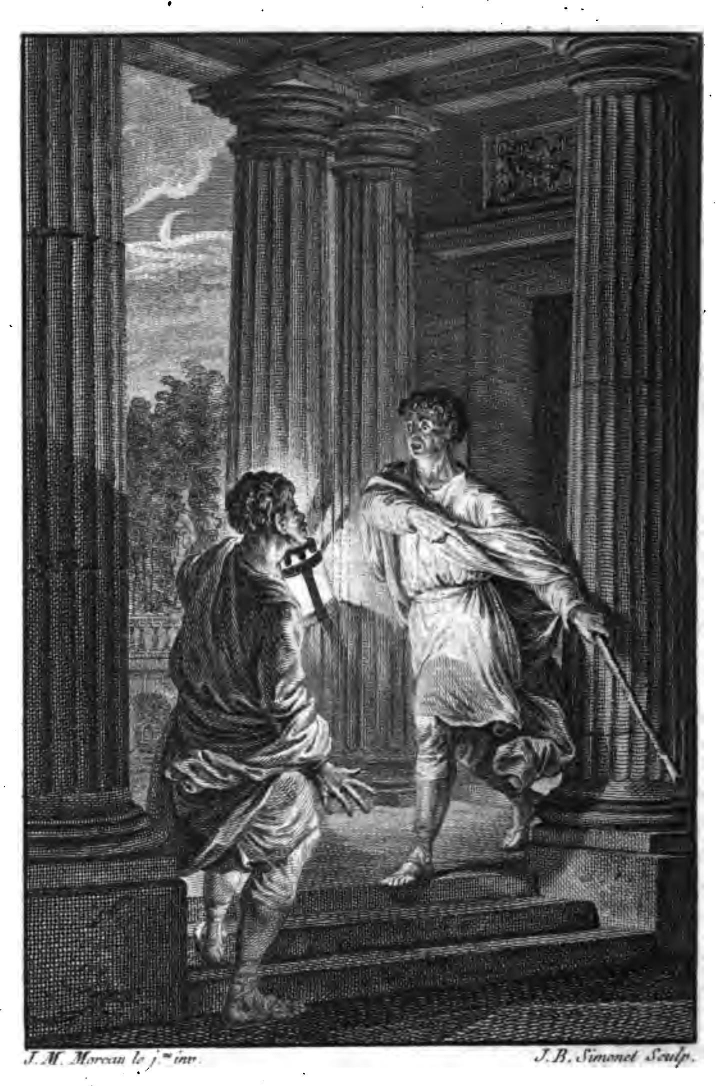
ALCMENE, femme d'Amphitryon.

CLÉANTHIS, ſuivante d'Alcmene, & femme de Soſie.

ARGATIPHONTIDAS,
NAUCRATES,
POLIDAS,
PAUSICLES,
} Capitaines Thébains.

SOSIE, valet d'Amphitryon.

La ſcène eſt à Thèbes, dans le Palais d'Amphitryon.



J. M. Moreau le j.ne inv. J. B. Simonet Sculp.

AMPHITRION

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

PROLOGUE.[1]

MERCURE, *sur un nuage ;* LA NUIT *dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau, charmante nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on desire ;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah, ah ! c'est vous, Seigneur Mercure ;
Qui vous eût deviné là, dans cette posture ?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir [a]
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas;
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans cesse,
Garder le décorum de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité;
Et que, pour leur indignité [b],
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante,
Où, par deux bons chevaux, en Dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'est pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poëtes assez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque Dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi;

Comme

Comme un messager de village ;
Moi qui suis, comme on sait, en terre & dans les cieux [c],
Le fameux messager du souverain des Dieux ;
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise,
Qu'on voit faire à ces Messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos aîles aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vîte,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT.

Laissons cela, Seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, je crois, ne vous ſont pas nouvelles,
Bien ſouvent, pour la terre, il néglige les cieux ;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniſer pour des beautés mortelles,
Et ſait cent tours ingénieux,
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a ſenti les coups,
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,
Amphitryon, ſon époux,
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme ; & reçoit, là-deſſous,
Un ſoulagement à ſes peines,
Dans la poſſeſſion des plaiſirs les plus doux.
L'état des mariés à ſes feux eſt propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'eſt aviſé d'avoir recours.
Son ſtratagême ici ſe trouve ſalutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguiſement ſeroit pour ne rien faire ;
Et ce n'eſt pas par tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter ; & je ne comprends pas
Tous les déguiſemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par là toutes ſortes d'états [d] :

Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.
Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur ;
Et sur-tout aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême ;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il sort tout-à-fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les transports que le cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage ;
Si dans les changemens où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas si par fois on en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs.

Tels changemens ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.
Ce Dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs;
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par son stratagême, il voit sa flamme heureuse,
Que peut-il souhaiter, & qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour satisfaire aux voeux de son ame amoureuse,
D'une nuit si délicieuse,
Fassent la plus longue des nuits;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déesse,
Vous êtes bien du bon tems!
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.

Lorsque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait est toujours bel & bon;
Et, suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en savez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés;
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémiſphère, avec ma ſuite obſcure,
Je vais faire une ſtation.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

(*Mercure deſcend de ſon nuage, & la Nuit traverſe le théâtre.*)

Fin du Prologue.





AMPHITRYON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

QUI va là? Hé? ma peur à chaque pas s'accroît [a].
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour!
Quoi, si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour [2]?

Soſie, à quelle ſervitude
Tes jours ſont-ils aſſujettis ?
Notre ſort eſt beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout ſoit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'aſſidu ſervice
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre ame inſenſée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ;
Et s'y veut contenter de la fauſſe penſée
Qu'ont tous les autres gens, que nous ſommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raiſon nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y conſent ;
Leur vue a ſur notre zèle
Un aſcendant trop puiſſant,
Et la moindre faveur d'un coup-d'œil careſſant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obſcurité,
Je vois notre maiſon, & ma frayeur s'évade.
Il me faudroit, pour l'ambaſſade,
Quelque diſcours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;

Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?
N'importe, parlons-en & d'estoc & de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille [b],
Dont ils se sont tenus loin?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mène,
Et cette lanterne [3] est Alcmène,
A qui je me dois adresser.
(*Sosie pose sa lanterne à terre.*)
Madame, Amphitryon mon maître & votre époux...
Bon. Beau début! L'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du desir qu'il a de se voir près de vous.
Ah, vraiment, mon pauvre Sosie,
A te revoir, j'ai de la joie au cœur.
Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
Bien répondu. *Comment se porte Amphitryon?*
Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!
Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon ame satisfaite?
Le plutôt qu'il pourra, Madame, assurément;

Mais bien plus tard que ſon cœur ne ſouhaite.
Ah ! *Mais quel eſt l'état où la guerre l'a mis ?*
Que dit-il ? Que fait-il ? Contente un peu mon ame ?
Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peſte, où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes ?
Que font les révoltés ; dis-moi, quel eſt leur ſort ?
Ils n'ont pu réſiſter, Madame, à notre effort,
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
Pris Télèbe d'aſſaut ; & déjà, dans le port,
Tout retentit de nos proueſſes.
Ah ! Quel ſuccès ; ô dieux ! Qui l'eût pu jamais croire ?
Raconte-moi, Soſie, un tel événement.
Je le veux bien, Madame ; &, ſans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-ſavamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, eſt de ce côté ;
(*Soſie marque les lieux ſur ſa main.*)
C'eſt une ville, en vérité,
Auſſi grande quaſi que Thèbe.
La rivière eſt comme là.
Ici nos gens ſe campèrent,
Et l'eſpace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Étoit leur infanterie ;

Et plus bas, du côté droit,
Étoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon, notre Roi;
Et voici le corps d'armée,
(*On fait un peu de bruit.*)
Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me semble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE *sans voir Mercure.*

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de ſiniſtre aventure,
Allons chez-nous achever l'entretien.

MERCURE *à part.*

Tu ſeras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE *ſans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur, me ſemble ſans pareille.
Il faut, depuis le tems que je ſuis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le ſoir pour le matin,
Ou que, trop tard, au lit, le blond Phœbus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin [4].

MERCURE *à part.*

Comme avec irrévérence [5]
Parle des Dieux ce maraud !
Mon bras ſaura bien tantôt
Châtier cette inſolence ;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant ſon nom avec ſa reſſemblance.

SOSIE *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah ! par ma foi, j'avois raiſon,
C'eſt fait de moi, chétive créature.
Je vois devant notre maiſon,
Certain homme, dont l'encolure
Ne me préſage rien de bon.
Pour faire ſemblant d'aſſurance,

Je veux chanter un peu d'ici.

(*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc eſt ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter & m'étourdir ainſi ?

(*A meſure que Mercure parle, la voix de Soſie s'affoiblit peu à peu.*)

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE *à part.*

Cet homme, aſſurément, n'aime pas la muſique.

MERCURE.

Depuis plus d'une ſemaine [6],
Je n'ai trouvé perſonne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras ſe perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE *à part.*

Quel diable d'homme eſt ceci ?
De mortelles frayeurs je ſens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant auſſi ?
Peut-être a-t-il dans l'ame autant que moi de crainte ;
Et que le drôle parle ainſi,
Pour me cacher ſa peur ſous une audace feinte.
Oui, oui, ne ſouffrons point qu'on nous croie un oiſon.
Si je ne ſuis hardi, tâchons de le paroître.
Faiſons-nous du cœur par raiſon.

Il eſt ſeul, comme moi; je ſuis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maiſon.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

(*à part.*)

Moi. Courage, Soſie.

MERCURE.

Quel eſt ton ſort, dis-moi?

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adreſſent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai deſſein d'aller.

MERCURE.

Ah! ceci me déplaît!

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître [7],
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même; & t'en voilà certain.

(Mercure donne un soufflet à Sosie.)

SOSIE.

Ah, ah! c'est tout de bon.

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tu-dieu, l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets?

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien,
Nous verrons bien autre chose,
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

Sosie veut s'en aller.

MERCURE *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pour quoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

SOSIE.

Quoi, tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez-nous ?

MERCURE.

Comment, chez-nous ?

SOSIE.

Oui, chez-nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien, que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom eſt ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Hé, comment ?

SOSIE.

Soſie.

MERCURE.

Écoute.

Sais-tu que de ma main je t'aſſomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ; de quelle rage eſt ton ame ſaiſie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Soſie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le menſonge horrible, & l'impudence extrême !
Tu m'oſes ſoutenir que Soſie eſt ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le ſoutiens par la grande raiſon
Qu'ainſi l'a fait des Dieux la puiſſance ſuprême ;

Et qu'il n'eſt pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâtons doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Juſtice, citoyens. Au ſecours, je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris!

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'eſt ainſi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne ſur moi mon manque de courage,
Et ce n'eſt pas en uſer bien.
C'eſt pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu ſûr n'eſt pas d'une belle ame;
Et le cœur eſt digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien es-tu Sosie à présent ; qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grace, fais treve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ; dis, traître ?

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux !
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;

Mais ton bâton, ſur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abuſois.

MERCURE.

C'eſt moi qui ſuis Soſie, & tout Thèbes l'avoue;
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Soſie?

MERCURE.

Oui, Soſie; &, ſi quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à ſoi.

SOSIE *à part.*

Ciel! me faut-il ainſi renoncer à moi-même,
Et, par un impoſteur, me voir voler mon nom?
Que ſon bonheur eſt extrême
De ce que je ſuis poltron!
Sans cela, par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents, je penſe,
Tu murmures je ne ſais quoi?

SOSIE.

Non; mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,

Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

MERCURE.

Passe;
Vas, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.*

Comment, tu peux?...

SOSIE.

Ah! tout doux,
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE.

Quoi! pendard, imposteur, coquin...

SOSIE.

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve, & reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis, est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille [8] ?
Et peut-on démentir cent indices pressans ?
Rêvai-je ? Est-ce que je sommeille ?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir [c] en ces lieux vers Alcmène sa femme ?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis ?
Ne suis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure,
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain ?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?
Pour m'empêcher d'entrer chez-nous,
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups ?
Ah ! tout cela n'est que trop véritable,
Et, plût au ciel, le fût-il moins !

Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête; ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme,
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène;
Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien;

Et jadis, en public, fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.

(*haut.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; &, sur elle, il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE *à part.*

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie ;
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il eſt déjà Soſie ;
Il pourroit bien encor l'être par la raiſon.
Pourtant, quand je me tâte, & que je me rappelle,
Il me ſemble que je ſuis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démêler ce que je voi ?
Ce que j'ai fait tout ſeul, & que n'a vu perſonne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut ſavoir.
Par cette queſtion il faut que je l'étonne ;
C'eſt de quoi le confondre, & nous allons le voir.
(*haut.*)
Lorſqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus ſeul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon ...

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches ſucculentes,
Dont je ſûs fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux ſe contentoient,

Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui ſe battoient.

SOSIE *bas à part.*

Cette preuve ſans pareille
En ſa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

(*haut.*)

Je ne ſaurois nier, aux preuves qu'on m'expoſe,
Que tu ne ſois Soſie ; & j'y donne ma voix.
Mais ſi tu l'es, dis-moi qui tu veux que je ſois.
Car encor faut-il bien que je ſois quelque choſe.

MERCURE.

Quand je ne ſerai plus Soſie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le ſuis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaiſie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon eſprit ſur les dents,
Et la raiſon à ce qu'on voit s'oppoſe.
Mais il faut terminer enfin par quelque choſe ;
Et le plus court pour moi, c'eſt d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la baſtonade.

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah ! qu'eſt ceci, grands Dieux ! Il frappe un ton plus fort ;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laiſſons ce diable d'homme, & retournons au port.
O juſte ciel! j'ai fait une belle ambaſſade.

MERCURE *ſeul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; & ſous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuſe Alcmène.

SCENE III.

JUPITER *ſous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLÉANTIS, MERCURE.

JUPITER.

DÉFENDEZ, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaiſirs en m'offrant votre vue;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
Qu'il eſt à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces ſoins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge, a volé les inſtans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a conſacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique [d],
Et j'en veux, pour témoin unique,
Celle qui peut m'en ſavoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits [e];
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Éloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le Général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler?
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont elle est menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente,
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé,

Et c'eſt, je vous l'avoue, une choſe charmante
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, ſi je l'oſe dire, un ſcrupule me gêne
Aux tendres ſentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,
Qu'à votre ſeule ardeur, qu'à ma ſeule perſonne,
Je duſſe les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMÈNE.

C'eſt de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau ſcrupule,
Dont s'embarraſſe votre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendreſſe,
Paſſe auſſi celle d'un époux;
Et vous ne ſavez pas, dans des momens ſi doux,
Quelle en eſt la délicateſſe!
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et ſe fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle & charmante Alcmène,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant,
Mais l'amant ſeul me touche, à parler franchement,

Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hymenée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs,
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule enfin dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu;
Et que, de votre cœur de bonté revêtu [g],
L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage;
Et j'aurois peur qu'on ne vous crut pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable,
Alcmene, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et, du retour au port, les momens sont pressés [h].

Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un tems m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne ſépare point ce qu'uniſſent les Dieux;
Et l'époux & l'amant me ſont fort précieux.

SCENE IV. [10]

CLÉANTHIS, MERCURE.

CLÉANTHIS *à part.*

O CIEL! que d'aimables careſſes
D'un époux ardemment chéri,
Et que mon traître de mari
Eſt loin de toutes ces tendreſſes.

MERCURE *à part.*

La nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ſes voiles;
Et, pour effacer les étoiles,
Le ſoleil, de ſon lit, peut maintenant ſortir.

CLÉANTHIS *arrêtant Mercure.*

Quoi, c'eſt ainſi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille ſuivre les pas?

CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLÉANTHIS.

Mais quoi, partir ainsi d'une façon brutale [11],
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale [1]?

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles!
Quinze ans de mariage épuisent les paroles;
Et, depuis un long tems, nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé! mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amans!
Il est certain âge où tout passe;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face,
A pousser les beaux sentimens.

CLÉANTHIS.

Quoi! ſuis-je hors d'état, perfide, d'eſpérer
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet inſigne bonheur,
De te voir, pour épouſe, une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne ſois point ſi femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment, de trop bien vivre, on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme eſt tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne ceſſe de m'aſſommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fauſſes tendreſſes,
De ces femmes aux beaux & louables talens,
Qui ſavent accabler leurs maris de careſſes,
Pour leur faire avaler l'uſage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te diſe?
Un mal d'opinion ne touche que les ſots;
Et je prendrois pour ma deviſe,
Moins d'honneur & plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment, tu ſouffrirois, ſans nulle répugnance,
Que j'aimaſſe un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, ſi je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatiguante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chere ame,
Il me faut ſuivre Amphitryon.

CLÉANTHIS *ſeule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il aſſez de réſolution?
Ah! que dans cette occaſion,
J'enrage d'être honnête femme!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIENS-ÇA, bourreau, viens-çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire;
Et que, pour te traiter comme je le desire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés?

SOSIE.

Non, je suis le valet, & vous êtes le maître;
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,

Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance [a],
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,
Ou, comme auprès des Grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger,
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire [b]...

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin?

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire [c];
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.
Paſſons. Sur les chemins que t'eſt-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ſes caprices,
Divers penchans en nous elle fait obſerver.
Les uns, à s'expoſer, trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conſerver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis . . .

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit,
Sur quel ton, & de quelle ſorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Enſuite ?

SOSIE.

On m'eſt venu troubler & mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmène;
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure;
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé [1].

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimathias maudit?
Est-ce songe? est-ce yvrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole,
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez-nous;
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;

Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard & dispos;
Et n'ayant d'autre inquiétude,
Que de battre & casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non; vous avez raison; & la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé!

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, ſans une peine extrême.
Je me ſuis, d'être deux, ſenti l'eſprit bleſſé;
Et long-tems d'impoſteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vu que c'étoit moi, ſans aucun ſtratagême;
Des pieds juſqu'à la tête, il eſt comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes.
Enfin deux gouttes de lait
Ne ſont pas plus reſſemblantes;
Et, n'étoit que ſes mains ſont un peu trop peſantes,
J'en ſerois fort ſatisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte!
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maiſon?

SOSIE.

Bon, entré? Hé, de quelle ſorte?
Ai-je voulu jamais entendre de raiſon?
Et ne me ſuis-je pas interdit notre porte?

AMPHITRYON.

Comment donc?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos ſent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu?

SOSIE.

Vraiment!

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainsi!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages [2].
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut,
C'est un drôle qui fait des rages [d].

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raiſon aſſez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même ſorte?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuſte que moi;
Ce moi, qui s'eſt de force emparé de la porte;
Ce moi, qui m'a fait filer doux;
Ce moi, qui le ſeul moi veut être;
Ce moi, de moi-même jaloux;
Ce moi, vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'eſt fait connoître;
Enfin ce moi, qui ſuis chez nous;
Ce moi, qui s'eſt montré mon maître;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il ſe ſoit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, ſi j'ai bu que de l'eau;
A mon ſerment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au ſommeil tes ſens ſe ſoient portés,

Et qu'un ſonge fâcheux, dans ſes confus myſtères,
T'ait fait voir toutes les chimères,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout auſſi peu. Je n'ai point ſommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé [4],
J'étois bien éveillé ce matin, ſur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Soſie
Quand il m'a ſi bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impoſe ſilence.
C'eſt trop me fatiguer l'eſprit;
Et je ſuis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les ſottiſes qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les diſcours ſont des ſottiſes [5],
Partant d'un homme ſans éclat.
Ce ſeroient paroles exquiſes,
Si c'étoit un Grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons ſans davantage attendre.
Mais Alcmène paroît avec tous ſes appas;
En ce moment, ſans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va ſurprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRYON, CLÉANTHIS, SOSIE.

ALCMENE *sans voir Amphitryon.* 6

ALLONS, pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des succès glorieux,
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
(*appercevant Amphitryon.*)
O Dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le ciel, qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaisir soit revu de sa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame!

ALCMENE.

Quoi, de retour si-tôt?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce *Quoi si-tôt de retour?*

En ces occasions n'est guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flatter, en moi-même,
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment desiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême,
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRYON.

Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue;
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois, de votre cœur,
D'autres transports de joie & de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;
Et, si vous vous plaignez de moi,

Je ne ſais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous ſatisfaire.
Hier au ſoir, ce me ſemble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie aſſez tendre,
Et rendre aux ſoins de votre amour,
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment ?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les ſoudains mouvemens d'une entière allégreſſe ?
Et le tranſport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendreſſe ?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous-là ?

ALCMENE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable ;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce ſoudain retour,
Ma ſurpriſe ſoit ſi coupable.

AMPHITRYON.

Eſt-ce que du retour que j'ai précipité,
Un ſonge, cette nuit, Alcmène, dans votre ame
A prévenu la vérité ?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,

Votre cœur se croit, vers ma flamme,
Assez amplement acquitté?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change [e],
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

AMPHITRYON.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion,
Il n'eſt guère de jeu, que trop loin on ne mène.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Eſt-ce donc que, par-là, vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Eſt-ce donc que, par cette feinte,
Vous deſirez vous égayer?

AMPHITRYON.

Ah! de grace, ceſſons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons ſérieuſement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'eſt trop pouſſer l'amuſement;
Finiſſons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! Vous oſez me ſoutenir en face,
Que, plutôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes ſur le ſoir?

AMPHITRYON.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès avant l'aurore [f],
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne feroit étonné?
Sosie.

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmène, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi,
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats?
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras?

En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRYON.

Quoi! Je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment?

ALCMENE *montrant le nœud de diamans à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,
Monsieur: la feinte est inutile.

AMPHITRYON *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah ciel! O juste ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en uſer de la ſorte ;
Et vous en devriez avoir confuſion.

AMPHITRYON.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place eſt vuide.
Il faut que, par magie, on ait ſu le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il ſoit venu ſans guide,
Vers celle qu'il a ſu qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir ſur les choſes préſide,
Quelle eſt cette aventure, & qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide ?

SOSIE *à Amphitryon.*

Si ſa bouche dit vrai, nous avons même ſort ;
Et, de même que moi, Monſieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner ſi fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

AMPHITRYON *à part.*

O ciel ! quel étrange embarras !

Je vois des incidens qui paſſent la nature ;
Et mon honneur redoute une aventure,
Que mon eſprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve ſenſible,
A me nier encor votre retour preſſé ?

AMPHITRYON.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il eſt poſſible,
Me conter ce qui s'eſt paſſé.

ALCMENE.

Puiſque vous demandez un récit de la choſe,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cauſe,
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les ſoucis importans, qui vous peuvent ſaiſir,
Vous ont-ils fait ſi vîte en perdre la mémoire ?

AMPHITRYON.

Peut-être; mais enfin vous me ferez plaiſir
De m'en dire toute l'hiſtoire.

ALCMENE.

L'hiſtoire n'eſt pas longue. A vous je m'avançai,
Pleine d'une aimable ſurpriſe;
Tendrement je vous embraſſai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une repriſe.

AMPHITRYON *à part.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir [h], les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné,
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre & si passionné.

AMPHITRYON *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas ;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher.
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes ;
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble ?

ALCMENE.

Assûrément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON *à part.*

Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assûrer trembloit mon feu jaloux [i].

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande ?
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non, ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCMENE.

Ah ! quel emportement.

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, & que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger ? & quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne ſais pas ; mais ce n'étoit pas moi,
Et c'eſt un déſeſpoir, qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de ſoi ;
Et l'impoſture eſt effroyable.
C'eſt trop me pouſſer là-deſſus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces tranſports confus,
Un prétexte à briſer les nœuds d'un hymenée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours ſont ſuperflus ;
Et me voilà déterminée
A ſouffrir qu'en ce jour nos liens ſoient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'eſt bien à quoi, ſans doute, il faut vous préparer.
C'eſt le moins qu'on doit voir ; & les choſes peut-être
Pourront n'en pas là demeurer [k].
Le deshonneur eſt ſûr, mon malheur m'eſt viſible,
Et mon amour en vain voudroit me l'obſcurcir.
Mais le détail encor ne m'en eſt pas ſenſible,
Et mon juſte courroux prétend s'en éclaircir.

Votre frère déjà peut hautement répondre,
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté;
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inoui;
Et, dans les mouvemens d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi

SOSIE.

Monsieur...

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLÉANTHIS *à Alcmène.*

Faut-il...

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, & ne suis point mes pas.



SCENE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS *à part.*

IL faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle;
Mais le frère, sur le champ,
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'est içi, pour mon maître, un coup assez touchant;
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant[1];
Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLÉANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder.
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être[7]?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

Dieu te gard, Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Ah, ah ! tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous !

SOSIE.

Mon Dieu ! Qu'as-tu ? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises ?

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu, sur rien ? Dis ?

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose ;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infame,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux ?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être [m],
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

SOSIE.

Et quel ?

CLÉANTHIS.

Quoi ! tu fais l'ingénu.
Eſt-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

SOSIE.

Non, je ſais fort bien le contraire ;
Mais, je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu de je ne ſais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuſer par ce trait...

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état, où je puis avoir fait
Des choſes dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te ſouviens point du tout de la manière
Dont tu m'as ſu traiter étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport,
Je ſuis équitable & ſincère,
Et me condamnerai, moi-même, ſi j'ai tort.

CLÉANTHIS.

Comment ! Amphitryon m'ayant ſu diſpoſer,
Juſqu'à ce que tu vins, j'avois pouſſé ma veille ;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille,
De ta femme il fallut moi-même t'aviser;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, & me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon.

CLÉANTHIS.

Comment, bon?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage!
J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur;
Mais, à tous mes discours tu fus comme une souche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE *à part.*

Courage.

CLÉANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi, je ne couchai point?

CLÉANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible!

CLÉANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;
C'est de tous les affronts, l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé,
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE *à part.*

Vivat Sosie.

CLÉANTHIS.

Hé quoi! ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLÉANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLÉANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai, dans l'ame, une raison très-forte;
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLÉANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non, je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLÉANTHIS.

Quelle est cette frayeur, & sachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est yvre,
Que, de sa femme, on se doit abstenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans, & qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre!

CLÉANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils réglent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains:

Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;
Et sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs loix sévères,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLÉANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal ;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal
A remplir les devoirs de l'amour conjugal ;
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux ;
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups [n],
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi?

CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche! que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Gardes-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV. [8]

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER *à part.*

Je viens prendre le tems de rappaiser [o] Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder;
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.

(*à Cléanthis.*)

Alcmène est là-haut, n'est-ce pas?

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui [p] m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi [q].

SCENE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?

CLÉANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien [r].

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,

Si le diable les prenoit tous.

CLÉANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

SCENE VI.[10]

JUPITER, ALCMENE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer ?

Hélas ! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi...

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige.
(*haut.*)
Souffrez que mon cœur...

CLÉANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui [p] m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi [q].

SCENE V.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLÉANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?

CLÉANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien [r].

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,

Si le diable les prenoit tous.

CLÉANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

SCENE VI.[10]

JUPITER, ALCMENE, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

VOULEZ-VOUS me désespérer?
Hélas! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi...

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur m'afflige.
(*haut.*)
Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non, ne ſuivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne ſerez pas.

JUPITER.

Ce vous eſt une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop ſerré,
Pour pouvoir un moment en être ſéparé.
Je vous ſuivrai par tout, Alcmène.

ALCMENE.

Et moi, par-tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je ſuis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monſtre effroyable;
Un monſtre cruel, furieux,
Et dont l'approche eſt redoutable;
Comme un monſtre à fuir en tous lieux.
Mon cœur ſouffre, à vous voir, une peine incroyable.
C'eſt un ſupplice qui m'accable;
Et je ne vois rien ſous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous ſupportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage;
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder?

ALCMENE.

Ah! juste ciel! Cela se peut-il demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! d'un esprit plus adouci...

ALCMENE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
Est-ce là cet amour si tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas; & vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour, tendre & passionné,
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.

C'eſt, en ſa place, un courroux inflexible,
Un vif reſſentiment, un dépit invincible,
Un déſeſpoir d'un cœur juſtement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront ſenſible,
Autant qu'il eſt d'accord de vous avoir aimé;
Et c'eſt haïr autant qu'il eſt poſſible.

JUPITER.

Hélas! que votre amour n'avoit guère de force,
Si de ſi peu de choſe on le peut voir mourir.
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! c'eſt cela dont je ſuis offenſée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins bleſſée.
La jalouſie a des impreſſions,
Dont bien ſouvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus ſage, en ces occaſions,
Sans doute, avec aſſez de peine,
Répond de ſes émotions.
L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abuſé,
A de quoi ramener une ame qu'il offenſe;
Et, dans l'amour qui lui donne naiſſance,
Il trouve au moins, malgré toute ſa violence,
Des raiſons pour être excuſé.

De ſemblables tranſports contre un reſſentiment,
Pour défenſe, toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aiſément
A ce dont on n'eſt pas le maître.
Mais que, de gayeté de cœur,
On paſſe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, ſans cauſe, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Bleſſer la tendreſſe & l'honneur
D'un cœur qui cherement nous aime;
Ah! c'eſt un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon, Alcmène, il ſe faut rendre.
Cette action, ſans doute, eſt un crime odieux,
Je ne prétends plus la défendre.
Mais ſouffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au votre à qui ſe prendre
De ce tranſport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal,
C'eſt l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce tranſport brutal,
Et, de vous offenſer, ſon cœur n'eſt point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penſer,
Trop de reſpect & de tendreſſe;
Et, ſi de faire rien à vous pouvoir bleſſer
Il avoit eu la coupable foibleſſe,

De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux eſt ſorti de ce reſpect ſoumis
Où pour vous l'on doit toujours être;
A ſon dur procédé l'époux s'eſt fait connoître;
Et, par le droit d'hymen, il s'eſt cru tout permis.
Oui, c'eſt lui qui, ſans doute, eſt criminel vers vous,
Lui ſeul a maltraité votre aimable perſonne;
Haïſſez, déteſtez l'époux,
J'y conſens, & vous l'abandonne.
Mais, Alcmène, ſauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offenſe vous donne;
N'en jetez pas ſur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le puniſſez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! toutes ces ſubtilités
N'ont que des excuſes frivoles,
Et, pour les eſprits irrités,
Ce ſont des contre-tems que de telles paroles!
Ce détour ridicule eſt en vain pris par vous.
Je ne diſtingue rien en celui qui m'offenſe,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans ſa juſte violence,
Sont confondus & l'amant & l'époux.
Tous deux, de même ſorte, occupent ma penſée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame bleſſée,

Tous deux ils ſont peints à mes yeux;
Tous deux ſont criminels, tous deux m'ont offenſée,
Et tous deux me ſont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puiſque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raiſon, lorſque vous m'immolez
A vos reſſentimens, en coupable victime.
Un trop juſte dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'eſt, avec droit, que mon abord vous chaſſe,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'eſt aucune horreur que mon forfait ne paſſe,
D'avoir offenſé vos beaux yeux.
C'eſt un crime à bleſſer les hommes & les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramaſſe
Tous ſes traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux;
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puiſſe jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,

Me refuſe la grace où j'oſe recourir ;
Il faut qu'une atteinte ſoudaine
M'arrache, en me faiſant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne ſaurois plus ſouffrir.
Oui, cet état me déſeſpère.
Alcmène, ne préſumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos céleſtes appas,
Je puiſſe vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, ſous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triſte cœur ;
Et, de mille vautours, les bleſſures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur.
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer ;
S'il n'eſt point de pardon que je doive eſpérer,
Cette épée auſſi-tôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un miſérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puiſqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en deſcendant au ténébreux ſéjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramene ;
Et ne laiſſe en votre ame, après ce triſte jour,
Aucune impreſſion de haine,
Au ſouvenir de mon amour.
C'eſt tout ce que j'attends pour faveur ſouveraine.

ALCMENE.

Ah ! trop cruel époux.

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conſerver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque reſſentiment qu'un outrage nous cauſe,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expoſe,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïſſez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offenſe
Ne puiſſe de mon cœur, juſqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le tranſport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puiſque, pour vous venger, je vous offre ma mort?

Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.
(*Sosie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.*)
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas! ce que je puis résoudre
Paroît bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne
Mon cœur a trop su me trahir;
Dire qu'on ne sauroit haïr,
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse...

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Vas, Sosie, & dépêche-toi;
Vois, dans les doux transports dont mon ame est charmée,

Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.
(*bas à part.*)
Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCENE VII.

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HÉ BIEN! tu vois, Cléanthis, ce ménage,
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment. Cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi! tu ne veux pas?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère,
Tant pis pour toi.

CLÉANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;
Et je veux être, à mon tour, en colere.

CLÉANTHIS.

Vas, vas, traître, laiſſe-moi faire;
On ſe laſſe, par fois, d'être femme de bien.

Fin du ſecond acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.[12]

Oui, ſans doute, le ſort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je ſuis las.
Il n'eſt point de deſtin plus cruel, que je ſache.
Je ne ſaurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.
Mille fâcheux cruels, qui ne penſent pas l'être,
De nos faits avec moi, ſans beaucoup me connoître,
Viennent ſe réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du ſouci qui me bleſſe,
De leurs embraſſemens, & de leur allégreſſe,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger [a].
En vain à paſſer je m'apprête,
Pour fuir leurs perſécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expreſſions,
Je réponds d'un geſte de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! qu'on eſt peu flatté de louange & d'honneur [b],
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorſque, dans l'ame, on ſouffre une vive douleur;

Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
Pour avoir le repos du cœur!
Ma jalousie, à tout propos,
Me promene sur ma disgrace;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
On leve les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des ressemblances,
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser,
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
Un homme pour époux se puisse supposer;
Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par-tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère,
Qui, sur ses sens troublés, ait su prendre crédit.
Ah! fasse le ciel équitable,

Que

Que ce penſer ſoit véritable ;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'eſprit.

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE *ſur le balcon de la maiſon d'Amphitryon, ſans être vu, ni entendu par Amphitryon.*

COMME l'amour ici ne m'offre aucun plaiſir,
Je m'en veux faire au moins qui ſoient d'autre nature,
Et je vais égayer mon ſérieux loiſir
A mettre Amphitryon hors de toute meſure.
Cela n'eſt pas d'un Dieu bien plein de charité ;
Mais auſſi ce n'eſt pas ce dont je m'inquiete ;
Et je me ſens, par ma planete,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte.

MERCURE.

Holà, tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRYON *ſans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRYON *appercevant Mercure, qu'il prend pour Sosie.*

Ah! ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoi, tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non?
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien! Sosie, oui, c'est mon nom;
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moi, pendard! ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, ſi tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître! Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre;
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oſer parler ſur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre inſtance,
Je t'enverrai d'ici des meſſagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O ciel! vit-on jamais une telle inſolence?
La peut-on concevoir d'un ſerviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien! qu'eſt-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux aſſez conſidéré?
Comme il les écarquille, & paroît effaré!
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudens propos.
Que tu groſſis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre ſur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! quelle vision.
Dis-nous un peu. Quel est le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment encore?

MERCURE.

Étoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Étoit-il vieux ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups!

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire ſans eau.

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracherai cette langue, ſans doute.

MERCURE.

Paſſe, mon pauvre ami, crois-moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je reſpecte le vin. Vas-t-en, retire-toi,
Et laiſſe Amphitryon dans les plaiſirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon eſt là-dedans?

MERCURE.

Fort bien.
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Eſt auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaiſir de s'être rajuſtés [c].

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne puniſſe
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRYON *ſeul.*

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon eſprit?
Et, ſi les choſes ſont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flamme!
A quel parti me doit réſoudre ma raiſon?
Ai-je l'éclat, ou le ſecret à prendre [d]?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maiſon?
Ah! faut-il conſulter, dans un affront ſi rude?
Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.



SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS *dans le fond du théâtre.*

SOSIE *à Amphitryon.*

MONSIEUR, avec mes ſoins, tout ce que j'ai pu faire,
C'eſt de vous amener ces Meſſieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah ! vous voilà.

SOSIE.

Monſieur.

AMPHITRYON.

Inſolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi ?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainſi.

SOSIE.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous ?

AMPHITRYON *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, miſérable ?

SOSIE *à Naucrates & à Polidas.*

Holà, Meſſieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ah ! de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi ſuis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?

(*à Naucrates.*)

Laiſſez-moi ſatisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorſque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'eſt.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Daignez-nous dire au moins quel peut être ſon crime.

SOSIE.

Meſſieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment, il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nés ;
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrénés.

(*voulant le frapper.*)

Ah ! coquin.

SOSIE *tombant à genoux.*

Je ſuis mort.

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Calmez cette colère.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS *à Sosie.*

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où, tout-à-l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé ?
Ces Messieurs sont ici, pour rendre témoignage,
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message ;
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une âme satisfaite

D'avoir, d'Alcmène, appaisé le courroux.

(*Sosie se relève.*)

AMPHITRYON.

O ciel! chaque instant, chaque pas,
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre!
Et dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire, ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez-vous, il vient de nous conter,
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.
Débrouillons ce mystère, & sachons notre sort.
Hélas! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.

(*Amphitryon frappe à la porte de sa maison.*)

SCENE V.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

QUEL bruit à deſcendre m'oblige?
Et qui frappe en maître où je ſuis?

AMPHITRYON.

Que vois-je, juſtes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel! quel eſt ce prodige.
Quoi? deux Amphitryons ici nous ſont produits!

AMPHITRYON *à part.*

Mon ame demeure tranſie.
Hélas! je n'en puis plus, l'aventure eſt à bout;
Ma deſtinée eſt éclaircie
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards ſur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre eſt ſemblable.

SOSIE *paſſant du côté de Jupiter.*

Meſſieurs, voici le véritable;
L'autre eſt un impoſteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suſpend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'eſt trop être éludé [e] par un fourbe exécrable,
Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.

NAUCRATES *à Amphitryon qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi.

NAUCRATES.

Dieux! que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir d'un impoſteur les lâches trahiſons.

JUPITER.

Tout beau. L'emportement eſt fort peu néceſſaire;
Et, lorſque, de la ſorte, on ſe met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaiſes raiſons.

SOSIE.

Oui, c'eſt un enchanteur, qui porte un caractère,
Pour reſſembler aux maîtres des maiſons.

AMPHITRYON *à Soſie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître eſt homme de courage,
Et ne ſouffrira point que l'on batte ſes gens.

AMPHITRYON.

Laiſſez-moi m'aſſouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au ſang d'un ſcélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne ſouffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi ! mon honneur de vous reçoit ce traitement ?
Et mes amis d'un fourbe embraſſent la défenſe ?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obſtacle à mon reſſentiment ?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Faſſent nos réſolutions,
Lorſque, par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure ſuſpendue ?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du ſalut des Thébains le glorieux appui ;
Mais nous le voyons tous auſſi paroître en lui ;
Et ne ſaurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'eſt point douteux,
Et l'impoſteur, par nous, doit mordre la pouſſière,
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'eſt un coup trop haſardeux,
Pour l'entreprendre ſans lumière.
Avec douceur, laiſſez-nous voir
De quel côté peut être l'impoſture;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui, vous avez raiſon; & cette reſſemblance,
A douter de tous deux, vous peut autoriſer.
Je ne m'offenſe point de vous voir en balance;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main;
C'eſt un mauvais moyen d'éclaircir ce myſtère,
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
L'un de nous eſt Amphitryon;
Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'eſt à moi de finir cette confuſion;
Et je prétends me faire à tous ſi bien connoître,
Qu'aux preſſantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même ſoit d'accord du ſang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus, de rien dire, aucune occaſion.

C'eſt aux yeux des Thébains que je veux avec vous,
De la vérité pure, ouvrir la connoiſſance;
Et la choſe, ſans doute, eſt aſſez d'importance;
Pour affecter la circonſtance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage;
Sa vertu, que l'éclat de ce déſordre outrage,
Veut qu'on la juſtifie; & j'en vais prendre ſoin.
C'eſt à quoi mon amour envers elle m'engage;
Et des plus nobles chefs je fais un aſſemblage,
Pour l'éclairciſſement, dont ſa gloire a beſoin;
Attendant avec vous ces témoins ſouhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table,
Où vous a Soſie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, Meſſieurs, ce mot termine
Toute l'irréſolution;
Le véritable Amphitryon,
Eſt l'Amphitryon où l'on dîne [f].

AMPHITRYON.

O ciel! puis-je plus bas me voir humilié.
Quoi! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'impoſteur à mes yeux vient de dire;
Et que, dans la fureur que ce diſcours m'inſpire,
On me tienne le bras lié?

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre,
L'éclairciſſement, qui doit rendre
Les reſſentimens de ſaiſon.
Je ne ſais pas s'il impoſe [g];
Mais il parle ſur la choſe
Comme s'il avoit raiſon.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'impoſture.
Thébes en a pour moi de tout autres que vous;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juſte courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends; & ſaurai décider
Le différend en leur préſence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader;
Mais rien ne te ſauroit ſauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos
Je ne daigne à préſent répondre;
Et tantôt je ſaurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le ciel même, le ciel ne t'y ſauroit ſouſtraire;
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

JUPITER.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux ;
Et chez-moi venons à main forte,
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

POINT de façon, je vous conjure ;
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes toute cette aventure
Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites trêve, Messieurs, à toutes vos surprises ;
Et pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(*seul.*)

Que je vais m'en donner, & me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises !
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

ARRÊTE. Quoi, tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuisine ?

SOSIE.

Ah ! de grace, tout doux.

MERCURE.

Ah ! vous y retournez.
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas ! brave & généreux moi,
Modere-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant-à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeler de ce nom,
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à-la-fois,
Posséder sous un même maître.

Pour Sosie, en tous lieux, on sait me reconnoître;
Je souffre bien que tu le sois,
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non, c'est assez d'un seul: & je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage;
Je serai le cadet, & tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non, un frere incommode, & n'est pas de mon goût,
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise;
En cette qualité, souffre-moi près de toi.
Je te serai par-tout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable eſt la loi.
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace,
Mille coups en ſeront le fruit.

SOSIE.

Las! A quelle étrange diſgrace,
Pauvre Soſie, es-tu réduit?

MERCURE.

Quoi! ta bouche ſe licencie
A te donner encore un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'eſt pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Soſie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du dîné, l'on chaſſa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénéſie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te roſſerois, ſi j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé?

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te demanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE *seul.*

O ciel! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cédons au sort dans notre affliction,
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie:
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE *dans un coin du Théâtre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

ARRÊTEZ LA, Messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLES.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame

AMPHITRYON.

Ah! de tous les côtés, mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flamme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et, sans consentement, l'innocence y périt.

De ſemblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raiſon bien ſouvent les pardonne,
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarraſſe point là-dedans ma penſée;
Mais je hais vos Meſſieurs de leurs honteux délais,
Et c'eſt un procédé dont j'ai l'ame bleſſée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baiſſée,
Se jeter dans ſes intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Écouter, d'un ami, raiſonner l'adverſaire,
Pour des hommes d'honneur n'eſt point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me ſauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ſes tranſports,
Par bailler, ſans autre myſtère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit ſur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE *à Amphitryon.*

Je viens, Monſieur, ſubir, à deux genoux,
Le juſte châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un ſeul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chaſſé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne ſongeois pas qu'en effet
Je m'attendois là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil deſtin,
Monſieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me deſ-Soſie enfin,
Comme on vous deſ-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'eſt-il pas mieux de voir s'il vient perſonne [b].

SCENE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLÉANTHIS.

O CIEL !

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainſi ?
Quelle eſt la peur que je t'inſpire ?

CLÉANTHIS.

Las ! Vous êtes là-haut, & je vous vois ici !

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ne vous preſſez point, le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on deſire ;
Et qui, ſi l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble & de ſouci.



SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous, & ſachez, par avance,
Que c'eſt le grand maître des Dieux,
Que, ſous les traits chéris de cette reſſemblance,
Alcmène a fait du ciel deſcendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je ſuis Mercure,
Qui, ne ſachant que faire, ai roſſé tant ſoit peu
Celui dont j'ai pris la figure;
Mais, de s'en conſoler, il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi, Monſieur le Dieu, je ſuis votre valet,
Je me ſerois paſſé de votre courtoiſie.

MERCURE.

Je lui donne à préſent congé d'être Soſie,
Je ſuis las de porter un viſage ſi laid;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroiſie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.
(*Mercure s'envole dans le ciel.*)

SOSIE.

Le ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie!
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

REGARDE, Amphitryon, quel est ton imposteur;
Et, sous tes propres traits, vois Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aisément le connoître;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix & la douceur.
Mon nom qu'incessamment toute la terre adore,
Étouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore;
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,
De se voir le rival du souverain des Dieux.

Je n'y vois pour ta flamme, aucun lieu de murmure,
Et c'eſt moi, dans cette aventure,
Qui, tout Dieu que je ſuis, dois être le jaloux;
Alcmène eſt toute à toi, quelque ſoin qu'on emploie,
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'eſt point d'autre voie
Que de paroître ſon époux;
Que Jupiter, orné de ſa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de ſa foi;
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a, par ſon cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter ſait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a ſoufferts;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;
Chez toi doit naître un fils qui, ſous le nom d'Hercule,
Remplira de ſes faits tout le vaſte univers.
L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,
Fera connoître à tous que je ſuis ton ſupport;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton ſort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces eſpérances données.
C'eſt un crime que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des deſtinées.

(*Il ſe perd dans les nues.*)

NAUCRATES.

Certes, je ſuis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Meſſieurs, voulez-vous bien ſuivre mon ſentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes,
C'eſt un mauvais embarquement;
Et d'une & d'autre part, pour un tel compliment,
Les phraſes ſont embarraſſantes.
Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et ſa bonté, ſans doute, eſt pour nous ſans ſeconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur,
Tout cela va le mieux du monde;
Mais enfin coupons aux diſcours [i];
Et que chacun chez ſoi doucement ſe retire.
Sur telles affaires toujours
Le meilleur eſt de ne rien dire.



REMARQUES GRAMMATICALES

SUR AMPHITRYON.

PROLOGUE.

[a] » *Me trouvant las pour ne pouvoir fournir*, ne » se diroit pas aujourd'hui.

[b] » *Pour leur indignité*, a paru impropre.

[c] » *En terre & dans les cieux*, l'exactitude de- » manderoit *sur la terre & dans les cieux.*

[d] » *Goûter toute sorte d'états*, l'exactitude de- » manderoit *goûter de...*

[e] » *Vous avez... un bruit de*, ne se diroit pas au- » jourd'hui.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

[a] » *S'accroit* & *est*, ne riment plus.

[b] » *Combien de gens font-ils*, quelques-uns au- » roient voulu supprimer *ils.*

SCENE II.

[c] » *Commis à venir*, on diroit aujourd'hui *char- » gés de venir.*

SCENE III.

d „ *Dans la bouche publique*, pour *par la bouche* „ *du public*, a paru impropre.

e „ *Les ſenſibles endroits*, pour *les endroits ſen-* „ *ſibles*.

f „ *Du coup dont elle eſt menacée*. (Pag. 461.) Il y „ a des Éditions qui portent *on*, au lieu d'*elle*, ce „ qui ſauve l'équivoque.

g „ *De bonté revêtu*, a paru cheville & mal écrit.

h „ *Du retour au port les momens ſont preſſés*, a „ paru mal écrit. Toute cette ſcène a paru dure- „ ment, languiſſamment & négligemment écrite.

SCENE IV.

i „ *Pour regale*. Tous les anciens Dictionnaires „ écrivent *régal* comme aujourd'hui, à l'exception „ de Richelet, qui cite Molière, & de la première „ édition du Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, „ année 1694, qui écrit auſſi *regale*.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

a „ *A L'AVANCE*, quelques-uns ont douté ſi „ on pouvoit dire *à l'avance* pour *d'avance*.

b „ *Que je t'avois ſu preſcrire*, pour *que je t'avois* „ *preſcrit*, a paru oiſeux à quelques-uns, d'autres „ ont cru que la poëſie pouvoit le permettre.

[c] » *Vous n'avez rien qu'à dire*, ne se passeroit pas » aujourd'hui, si ce n'est peut-être dans la bouche » d'un paysan.

[d] » *Qui fait des rages*, pour *qui fait rage*, ne se » dit pas.

SCENE II.

[e] » *Pour change*, au lieu de *pour équivalent*, *pour* » *réponse*, a paru impropre en cet endroit.

[f] » *Dès avant l'aurore*, on diroit aujourd'hui » *avant l'aurore*.

[g] » *A vous je m'avançai*, quelques-uns ont douté » si on disoit *avancer à quelqu'un*.

[h] » *L'aise de me revoir*, quelques-uns ont douté » qu'on pût dire aujourd'hui *l'aise* pour *la joie*.

[i] » *Trembloit mon feu jaloux*, *feu* pour *amour*, a » paru impropre.

[k] » *N'en pas là demeurer*, pour *n'en pas demeu-* » *rer là*, ne se dit pas.

SCENE III.

[l] » *Quelque chose approchant*, l'exactitude de- » mande *d'approchant*.

[m] » *Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être*; » ce *peut-être* a paru mal placé pour la construction, » &, de plus, redondant, à moins qu'on ne sup- » prime *donc*.

» Je

[n] » *Je garde tous les coups*, pour *je garde toute* » *l'impression*, a paru impropre.

SCENE IV.

[o] » *Rappaiser* n'est plus François, & peut-être ne » l'a jamais été pour dire *appaiser*.

[p] » *Et qui m'a défendu*, ce second *qui* se rapporte » à Alcmène pour le sens, &, pour la construction, » à *inquiétude*.

[q] » *Elle ne sera pas pour moi; elle*, est équivoque » grammaticalement.

SCENE V.

[r] » *N'en vaut rien... Cela se dit dans le courroux.* » Ces deux rimes masculines sont une faute.

SCENE VI.

[s] » Toute cette scène a paru traînante & mal » écrite.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

[a] » *De leurs embrassemens, & de leur allégresse,*
» *Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.*
» Ce tour a paru barbare.

[b] » *Flatté de louange & d'honneurs.* Cela n'est pas » François. Cette scène n'a paru guère mieux écrite » que la précédente.

SCENE II.

c „ *De s'être rajustés*, pour *de s'être raccommodés*, „ ne se diroit plus.

SCENE III.

d „ *Ai-je l'éclat, où le secret à prendre?* n'est pas „ François, pour dire, *ai-je à prendre le parti de* „ *l'éclat ou du secret?*

SCENE V.

e „ *Etre éludé*, pour *être joué*, ne se dit pas.

f „ *L'Amphitryon où l'on dîne*, est devenu pro„ verbe, ce qui sauve l'incorrection. Quelques-uns „ ont pourtant cru qu'on pouvoit dire *où*, pour *chez* „ *qui*.

g „ *S'il impose*, il faut *s'il en impose*.

SCENE VIII.

h „ *S'il vient personne*, il faut *s'il ne vient personne*.

SCENE DERNIERE.

i „ *Coupons au discours*, pour *tranchons le dis*„ *cours*, ne se diroit pas aujourd'hui.



OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR AMPHITRYON.

PROLOGUE.

1 Moliere, après avoir vu qu'il ne pouvoit tirer aucun parti du Prologue de Plaute, ne recourut point à *Lucien* comme l'a dit Bayle même. Ce fut dans la scène première du premier acte de l'*Amphitryon* latin qu'il puisa la fable charmante du sien. Mercure déjà sous la forme de Sosie s'adresse à la Nuit, & l'invite à continuer de rallentir sa marche pour prolonger les plaisirs de Jupiter, & il assure la Déesse de la reconnoissance du maître des Dieux.

Perge Nox ut occœpisti : gere patri morem meo,
Optumè, optumo, optumam operam das, datam pulchrè locas.

Il n'en fallut pas davantage à notre Auteur pour composer son Dialogue, plein de sel & de grace, entre la Nuit & Mercure.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

² *NE pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?* Plaute avoit dit.

Nonne idem hoc luci me mittere potuit?

C'eſt preſque à ce ſeul vers que ſe borne l'imitation qu'a faite Molière de l'expoſition de la piéce.

³ L'imagination de la lanterne devant laquelle Soſie répéte ſa harangue n'eſt point de Plaute. C'eſt une idée très-comique que Molière puiſa dans les *Harangueuſes* d'*Ariſtophane*, où *Praxagora* adreſſe pendant la nuit à ſa lampe un diſcours qu'elle doit prononcer dans le conſeil des femmes. Soſie chez Plaute a bien une lanterne pour l'éclairer, *Vulcanum in cornu concluſum geris*, lui dit Mercure, mais Soſie ne parle point à ſa lanterne *.

SCENE II.

⁴ *Il faut. . . . . . .*

Ou que trop tard au lit le blond Phebus ſommeille,
Pour avoir trop pris de ſon vin.

Plaute avoit dit.

Credo ego hac noctu nocturnum obdormiſſe ebrium.

* On voit dans la 3ᵉ nuit de *Straparole*, Fable V, *Travaillin* habiller une branche d'arbre, & eſſayer devant elle comment il feroit en préſence de ſon maître.

[5] Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence.

Ces 4 vers imités de Plaute ont bien plus de naïveté & de franchise dans notre langue que chez le Poëte Latin.

Ain' vero verbero? Deos esse tui similes putas?
Ego pol te istis tuis pro dictis & malefactis, furcifer,
Accipiam.

[6] Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

Mercure dit avec moins de gaieté & de naturel chez Plaute. Allons mes poings il y a long-tems que vous n'avez nourri votre homme.

Agite pugni, jam diu'st quod ventri victum non datis.

On ne voit pas quel profit peuvent rapporter à Mercure les coups dont il menace Sosie. Il ajoûte que la veille il a assommé quatre hommes. Sosie fait la mauvaise & intraduisible plaisanterie de dire à part qu'il a grande peur de changer de nom, & de s'appeler *Quintus*, parce qu'il pourra être la cinquième victime. *Quintus fiam è Sosia.*

Une autre chose peu supportable en ce même

endroit de la première scène qui ne finit point, ce sont tous les jeux de mots, & plus encore les éternels *à parte* de Sosie & de Mercure, qui se répondent & s'interrompent tour à tour, sans être encore en scène l'un avec l'autre : car Mercure, après quatre ou cinq pages de colloque de cette espèce, dit qu'il lui semble que quelque voix a volé à ses oreilles, *vox mihi ad aures advolavit*, à quoi Sosie répond de son côté qu'il est bien malheureux d'avoir une voix qui vole, & qu'il auroit bien dû lui couper les ailes.

. . . . Ne ego homo infelix fui,
Qui non alas intervelli : volucrem vocem gestito.

On se laisse aller à ces observations parce qu'elles donnent une idée du dialogue dramatique ancien, & du goût supérieur de Molière qui ne manque jamais d'abandonner son modèle lorsqu'il lui paroît si peu digne de l'être.

[7] *Je veux savoir de toi, traitre,*
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

Plaute dit :

Possum scire quò profectus, quòjus sis, aut quid veneris?

On voit que Molière s'est ici moins écarté de son original qui devient plus vif, plus rapide & plus gai. Il n'avoit à éviter que quelques pointes comme celle de Mercure, qui veut faire de Sosie un

grand Seigneur parce qu'on le remportera sur les épaules lorsqu'il l'aura roué de coups ; & cette autre de Sosie qui répond à Mercure, qu'il ne vient point avec des fourberies cousues, mais avec des habits cousus : *Immo equidem tunicis consutis huc advenio, non dolis.* A quoi le Dieu répond dans le même goût, que c'est avec ses pieds qu'il vient : *At mentiris etiam, certò pedibus non tunicis venis.*

8 L'édition de 1682 marque dans cette scène un peu longue, malgré son extrême gaîté, 26 vers de suite à retrancher. A commencer par ce vers : *S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?* jusqu'à celui-ci, *Est à moi hormis les coups.*

SCENE III.

9 Molière dans cette scène n'avoit rien à imiter de Plaute, qui donne à Jupiter un trop grand empressement de quitter Alcmène, & à celle-ci trop peu de délicatesse dans ce qu'elle dit à Jupiter pour le retenir. A peine êtes-vous couché, lui dit-elle, que vous songez à me quitter. *Priùs abis quam lectûs, ubi cubuisti, concaluit locus.* Reproche très-singulier à faire à cet amant qui a fait doubler le cours de la nuit. La galanterie du Règne sous lequel Molière écrivoit, lui a fourni des ressources ingénieuses, mais dont son ami Despréaux faisoit peu de cas.

SCENE IV.

[10] Cette ſcène originale de Cléanthis & de Mercure eſt toute de Molière, & termine le premier acte avec la gaîté charmante & la bonne plaiſanterie qui caractériſeront à jamais l'eſprit de notre Auteur.

[11] *Mais quoi, partir ainſi d'une façon brutale*
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour régale?

Cette faute qu'on ne peut reprocher à Molière puiſqu'elle eſt autoriſée par la première édition du Dictionnaire de l'Académie en 1694, & qu'on la trouve encore en 1712 dans la Préface des diſſertations de l'Abbé de *Tilladet* *. Cette faute, dis-je, eſt heureuſement aiſée à corriger:

Sans me dire un ſeul mot de douceur conjugale.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

[1] MOLIÈRE ne pouvoit faire mieux dans cette ſcène que de s'écarter peu de ſon original: auſſi y trouve-t-on des choſes qui ſont plus traduites qu'imitées, telles, par exemple que celle-ci.

Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fuſſe arrivé.
Prius multo ante ædis ſtabam quam illò adveneram.

* M. Huet promit à M. de Segraïs de prendre part à ce regale. Préf. des Diſſert. de l'Abbé de Tilladet.

Il est difficile d'appercevoir ce qui faisoit préférer à Despréaux ce vers de Rotrou.

J'étois chez nous long-tems avant que d'arriver.

[2] Il y a dans cette scène une tirade déparée par ce vers. *C'est un drôle qui fait des rages.* La correction en est si aisée & si simple qu'on ose la risquer ici.

Ce n'est point du tout badinage,
Le moi que j'ai trouvé tantôt
Sur le moi qui vous parle, a plus d'un avantage.
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu bon témoignage:
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut,
Car c'est un drôle qui fait rage.

[3] Mais pour donner une nouvelle idée de l'avantage avec lequel Molière emprunte de Plaute, il n'y a qu'à comparer le détail charmant du *moi.*

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi; &c.

Avec ce que dit Plaute.

. . . . *Egomet memèt, qui nunc sum domi.*

Et dans un autre endroit.

. . . . *Ego inquam, quoties dicendum est tibi?*

Comment Despréaux a-t-il pu trouver dans Plaute le jeu du *moi* plus ingénieux? Il falloit que la galanterie de Jupiter lui eut donné bien de l'humeur. C'est à Rotrou à qui Molière avoit la plus grande obligation sur ce point, puisque ce

père de Corneille avoit dit en 1636 dans ses *Sosies*.

Moi que j'ai rencontré, moi qui suis sur la porte,
Moi, qui me suis moi-même ajusté de la sorte,
Moi qui me suis chargé d'une grêle de coups,
Ce moi qui m'a parlé, ce moi qui suis chez nous, &c.

On verra que ce n'est pas le seul endroit des *deux Sosies* que Molière ne se soit pas fait scrupule d'imiter.

4 *Je vous parle bien éveillé,*
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie
Quand il m'a si bien étrillé.

Plaute avoit dit comme Molière.

Vigilans vidi, vigilans nunc te video, vigilans fabulor,
Vigilantem me jam dudum vigilans pugnis contudit.

5 *Tous les discours sont des sotises,*
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises
Si c'étoit un Grand qui parlât.

Lafontaine paroît avoir imité ces quatre vers dans sa Fable du Fermier, du Chien & du Renard, liv. 5 où il dit.

Son raisonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un maître,
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.

SCENE II.

6 Les grossieretés de Sosie sur la grossesse d'Alcmè-

ne, ne convenoient pas au père de la ſcène françoiſe : il n'a donc pris de Plaute que l'intention de cette ſcène, & il s'eſt bien gardé de faire débiter à l'épouſe d'Amphitryon des maximes ſur les devoirs des femmes. Enfin Molière n'a ſuivi dans cette ſcène que ſon propre génie.

SCENE III.

7 Cette ſcène de Cléanthis & de Soſie eſt toute de Molière.

Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien haſarder,
Ignorer ce qu'il en peut être.

C'eſt ainſi que *Renauld* dans l'*Arioſte* en refuſant de faire l'expérience de la coupe du *Chevalier Mantuan*, dit : *Pourquoi chercherois-je ce que je ſerois au déſeſpoir de trouver?*

SCENE IV.

8 Cette ſcène du retour de Jupiter eſt chez Plaute la première du 3e acte, ce Dieu dans un monologue trop long prévient le ſpectateur de ce qui va ſe paſſer, & de la manière dont il dénouera l'intrigue. Chez Molière il court chez Alcmène y raccommoder ce que l'arrivée du véritable Amphitryon a cauſé de déſordre.

SCENE V.

9 Cette courte ſcène de Cléanthis & de Soſie n'eſt qu'une adreſſe théâtrale pour donner à Jupi-

ter le tems de reparoître avec Alcmène qui le suit. Chez Plaute, Alcmène sort de chez elle sans raison & donne lieu au raccommodement.

SCENE VI.

[10] La réconciliation de Jupiter & d'Alcmène chez Molière ne ressemble presque en rien à celle de Plaute, Molière avoit donné au faux Amphitryon un ton de galanterie qu'il fallut soutenir, & qui l'éloigna de son original peu propre à être imité en cet endroit.

SCENE VII.

[11] Autre scène de Cléanthis & de Sosie toujours de l'invention de Molière, car il n'y a point de Cléanthis chez Plaute. Alcmène n'a pour suivante que *Bromia*, qui ne paroît qu'au 5[e] acte pour annoncer l'accouchement de sa maîtresse. Le personnage de Cléanthis, dont notre Auteur a tiré un si grand parti, n'est pourtant pas si étranger à Plaute qu'on le croit, & c'est chez lui que Molière en a puisé l'idée. Il ne faut qu'un vers, un mot, à un homme de génie, & ce mot se trouve chez Plaute dans la scène 2 de l'acte 2, lorsque Sosie demande à son maître s'il ne croit pas que lui Sosie soit attendu de sa maîtresse avec bien de l'impatience.

Quid? me non rere expectatum amicæ venturum meæ?

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

[1] CETTE SCENE eſt la première du 4ᵉ acte de Plaute. Le monologue d'Amphitryon eſt beaucoup plus long chez Molière que chez le Poëte Latin, & c'eſt un défaut ſans doute, puiſqu'il y a quelques idées répétées & plus d'un vers oiſeux. Dans le peu de vers que débite l'Amphitryon latin, il y a des traits d'un Comique déplacé, tel que celui d'avoir cherché *Blepharon* dans toutes les ſalles d'armes & chez tous les parfumeurs, &c.

Nam omnis Plateas perreptavi, Gymnaſia, myropolia, &c.

SCENES II, III & IV.

[2] La ſcène d'Amphitryon reçu à ſa porte par Mercure, ainſi que les deux ſuivantes, doivent beaucoup au Poëte Latin, quoique plus piquantes & moins longues que celles de Plaute.

Dans la ſcène 2, (Pag. 514 & 515.) Molière ne s'eſt point fait ſcrupule de perfectionner un petit détail de *Rotrou* que voici.

AMPHITRYON.

. . . . *Traître! ce que je veux?*

MERCURE.

Que ne veux-tu donc point, réponds-moi ſi tu veux,
Il penſe s'adreſſer à quelque hôtellerie,
De la façon qu'il frappe, & qu'il parle, & qu'il crie.

Hé bien! m'as-tu, stupide, assez considéré?
Si l'on mangeoit des yeux, il m'auroit dévoré.

L'Amphitryon où l'on dîne est encore une idée de Rotrou, qui s'exprime ainsi.

Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point.

Mais ce bas propos n'est pas dans la bouche d'un valet, & il n'a pas fait proverbe comme le vers de Moliere.

Scene V.

La scène où Jupiter paroît & confond les amis dont Amphitryon est entouré est la 4e scène du 4e acte de Plaute. Moliere n'a pas poussé les choses assez loin entre le Dieu & le Général Thébain, pour que ce dernier dit à l'autre qu'il en a menti, *Mentiris*; & que celui-ci le menaçant de l'étrangler le prit à la gorge. La décence de la scène est bien mieux observée chez l'Auteur François. *Naucrates* chez ce dernier balance comme *Blepharon* à prononcer entre ses deux Amphitryons, mais il n'a pas besoin d'arracher le véritable des mains de Jupiter, *linque collum precor*.

Plaute dans l'interrogatoire qu'il fait subir aux deux Amphitryons, revient avec assez peu d'art à la plaisanterie de la scène seconde du premier acte sur la bouteille.

. . . . . *Nisi latuit intus illic in illa hirnea.*

Blepharon demande à Jupiter & à Amphitryon

ce qu'il y avoit d'argent dans la cassette, Sosie les voyant répondre aussi juste l'un que l'autre, dit qu'il falloit qu'ils fussent enfermés dans la bourse.

. . . *Intus in crumena clausum alterum esse opportuit.*

D'après ces observations, il est aisé de voir que si Molière n'eût été qu'un simple Imitateur *, il eut fait une comédie peu soutenable pour des François. C'est pourtant sur la différence heureuse de cette scène de Molière avec celle de Plaute, que Mad. Dacier s'écrie douloureusement que notre Auteur a négligé *le plus bel incident.*

L'accouchement d'Alcmène & les prodiges qui accompagnèrent la naissance d'Hercule sont racontés longuement par *Bromia* au malheureux Amphitryon. Ce récit termine la comédie de Plaute. Amphitryon apprend de Jupiter le secret de cette intrigue, se soumet aux ordres du Dieu & devient tout-à-coup assez calme & assez bon homme pour demander lui-même des applaudissemens aux spectateurs.

Nunc spectatores, Jovis summi causa clarè plaudite.

Molière avoit besoin de tout son talent & de tout son génie pour s'écarter, comme il l'a fait,

* M. Riccoboni, dans ses Observations sur la Comédie, parle ainsi de cet Ouvrage de Molière, pag. 6. *L'Amphitryon qu'il a imité, ou plutôt qu'il a presque traduit*, &c. quel ouvrage utile n'a pas ses erreurs?

de la route de ſon original au dénouement de cette comédie. Le dernier morceau de Soſie, qui le termine chez l'Auteur François, eſt un chef-d'œuvre de bonne plaiſanterie. . . .

Remarquons encore que Rotrou avoit dit avant Molière.

On appelle cela lui ſucrer le breuvage.

Le vers de ce dernier,

Le ſeigneur Jupiter ſait dorer la pillule,

Eſt reſté ſeul dans notre mémoire.

On prétend que Mad. Dacier avoit entrepris de faire un parallele des deux Amphitryons, & qu'elle ſe flattoit de prouver que tout l'avantage étoit du côté de l'Auteur Latin ; mais qu'ayant appris que Molière travailloit aux Femmes Savantes, elle avoit abandonné ſa diſſertation. Il ſeroit pourtant curieux de voir comment l'érudition & la pédanterie auroient oſé lutter contre le bon ſens, le goût, les graces & la raiſon.

Fin du Quatrième Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE MICHEL LAMBERT, rue de la Harpe, 1773.





